This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

[redacted]

Considérations sur les
moeurs de ce siècle
Discours de M Duclos

CONSIDÉRATIONS
SUR
LES MŒURS
DE CE SIÉCLE.

CHARLES DUCLOS
Historiographe de France, l'un des
40 de l'Academie Francoise et de
celle des belles Lettres.

CONSIDÉRATIONS
SUR
LES MŒURS
DE CE SIÉCLE,

PAR M. DUCLOS,

HISTORIOGRAPHE DE FRANCE,

L'un des Quarante de l'Académie Françoise, & de cèle des Bèles-Lètres, de l'Académie de Berlin, & de la Société Royale de Londres.

SEPTIÉME ÉDITION.

Chez { PRAULT, Imprimeur du Roi, quai de Gêvres. DURAND, Neveu, Libraire, rue Galande, Hôtel de Lesseville. }

M. DCC. LXXX.

Avec Aprobation & Privilége du Roi.

TAYLOR
- 6 MAY 1975
LIBRARY

AU ROI.

SIRE,

Le bonheur d'être ataché perſonèlement à VOTRE MAJESTÉ *par la place*

*dont Elle m'a honoré *, les bontés dont Elle m'a comblé, & l'aprobation qu'Elle a daigné accorder à l'Ouvrage que j'ose lui présenter **, sont mes titres pour lui en ofrir l'homage. Ma vie sera désormais consacrée à rassembler les monumens du Règne le*

* La place d'Historiographe de France, par Brevet du 20 Septembre 1750.

** Ce fut la seconde édition de cet Ouvrage dont le Roi daigna accepter la dedicace en 1751.

plus fécond en événemens glorieux. Tous les Ecrivains s'empresseront de peindre le Héros & le Pacificateur de l'Europe ; j'aurai de plus l'avantage d'être à portée de faire connoître le Roi vertueux, le Prince à qui l'humanité est chère. Pour rendre à VOTRE MAJESTÉ *le tribut d'éloges qui lui est dû, je n'ai qu'à écouter la voix de la Renomée & de la*

Vérité. Voilà mes guides & mes garans ; l'éloge d'un grand Roi doit être l'hiſtoire de ſa vie.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéiſſant
& très-fidèle ſujet & ſerviteur,
DUCLOS.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce Volume.

INTRODUCTION, page 1

CHAPITRE I.

Sur les Mœurs en général, 5

CHAPITRE II.

Sur l'Education & sur les Préjugés, 24

CHAPITRE III.

Sur la Politesse & sur les Louanges, 43

CHAPITRE IV.

Sur la Probité, la Vertu & l'Honneur, 63

CHAPITRE V.

Sur la Réputation, la Célébrité, la Renomée & la Considération, 98

CHAPITRE VI.

Sur les grands Seigneurs, 129

CHAPITRE VII.

Sur le Crédit, 141

CHAPITRE VIII.

Sur les Gens à la mode, 153

CHAPITRE IX.

Sur le Ridicule, la Singularité & l'Afectation, 173

CHAPITRE X.

Sur les Gens de Fortune, 187

CHAPITRE XI.

Sur les Gens de Lètres, 211

CHAPITRE XII.

Sur la manie du Bel-Esprit, 232

CHAPITRE XIII.

Sur le Raport de l'Esprit & du Caractère, 261

CHAPITRE XIV.

Sur l'Estime & le Respect, 276

CHAPITRE XV.

Sur le prix réel des Choses 297

CHAPITRE XVI.

Sur la Reconoissance & l'Ingratitude, 310

DISCOURS de M. DUCLOS, *prononcé à l'Académie Françoise, lorsqu'il y fut reçu à la place de*

M. l'Abbé MONGAULT, *le Jeudi 26 Janvier* 1747, 335

RÉPONSE *de M. l'Abbé Comte* DE BERNIS, *Directeur de l'Académie Françoise, au Discours de M.* DUCLOS, 362

Fin de la Table des Chapitres.

CONSIDÉRATIONS

Ad mores facilis natura reverti. Claud.

CONSIDÉRATIONS
SUR
LES MŒURS
DE CE SIÉCLE.

INTRODUCTION.

J'AI vécu, je voudrois être utile à ceux qui ont à vivre. Voilà le motif qui m'engage à rassembler quelques réflexions sur les objets qui m'ont frapé dans le monde. Les sciences n'ont fait de vrais progrès que depuis qu'on travaille par l'expérience, l'examen & la confrontation des faits, à éclaircir, détruire ou confirmer les systê-

mes. C'est ainsi qu'on en devroit user à l'égard de la science des mœurs. Nous avons quelques bons Ouvrages sur cette matière ; mais comme il arive des révolutions dans les mœurs, les observations faites dans un tems ne sont pas exactement aplicables à un autre. Les principes puisés dans la nature sont toujours subsistans ; mais, pour s'assurer de leur vérité, il faut sur-tout observer les diférentes formes qui les déguisent, sans les altérer, & qui, par leur liaison avec les principes, tendent de plus en plus à les confirmer.

Il seroit donc à souhaiter que ceux qui ont été à portée de conoître les homes, fissent part de leurs observations. Elles seroient aussi utiles à la science des mœurs, que les Journaux des Navigateurs l'ont été à la navigation. Des faits & des observations

ſuivies, conduiſent néceſſairement à la découverte des principes, les dégagent de ce qui les modifie dans tous les ſiècles, & chez les diférentes Nations; au lieu que des principes purement ſpéculatifs ſont rarement ſûrs, ont encore plus rarement une aplication fixe, & tombent ſouvent dans le vague des ſyſtêmes. Il y a d'ailleurs une grande diférence entre la conoiſſance de l'home & la conoiſſance des homes. Pour conoître l'home, il ſufit de s'étudier ſoi-même; pour conoître les homes, il faut les pratiquer.

Je me ſuis propoſé, en obſervant les moeurs, de démêler dans la conduite des homes quels en ſont les principes, & peut-être de concilier leurs contradictions. Les homes ne ſont inconſéquens dans leurs actions, que parce qu'ils ſont inconſtans ou vacillans dans leurs principes.

Quoique cet Ouvrage ſemble avoir pour objet particulier la conoiſſance des mœurs de ce Siècle, j'eſpère que l'examen des mœurs actuèles poura ſervir à faire conoître l'home de tous les tems.

Pour mètre plus d'ordre & de clarté dans les diférentes matières que je me propoſe de traiter, je les diſtribûrai par Chápitres. Je choiſirai les ſujets qui me paroîtront les plus importans, dont l'aplication eſt la plus fréquente, la plus étendue, & je tâcherai par leur réunion de les faire concourir à un même but, qui eſt la conoiſſance des mœurs. J'eſpère que mes idées s'éloigneront également de la licence & de l'eſprit de ſervitude; j'uſerai en Citoyen de la liberté dont la vérité a beſoin.

Si l'Ouvrage plaît, j'en ſerai très-flaté; j'en ſerai encore plus content, s'il eſt utile.

CHAPITRE PREMIER.

Sur les Mœurs en général.

AVANT que de parler des mœurs, començons par déterminer les diférentes idées qu'on atache à ce terme ; car loin d'avoir des ſynonymes, il admet pluſieurs acceptions. Dans la plus générale, il ſignifie les habitudes naturèles ou acquiſes pour le bien ou pour le mal. On l'emploie même, pour déſigner les inclinations des diférentes eſpèces d'animaux.

On dit d'un Poëme, & de tout Ouvrage d'imagination, que les *mœurs* y ſont bien gardées, lorſque les uſages, les coutumes, les caractères des perſonages ſont conformes à la conoiſſance, ou à l'opinion qu'on en a comunément. Mais ſi l'on dit ſimplement

d'un Ouvrage qu'il y a des *mœurs*, on veut faire entendre que l'Auteur a écrit d'une manière à inspirer l'amour de la vertu & l'horreur du vice. Ainsi les *mœurs* sans épithète s'entendent toujours des *bones mœurs*.

Les *mœurs* d'un tableau consistent dans l'observation du *Costume*. Les *mœurs*, en parlant d'un particulier & de la vie privée, ne signifient autre chose que la pratique des vertus morales, ou le déréglement de la conduite, suivant que ce terme est pris en bien ou en mal. On voit dès-là que les mœurs difèrent de la morale qui devroit en être la règle, & dont elles ne s'écartent que trop souvent. Les bones mœurs sont la morale pratique.

Relativement à une Nation, on entend par les *mœurs*, ses coutumes, ses usages, non pas ceux qui indiférens en eux-mêmes sont du ressort d'une

mode arbitraire; mais ceux qui influent sur la manière de penser, de sentir & d'agir, ou qui en dépendent. C'est sous cet aspect que je considère les *mœurs.*

De tèles considérations ne sont pas des idées purement spéculatives. On pourroit l'imaginer d'après ces écrits sur la morale, où l'on commence par supofer que l'home n'est qu'un composé de misère & de corruption, & qu'il ne peut rien produire d'estimable. Ce systême est aussi faux que dangereux. Les homes sont également capables du bien & du mal; ils peuvent être corigés, puisqu'ils peuvent se pervertir; autrement pourquoi punir, pourquoi récompenser, pourquoi instruire? Mais pour être en droit de reprendre, & en état de coriger les homes, il faudroit d'abord aimer l'humanité, & l'on feroit alors à leur égard

juste sans dureté, & indulgent sans lâcheté.

Les homes sont, dit-on, pleins d'amour-propre, & atachés à leur intérêt. Partons de-là. Ces dispositions n'ont par elles-mêmes rien de vicieux, elles deviènent bones ou mauvaises par les èfets qu'elles produisent. C'est la séve des plantes, on n'en doit juger que par les fruits. Que deviendroit la société, si on la privoit de ses ressorts, si l'on en retranchoit les passions? Qu'importe en èfet qu'un home ne se propose dans ses actions que sa propre satisfaction, s'il la fait consister à servir la société? Qu'importe que l'entousiasme patriotique ait fait trouver à Régulus de la satisfaction dans le sacrifice de sa vie? La vertu purement désintéressée, si elle étoit possible, produiroit elle d'autres èfets? Cet odieux sophisme d'intérêt personel, n'a été

imaginé que par ceux qui, cherchant toujours exclusivement le leur, voudroient rejeter le reproche qu'eux seuls méritent sur l'humanité entière. Au lieu de calomnier la nature, qu'ils consultent leurs vrais intérêts, ils les verront unis à ceux de la société.

Qu'on aprène aux homes à s'aimer entr'eux, qu'on leur en prouve la nécessité pour leur bonheur. On peut leur démontrer que leur gloire & leur intérêt ne se trouvent que dans la pratique de leurs devoirs. En cherchant à les dégrader, on les trompe, on les rend plus malheureux; sur l'idée humiliante qu'on leur done d'eux-mêmes, ils peuvent être criminels, sans en rougir. Pour les rendre meilleurs, il ne faut que les éclairer, le crime est toujours un faux jugement.

Voilà toute la science de la morale, science plus importante & aussi sûre

que cèles qui s'apuient sur des démonstrations. Dès qu'une société est formée, il doit y exister une morale & des principes sûrs de conduite. Nous devons à tous ceux qui nous doivent, & nous leur devons également, quelque diférens que soient ces devoirs. Ce principe est aussi sûr en Morale, qu'il est certain en Géométrie, que tous les rayons d'un cercle sont égaux, & se réunissent en un même point.

Il s'agit donc d'examiner les devoirs & les erreurs des homes; mais cet examen doit avoir pour objet les mœurs générales, cèles des diférentes classes qui composent la société, & non les mœurs des particuliers; il faut des tableaux & non des portraits; c'est la principale diférence qu'il y a de la morale à la satyre.

Les Peuples ont, come des particuliers leurs caractères distinctifs, avec

cète diférence ; que les mœurs particulières d'un home peuvent être une suite de son caractère, mais elles ne le constituent pas nécessairement ; au lieu que les mœurs d'une Nation forment précisément le caractère national.

Les péuples les plus sauvages sont ceux parmi lesquels il se comet le plus de crimes : l'enfance d'une Nation n'est pas son âge d'innocence : C'est l'excès du désordre qui done la première idée des loix : on les doit au besoin, souvent au crime, rarement à la prévoyance.

Les Peuples les plus polis ne sont pas aussi les plus vertueux. Les mœurs simples & sévères ne se trouvent que parmi ceux que la raison & l'équité ont policés, & qui n'ont pas encore abusé de l'esprit pour se corrompre. Les Peuples policés valent mieux que

les Peuples polis. Chez les Barbares, les loix doivent former les mœurs ; chez les Peuples policés, les mœurs perfectionent les loix, & quelquefois y supléent ; une fausse politesse les fait oublier. L'Etat le plus heureux seroit celui où la vertu ne seroit pas un mérite. Quand elle comence à se faire remarquer, les mœurs sont déjà altérées, & si elle devient ridicule, c'est le dernier dégré de la corruption.

Un objet très-intéressant seroit l'examen des diférens caractères des Nations, & de la cause physique ou morale de ces diférences : mais il y auroit de la témérité à l'entreprendre, sans conoître également bien les Peuples qu'on voudroit comparer, & l'on seroit toujours suspect de partialité. D'ailleurs l'étude des homes avec qui nous avons à vivre, est cèle qui nous est vraiment utile.

En nous renfermant dans notre Nation, quel champ vaste & varié ! Sans entrer dans des subdivisions qui seroient plus rééles que sensibles, quèle diférence, quèle oposition même de mœurs ne remarque-t-on pas entre la Capitale & les Provinces ? Il y en a autant que d'un Peuple à un autre.

Ceux qui vivent à cent lieues de la Capitale, en sont à un siècle pour les façons de penser & d'agir. Je ne nie pas les exceptions, & je ne parle qu'en général : je prétens encore moins décider de la supériorité réèle, je remarque simplement la diférence.

Qu'un home, après avoir été longtems absent de la Capitale y reviène, on le trouve ce qu'on apèle *rouillé* ; peut être n'en est-il que plus raisonable, mais il est certainement diférent de ce qu'il étoit. C'est dans Paris qu'il faut considérer le François,

parce qu'il est plus François qu'ailleurs.

Mes observations ne regardent pas ceux qui dévoués à des ocupations suivies, à des travaux pénibles, n'ont partout que des idées relatives à leur situation, à leurs besoins, & indépendantes des lieux qu'ils habitent. On trouve plus à Paris qu'en aucun lieu du monde de ces victimes du travail.

Je considère principalement ceux à qui l'opulence & l'oisiveté suggèrent la variété des idées, la bisarerie des jugemens, l'inconstance des sentimens & des afections, en donant un plein essor au caractère. Ces homes-là forment un peuple dans la Capitale. Livrés alternativement & par accès à la dissipation, à l'ambition, ou à ce qu'ils apèlent Philosophie; c'est-à-dire, à l'humeur, à la misantropie; emportés par les plaisirs, tourmentés quelques

fois par de grands intérêts ou des fantaisies frivoles, leurs idées ne sont jamais suivies, elles se trouvent en contradiction, & leur paroissent successivement d'une égale évidence. Les occupations sont diférentes à Paris & dans la Province ; l'oisiveté même ne s'y ressemble pas : l'une est une langueur, un engourdissement, une existence matérièle ; l'autre est une activité sans dessein, un mouvement sans objet. On sent plus à Paris qu'on ne pense, on agit plus qu'on ne projète, on projète plus qu'on ne résout. On n'estime que les talens & les arts de goût ; à peine a-t-on l'idée des arts nécessaires ; on en jouit sans les connoître.

Les liens du sang n'y décident de rien pour l'amitié ; ils n'imposent que des devoirs de décence ; dans la Province ils éxigent des services : ce n'est pas qu'on s'y aime plus qu'à Paris, on

s'y hait souvent davantage, mais on y est plus *parent* : au-lieu que dans Paris, les intérêts croisés, les événemens multipliés, les afaires, les plaisirs, la variété des sociétés, la facilité d'en changer ; toutes ces causes réunies empêchent l'amitié, l'amour ou la haine d'y prendre beaucoup de consistance.

Il règne à Paris une certaine indiférence générale qui multiplie les goûts passagers, qui tient lieu de liaison, qui fait que persone n'est de trop dans la société, que persone n'y est nécessaire : tout le monde se convient, persone ne se manque. L'extrême dissipation où l'on vit, fait qu'on ne prend pas assez d'intérêt les uns aux autres, pour être dificile ou constant dans les liaisons.

On se recherche peu, on se rencontre avec plaisir ; on s'acueille avec plus

de vivacité que de chaleur ; on ſe perd ſans regret, ou même ſans y faire atention.

Les mœurs ſont à Paris ce que l'eſprit du gouvernement fait à Londres ; elles confondent & égalent dans la ſociété les rangs qui ſont diſtingués & ſubordonés dans l'Etat. Tous les Ordres vivent à Londres dans la familiarité, parce que tous les Citoyens ont beſoin les uns des autres ; l'intérêt comun les raproche.

Les plaiſirs produiſent le même èfet à Paris ; tous ceux qui ſe plaiſent ſe conviènent, avec cète diférence que l'égalité qui eſt un bien, quand elle part d'un principe du gouvernement, eſt un très-grand mal, quand elle ne vient que des mœurs, parce que cela n'arive jamais que par leur corruption.

Le grand défaut du François eſt d'avoir toujours le caractère jeune ; par là

il est souvent aimable ; & rarement sûr : il n'a presque point d'âge mûr, & passe de la jeunesse à la caducité. Nos talens dans tous les genres s'anoncent de bone heure : on les néglige long-tems par dissipation, & à peine comence-t-on à vouloir en faire usage, que leur tems est passé. Il y a peu d'homes parmi nous qui puissent s'apuyer de l'expérience.

Oserai-je faire une remarque, qui peut-être n'est pas aussi sûre qu'elle me le paroît ; mais il me semble que ceux de nos talens qui demandent de l'exécution, ne vont pas ordinairement jusqu'à soixante ans dans toute leur force. Nous ne réussissons jamais mieux dans quelque carrière que ce puisse être, que dans l'âge mitoyen, qui est très-court, & plutôt encore dans la jeunesse que dans un âge trop avancé. Si nous formions de bone heure notre esprit à

la réflexion, & je crois cette éducation possible, nous serions sans contredit la première des Nations, puisque, malgré nos défauts, il n'y en a point qu'on puisse nous préférer : peut-être même pourrions nous tirer avantage de la jalousie de plusieurs Peuples : on ne jalouse que ses supérieurs. A l'égard de ceux qui se préfèrent naïvement à nous, c'est parce qu'ils n'ont pas encore de droit à la jalousie.

D'un autre côté, le comun des François croit que c'est un mérite que de l'être : avec un tel sentiment, que leur manque-t-il pour être *patriotes* ? Je ne parle point de ceux qui n'estiment que les Etrangers. On n'afecte de mépriser sa Nation que pour ne pas reconoître ses supérieurs ou ses rivaux trop près de soi.

Les homes de mérite, de quelque Nation qu'ils soient, n'en forment qu'une

entr'eux. Ils ſont exempts d'une vanité nationale & puérile ; ils la laiſſent au vulgaire, à ceux qui n'ayant point de gloire perſonèle, ſont réduits à ſe prévaloir de cèle de leurs compatriotes.

On ne doit donc ſe permètre aucun paralèle injurieux & téméraire : mais s'il eſt permis de remarquer les défauts de ſa nation, il eſt de devoir d'en relever le mérite, & le François en a un diſtinctif.

C'eſt le ſeul peuple dont les mœurs peuvent ſe dépraver, ſans que le fond du cœur ſe corrompe, ni que le courage s'altère ; il alie les qualités héroïques avec le plaiſir, le luxe & la moleſſe : ſes vertus ont peu de conſiſtance, ſes vices n'ont point de racines. Le caractère d'Alcibiade n'eſt pas rare en France. Le déréglement des mœurs & de l'imagination ne done point ateinte

à la franchise, à la bonté naturèle du François : l'amour-propre contribue à le rendre aimable ; plus il croit plaire, plus il a de penchant à aimer. La frivolité qui nuit au dévelopement de ses talens & de ses vertus, le préserve en même tems des crimes noirs & réfléchis. La perfidie lui est étrangère, & il est bientôt fatigué de l'intrigue. Le François est l'enfant de l'Europe. Si l'on a quelquefois vu parmi nous des crimes odieux, ils ont disparu, plutôt par le caractère national, que par la sévérité des loix.

Un peuple très-éclairé & très-estimable à beaucoup d'égards, se plaint que la coruption est venüe chez lui au point qu'il n'y a plus de principes d'honeur, que les actions s'y évaluent toutes, qu'elles sont en proportion exacte avec l'intérêt, & qu'on y pouvoit faire *le tarif des probités*.

Je suis fort éloigné d'en croire l'humeur & des déclamations de parti ; mais s'il y avoit un tel peuple, ce que je ne veux pas croire, il seroit composé d'une multitude de vils criminels, parce qu'il y en auroit à tout prix, & on y trouveroit plus de scélérats qu'en aucun lieu du monde, puisqu'il n'y auroit point de vertu dont on ne pût trouver la valeur.

Cela n'est pas heureusement ainsi parmi nous. On y voit peu de criminels par systême, la misère y est le principal écueil de la probité. Le François se laisse entraîner par l'exemple, & séduire par le besoin ; mais il ne trahit pas la vertu de dessein formé. Or la nécessité ne fait guère que des fautes quelquefois pardonables ; la cupidité réduite en systême fait les crimes.

C'est déja un grand avantage, que de ne pas supposer que la probité puisse

être vénale ; cela empêche bien des gens de chercher le prix de la leur ; elle n'existe plus dès qu'elle est à l'encan.

Les abus & les inconvéniens qu'on remarque parmi nous, ne seroient pas sans remèdes, si on le vouloit. Sans entrer dans le détail de ceux qui apartiènent autant à l'autorité qu'à la Philosophie, quel parti ne tireroit pas de lui-même un peuple chez qui l'éducation générale seroit assortie à son génie, à ses qualités propres, à ses vertus, & même à ses défauts ?

CHAPITRE II.

Sur l'Éducation, & sur les Préjugés.

On trouve parmi nous beaucoup d'instruction, & peu d'éducation. On y forme des Savans, des Artistes de toutes espèces ; chaque partie des Lètres, des Sciences & des Arts y est cultivée avec succès, par des méthodes plus ou moins convenables. Mais on ne s'est pas encore avisé de former des homes, c'est-à-dire, de les élever respectivement les uns pour les autres, de faire porter sur une base d'éducation générale toutes les instructions particulières ; de façon qu'ils fussent acoutumés à chercher leurs avantages personels dans le plan du bien général, & que dans quelque profession que ce fût, ils començassent par être Patriotes.

Nous

Nous avons tous dans le cœur des germes de vertus & de vices ; il s'agit d'étoufer les uns & de déveloper les autres. Toutes les facultés de l'ame se réduisent à sentir & penser : nos plaisirs consistent à aimer & conoître ; il ne faudroit donc que régler & exercer ces dispositions, pour rendre les homes utiles & heureux par le bien qu'ils feroient, & qu'ils éprouveroient eux-mêmes. Tèle est l'éducation qui devroit être générale, uniforme, & préparer l'instruction qui doit être diférente, suivant l'état, l'inclination & les dispositions de ceux qu'on veut instruire. L'instruction concerne la culture de l'esprit & des talens.

Ce n'est point ici une idée de République imaginaire : d'ailleurs ces sortes d'idées sont, au moins, d'heureux modèles des chimères qui ne le sont pas totalement, & qui peuvent être réali-

ſées juſqu'à un certain point. Bien des choſes ne ſont impoſſibles que parce qu'on s'eſt accoutumé à les regarder come tèles. Une opinion contraire & du courage rendroient ſouvent facile ce que le préjugé & la lâcheté jugent impraticable.

Peut-on regarder come chimérique ce qui s'eſt exécuté? Quelques anciens Peuples, tèls que les Egyptiens & les Spartiates, n'ont-ils pas eu une éducation relative à l'Etat, & qui en faiſoit en partie la conſtitution?

En vain voudroit-on révoquer en doute des mœurs ſi éloignées des nôtres: on ne peut conoître l'antiquité que par le témoignage des Hiſtoriens, tous dépoſent & s'acordent ſur cet article. Mais come on ne juge des homes que par ceux de ſon ſiècle, on a peine à ſe perſuader qu'il y en ait eu de plus ſages autrefois, quoiqu'on ne

cesse de le répéter par humeur. Je veux bien acorder quelque chose à un doute philosophique, en suposant que les Historiens ont embèli les objets; mais c'est précisément ce qui prouve à un Philosophe qu'il y a un fonds de vérité dans ce qu'ils ont écrit. Il s'en faut bien qu'ils rendent un pareil témoignage à d'autres Peuples dont ils vouloient cependant relever la gloire.

Il est donc constant que dans l'éducation qui se donoit à Sparte, on s'atachoit d'abord à former des Spartiates. C'est ainsi qu'on devroit dans tous les Etats inspirer les sentimens de Citoyen, former des François parmi nous, & pour en faire des François, travailler à en faire des homes.

Je ne sais si j'ai trop bone opinion de mon siècle; mais il me semble qu'il y a une certaine fermentation de raison universèle qui tend à se déveloper,

qu'on laissera peut-être se dissiper, & dont on pouroit assurer, diriger & hâter les progrès par une éducation bien entendue.

Loin de se proposer ces grands principes, on s'ocupe de quelques méthodes d'instructions particulières dont l'aplication est encore bien peu éclairée; sans parler de la réforme qu'il y auroit à faire dans ces méthodes mêmes. Ce ne seroit pas le moindre service que l'Université & les Académies pourroient rendre à l'Etat. Que doit-on enseigner? Coment doit-on l'*enseigner*? Voilà, ce me semble, les deux points sur lesquels devroit porter tout plan d'étude, tout systême d'instruction.

Les Artisans, les Artistes, ceux enfin qui atendent leur subsistance de leur travail, sont peut-être les seuls qui reçoivent des instructions convena

bles à leur destination; mais on done absolument les mêmes à ceux qui sont nés avec une sorte de fortune. Il y a un certain amas de connoissances prescrites par l'usage qu'ils aprènent imparfaitement; après quoi ils sont censés instruits de tout ce qu'ils doivent savoir, quèles que soient les professions auxquèles on les destine.

Voilà ce qu'on apèle *l'éducation*, & ce qui en mérite si peu le nom. La plûpart des homes qui pensent, sont si persuadés qu'il n'y en a point de bones, que ceux qui s'intéressent à leurs enfans, songent d'abord à se faire un plan nouveau pour les élever. Il est vrai qu'ils se trompent souvent dans les moyens de réformation qu'ils imaginent, & que leurs soins se bornent d'ordinaire à abréger ou aplanir quelques routes des Sciences; mais leur conduite prouve du moins qu'ils sen-

tent confusément les défauts de l'éducation comune, sans discerner précisément en quoi ils consistent.

De là les partis bisares que prènent, & les erreurs où tombent ceux qui cherchent le vrai avec plus de bone foi que de discernement.

Les uns ne distinguant ni le terme où doit finir l'éducation générale, ni la nature de l'éducation particulière qui doit succéder à la première ; adoptent souvent cèle qui convient le moins à l'home que l'on veut former, ce qui mérite cependant la plus grande atention. Dans l'éducation générale on doit considérer les homes relativement à l'humanité & à la patrie ; c'est l'objet de la morale. Dans l'éducation particulière qui comprend l'instruction, il faut avoir égard à la condition, aux dispositions naturèles, aux talens personels. Tel est ou devroit

être l'objet de l'instruction. La conduite qu'on suit me paroît bien diférente.

Qu'un Ouvrage destiné à l'éducation d'un Prince ait de la célébrité, le moindre Gentilhome le croit propre à l'éducation de son fils. Une vanité sote décide plus ici que le jugement. Quel raport, en éfet, y a-t-il entre deux homes dont l'un doit comander & l'autre obéir, sans avoir même le choix de l'espèce d'obéissance ?

D'autres frapés des préjugés dont on nous açable, donent dans une extrémité plus dangereuse que l'éducation la plus imparfaite. Ils regardent come autant d'erreurs tous les principes qu'ils ont reçus, & les proscrivent universèlement. Cependant les préjugés même doivent être discutés & traités avec circonspection.

Un préjugé, n'étant autre chose qu'un jugement porté ou admis sans examen, peut être une vérité ou une erreur.

Les préjugés nuisibles à la société ne peuvent être que des erreurs, & ne sauroient être trop combatus. On ne doit pas non plus entretenir des erreurs indiférentes par elles-mêmes, s'il y en a de tèles: mais cèles-ci exigent de la prudence; il en faut quelquefois même en combatant le vice; on ne doit pas arracher témérairement l'ivraie. A l'égard des préjugés qui tendent au bien de la société, & qui sont des germes de vertus, on peut être sûr que ce sont des vérités qu'il faut respecter & suivre. Il est inutile de s'attacher à démontrer des vérités admises, il sufit d'en recomander la pratique. En voulant trop éclairer certains homes, on ne leur inspire quel-

quefois qu'une présomption dangereuse. Eh! pourquoi entreprendre de leur faire pratiquer par raisonement ce qu'ils suivoient par sentiment, par un préjugé honête? Ces guides sont bien aussi sûrs que le raisonement.

Qu'on forme d'abord les homes à la pratique des vertus, on en aura d'autant plus de facilité à leur démontrer les principes, s'il en est besoin. Nous somes assez portés à regarder come juste & raisonable ce que nous avons coutume de faire.

On déclame beaucoup depuis un tems contre les préjugés, peut-être en a-t on trop détruit: le préjugé est la loi du comun des homes. La discussion en cète matière exige des principes sûrs & des lumières rares. La plûpart étant incapables d'un tel examen, doivent consulter le sentiment intérieur: les plus éclairés pouroient encore en

morale le préférer souvent à leurs lumières, & prendre leur goût ou leur répugnance pour la règle la plus sûre de leur conduite. On se trompe rarement par cète méthode : quand on est bien intimement content de soi à l'égard des autres, il n'arive guère qu'ils soient mécontens. On a peu de reproches à faire à ceux qui ne s'en font point; & il est inutile d'en faire à ceux qui ne s'en font plus.

Je ne puis me dispenser à ce sujet de blâmer les Ecrivains qui, sous prétexte, ou voulant de bone foi ataquer la superstition, ce qui seroit un motif louable & utile, si l'on s'y renfermoit en Philosophe citoyen, sapent les fondemens de la morale, & donent atteinte aux liens de la société : d'autant plus insensés, qu'il seroit dangereux pour eux mêmes de faire des prosélites. Le funeste èfet qu'ils produisent

ſur leurs Lecteurs, eſt d'en faire dans la jeuneſſe de mauvais Citoyens, des criminels ſcandaleux, & des malheureux dans l'âge avancé; car il y en a peu qui aient alors le triſte avantage d'être aſſez pervertis pour être tranquilles.

L'empreſſement avec lequel on lit ces ſortes d'Ouvrages, ne doit pas flater les Auteurs qui d'ailleurs auroient du mérite. Ils ne doivent pas ignorer que les plus miſérables Ecrivains en ce genre partagent preſqu'également cet honeur avec eux. La ſatyre, la licence & l'impiété, n'ont jamais ſeules prouvé d'eſprit. Les plus mépriſables par ces endroits peuvent être lus une fois: ſans leurs excès, on ne les eût jamais només; ſemblables à ces malheureux que leur état condanoit aux ténébres, & dont le Public n'aprend les noms que par le crime & le ſuplice.

Pour en revenir aux préjugés, il y auroit, pour les juger sans les discuter formèlement, une méthode assez sûre, qui ne seroit pas pénible, & qui dans les détails seroit souvent aplicable, surtout en morale. Ce seroit d'observer les choses dont on tire vanité. Il est alors bien vrai-semblable que c'est d'une fausse idée. Plus on est vertueux, plus on est éloigné d'en tirer vanité, & plus on est persuadé qu'on ne fait que son devoir; les vertus ne donent point d'orgueil.

Les préjugés les plus tenaces sont toujours ceux dont les fondemens sont les moins solides. On peut se détromper d'une erreur raisonée, par cela même que l'on raisone. Un raisonement mieux fait peut désabuser du premier : mais coment combatre ce qui n'a ni principe, ni conséquence ? Et tels sont tous les faux préjugés. Ils

naissent & croissent insensiblement par des circonstances fortuites, & se trouvent enfin généralement établis chez les homes, sans qu'ils en aient aperçu les progrès. Il n'est pas étonant que de fausses opinions se soient élevées à l'insu de ceux qui y sont le plus atachés; mais elles se détruisent come elles sont nées. Ce n'est pas la raison qui les proscrit, elles se succèdent & périssent par la seule révolution des tems. Les unes font place aux autres, parce que notre esprit ne peut même embrasser qu'un nombre limité d'erreurs.

Quelques opinions consacrées parmi nous paroîtront absurdes à nos neveux: il n'y aura parmi eux que les Philosophes qui concevront qu'elles aient pu avoir des partisans. Les homes n'exigent point de preuves pour adopter une opinion; leur esprit n'a besoin

que d'être familiarisé avec elle, come nos yeux avec les modes.

Il y a des préjugés reconus ou du moins avoués pour faux par ceux qui s'en prévalent davantage. Par exemple, celui de la naissance est doné pour tel par ceux qui sont les plus fatiguans sur la leur. Ils ne manquent pas, à moins qu'ils ne soient d'un orgueil stupide, de répéter qu'ils savent que la noblesse du sang n'est qu'un heureux hasard. Cependant il n'y a point de préjugés dont on se défasse moins: il y a peu d'homes assez sages pour regarder la noblesse come un avantage, & non come un mérite, & pour se borner à en jouir, sans en tirer vanité. Que ces homes nouveaux qu'on vient de décrasser soient enivrés de titres peu faits pour eux, ils sont excusables; mais on est étoné de trouver la même manie dans ceux qui pouroient

s'en raporter à la publicité de leur nom. Si ceux-ci prétendent par-là forcer au respect, ils outrent leurs prétentions, & les portent au-delà de leurs droits. Le respect d'obligation n'est dû qu'à ceux à qui l'on est subordoné par devoir, aux vrais supérieurs, que nous devons toujours distinguer de ceux dont le rang seul ou l'état est supérieur au nôtre. Le respect, qu'on rend uniquement à la naissance, est un devoir de simple bienséance; c'est un homage à la mémoire des ancêtres qui ont illustré leur nom, homage qui, à l'égard de leurs descendans, ressemble en quelque sorte au culte des images auxquèles on n'atribue aucune vertu propre, dont la matière peut être méprisable, qui sont quelquefois des productions d'un art grossier, que la piété seule empêche de trouver ridicules, & pour les-

quèles on n'a qu'un respect de relation.

Je suis très-éloigné de vouloir dépriser un Ordre aussi respectable que celui de la Noblesse. Le préjugé y tient lieu d'éducation à ceux qui ne sont pas en état de se la procurer, du moins pour la profession des armes, qui est l'origine de la Noblesse, & à laquèle elle est particulièrement destinée par la naissance. Ce préjugé y rend le courage presque naturel, & plus ordinaire que dans les autres classes de l'Etat. Mais puisqu'il y a aujourd'hui tant de moyens de l'acquérir, peut-être devroit-il y avoir aussi, pour en maintenir la dignité, plus de motifs, qu'il n'y en a, de la faire perdre. On y déroge par des professions où la nécessité contraint, & on la conserve avec des actions qui dérogent à l'honeur, à la probité, à l'humanité même.

Si on vouloit diſcuter la plûpart des opinions reçues, que de faux préjugés ne trouveroit-on pas, à ne conſidérer que ceux dont l'examen ſeroit relatif à l'éducation ? On ſuit par habitude & avec confiance des idées établies par le hafard.

Si l'éducation étoit raiſonée, les homes acquerroient une très-grande quantité de vérités avec plus de facilité qu'ils ne reçoivent un petit nombre d'erreurs. Les vérités ont entr'elles une relation, une liaiſon, des points de contact, qui en facilitent la conoiſſance & la mémoire ; au lieu que les erreurs ſont ordinairement iſolées, elles ont plus d'èfet qu'elles ne ſont conſéquentes, & il faut plus d'èforts pour s'en détromper que pour s'en préſerver.

L'éducation ordinaire eſt bien éloignée d'être ſyſtématique. Après quel-

ques notions imparfaites de choses assez peu utiles, on recomande pour toute instruction les moyens de faire fortune, & pour morale la politesse; encore est-elle moins une leçon d'humanité, qu'un moyen nécessaire à la fortune.

CHAPITRE III.

Sur la Politesse & sur les Louanges.

CÈTE politesse si recomandée, sur laquèle on a tant écrit, tant doné de préceptes, & si peu d'idées fixes, en quoi consiste t-elle ? On regarde come épuisés les sujets dont on a beaucoup parlé, & come éclaircis ceux dont on a vanté l'importance. Je ne me flate pas de traiter mieux cète matière qu'on ne l'a fait jusqu'ici ; mais j'en dirai mon sentiment particulier, qui poura bien diférer de celui des autres. Il y a des sujets inépuisables : d'ailleurs il est utile que ceux qu'il nous importe de connoître soient envisagés sous diférens aspects, & vûs par diférens yeux. Une vue foible, & que sa foiblesse même rend atentive, aperçoit quelquefois ce

qui avoit échapé à une vue étendue & rapide.

La politesse est l'expression ou l'imitation des vertus sociales ; c'est est l'expression, si elle est vraie, & l'imitation, si elle est fausse : & les vertus sociales sont cèles qui nous rendent utiles & agréables à ceux avec qui nous avons à vivre. Un home qui les posséderoit toutes, auroit nécessairement la politesse au souverain dégré.

Mais coment arive-t-il qu'un home d'un génie élevé, d'un cœur généreux, d'une justice exacte, manque de politesse, tandis qu'on la trouve dans un home borné, intéressé & d'une probité suspecte ? C'est que le premier manque de quelques qualités sociales, tèles que la prudence, la discrétion, la réserve, l'indulgence pour les défauts, & les foiblesses d'autrui. Une des premières vertus sociales est de tolèrer dans les

autres ce qu'on doit s'interdire à soi-même. Au lieu que le second, sans avoir aucune vertu, a l'art de les imiter toutes. Il fait témoigner du respect à ses supérieurs, de la bonté à ses inférieurs, de l'estime à ses égaux, & persuader à tous qu'il en pense avantageusement, sans avoir aucun des sentimens qu'il imite.

On ne les exige pas même toujours, & l'art de les feindre est ce qui constitue la politesse de nos jours. Cet art est souvent si ridicule & si vile, qu'il est doné pour ce qu'il est, c'est-à-dire, pour faux.

Les homes savent que les politesses qu'ils se font ne sont qu'une imitation de l'estime. Ils conviènent en général que les choses obligeantes qu'ils se disent ne sont pas le langage de la vérité, & dans les ocasions particulières ils en sont les dupes. L'amour-propre per-

ſuade groſſièrement à chacun que ce qu'il fait par décence, on le lui rend par juſtice.

Quand on ſeroit convaincu de la fauſſeté des proteſtations d'eſtime, on les préféreroit encore à la ſincérité, parce que la fauſſeté a un air de reſpect dans les ocaſions où la vérité ſeroit une ofenſe. Un home ſait qu'on penſe mal de lui, cela eſt humiliant; mais l'aveu qu'on lui en feroit ſeroit une inſulte, on lui ôteroit par là toute reſſource de chercher à s'aveugler lui même, & on lui prouveroit le peu de cas qu'on en fait. Les gens les plus unis & qui s'eſtiment à plus d'égards, deviendroient ènemis mortels, s'ils ſe témoignoient complètement ce qu'ils penſent les uns des autres. Il y a un certain voile d'obſcurité qui conſerve bien des liaiſons, & qu'on craint de lever de part & d'autre.

Je ſuis bien éloigné de conſeiller aux homes de ſe témoigner durement ce qu'ils penſent, parce qu'ils ſe trompent ſouvent dans les jugemens qu'ils portent, & qu'ils ſont ſujets à ſe rétracter bientôt, ſans juger enſuite plus ſainement. Quoique ſûr qu'on ſoit de ſon jugement, cète dureté n'eſt permiſe qu'à l'amitié, encore faut-il qu'elle ſoit autoriſée par la néceſſité & l'eſpérance du ſuccès. Les opérations cruèles n'ont été imaginée que pour ſauver la vie, & les paliatifs pour adoucir les douleurs.

Laiſſons à ceux qui ſont chargés de veiller ſur les mœurs, le ſoin de faire entendre les vérités dures; leur voix ne s'adreſſe qu'à la multitude; mais on ne corige les particuliers qu'en leur prouvant de l'intérêt pour eux, & en ménageant leur amour propre.

Quèle eſt donc l'eſpèce de diſſimu-

laison permise, ou plutôt quel est le milieu qui sépare la fausseté vile de la sincérité ofençante? ce sont les égards réciproques. Ils forment le lien de la société, & naissent du sentiment de ses propres imperfections, & du besoin qu'on a d'indulgence pour soi-même. On ne doit ni ofenser, ni tromper les homes.

Il semble que dans l'éducation des gens du monde, on les supose incapables de vertus, & qu'ils auroient à rougir de se montrer tels qu'ils sont. On ne leur recomande qu'une fausseté qu'on apèle politesse. Ne diroit-on pas qu'un masque est un remède à la laideur, parce qu'il peut la cacher dans quelques instans?

La politesse d'usage n'est qu'un jargon fade, plein d'expressions exagérées, aussi vides de sens que de sentiment.

La politesse, dit-on, marque cependant l'home de naissance ; les plus grands sont les plus polis. J'avoue que cète politesse est le premier signe de la hauteur, un rempart contre la familiarité. Il y a bien loin de la politesse à la douceur, & plus encore de la douceur à la bonté. Les grands qui écartent les homes à force de politesse sans bonté, ne sont bons qu'à être écartés eux-mêmes à force de respects sans atachement.

La politesse, ajoute-t-on, prouve une éducation soignée, & qu'on a vécu dans un monde choisi ; elle exige un tact si fin, un sentiment si délicat sur les convenances, que ceux qui n'y ont pas été initiés de bone heure, font dans la suite de vains èforts pour l'acquérir, & ne peuvent jamais en saisir la grâce. Premièrement, la dificulté d'une chose n'est pas une preuve

de ſon excèlence. Secondement, il ſeroit à déſirer que des homes qui de deſſein formé renoncent à leur caractère, n'en recueillent d'autre fruit que d'être ridicules; peut-être cela les rameneroit il au vrai & au ſimple.

D'ailleurs cète politeſſe ſi exquiſe n'eſt pas auſſi rare que ceux qui n'ont pas d'autre mérite voudroient le perſuader. Elle produit aujourd'hui ſi peu d'èfet, la fauſſeté en eſt ſi reconue, qu'elle en eſt quelquefois dégoûtante pour ceux à qui elle s'adreſſe, & qu'elle a fait naître à certaines gens l'idée de jouer la groſſiereté & la bruſquerie pour imiter la franchiſe, & couvrir leurs deſſeins. Ils ſont bruſques ſans être francs, & faux ſans être polis.

Ce manège eſt déja aſſez comun pour qu'il dût être plus reconu qu'il ne l'eſt encore.

Il devroit être défendu d'être bruſ-

que à quiconque ne feroit pas excuſer cet inconvénient de caractère par une conduite irréprochable.

Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe joindre beaucoup d'habileté à beaucoup de droiture ; mais il n'y a qu'une continuité de procédés francs qui conſtate bien la diſtinction de l'habileté & de l'artifice.

On ne doit pas pour cela regrèter les tems groſſiers où l'home, uniquement frapé de ſon intérêt, le cherchoit toujours par un inſtinct féroce au préjudice des autres. La groſſiereté & la rudeſſe n'excluent ni la fraude, ni l'artifice, puiſqu'on les remarque dans les animaux les moins diſcipli-nables.

Ce n'eſt qu'en ſe poliſſant que les homes ont apris à concilier leur intérêt particulier avec l'intérêt comun ; qu'ils ont compris que par cet acord,

chacun tire plus de la ſociété qu'il n'y peut mètre.

Les homes ſe doivent donc des égards, puiſqu'ils ſe doivent tous de la reconoiſſance. Ils ſe doivent réciproquement une politeſſe digne d'eux, faite pour des êtres penſans, & variée par les diférens ſentimens qui doivent l'inſpirer.

Ainſi la politeſſe des Grands doit être de l'humanité ; cèle des inférieurs de la reconoiſſance, ſi les Grands la méritent; cèle des égaux, de l'eſtime & des ſervices mutuels. Loin d'excuſer la rudeſſe, il ſeroit à deſirer que la politeſſe qui vient de la douceur des mœurs fût toujours unie à cèle qui partiroit de la droiture du cœur.

Le plus malheureux èfet de la politeſſe d'uſage, eſt d'enſeigner l'art de ſe paſſer des vertus qu'elle imite. Qu'on nous inſpire dans l'éducation

l'humanité & la bienfaiſance, nous aurons la politeſſe, ou nous n'en aurons plus beſoin.

Si nous n'avons pas cèle qui s'anonce par les grâces, nous aurons cèle qui anonce l'honête home & le citoyen : nous n'aurons pas beſoin de recourir à la fauſſeté.

Au lieu d'être artificieux pour plaire, il ſufira d'être bon ; au lieu d'être faux pour flater les foibleſſes des autres, il ſufira d'être indulgent.

Ceux avec qui l'on aura de tels procédés, n'en ſeront ni énorgueillis, ni corrompus ; ils n'en ſeront que reconoiſſans, & en deviendront meilleurs.

La politeſſe, dont je viens de parler, me rapèle une autre eſpèce de fauſſeté fort en uſage ; ce ſont les louanges. Elles doivent leur première origine à l'admiration, la reconoiſſance, l'eſtime, l'amour ou l'amitié.

Si l'on en excepte ces deux derniers principes, qui conservent leurs droits bien ou mal apliqués, les louanges d'aujourd'hui ne partent guère que de l'intérêt. On loue tous ceux dont on croit avoir à espérer ou à craindre ; jamais on n'a vu moins d'estime & plus d'éloges.

A peine le hasard a-t-il mis quelqu'un en place, qu'il devient l'objet d'une conjuration d'éloges. On l'acable de complimens, on lui adresse des vers de toutes parts ; ceux qui ne peuvent percer jusqu'à lui se réfugient dans les journaux. Quiconque recevroit de bone foi tant d'éloges, & les prendroit à la lètre, devroit être fort étoné de se trouver tout à coup un si grand mérite, d'être devenu un home si supérieur. Il admireroit sa modestie passée qui le lui auroit caché jusqu'au moment de son élévation. On n'en voit

que trop qui cèdent naïvement à cète persuasion. Je n'ai presque jamais vu d'home en place contredit, même par ses amis, dans ses propos les plus absurdes. Come il n'est pas possible qu'il ne s'aperçoive quelquefois de cet excès de fadeur, je ne conçois pas que quelqu'un n'ait jamais imaginé d'avoir auprès de soi un home uniquement chargé de lui rendre, sans délation particulière, compte du jugement public à son égard. Les fous que les Princes avoient autrefois à leur Cour supléoient à cète fonction; c'est sans doute ce qui fait regarder aujourd'hui come fous ceux qui s'y hasardent. C'est pourtant bien domage qu'on ait suprimé une charge qui pouroit être exercée par un honête home, & qui empêcheroit les gens en place de s'aveugler, ou de croire que le Public est aveugle. Faute de ce *Moniteur* qui leur

feroit si utile, je ne fais s'il y en a à qui la tête n'ait plus ou moins tourné en montant; cet accident pouroit être aussi comun au moral qu'au physique. Je crois cependant qu'il y en a d'assez sensés pour regarder les fadeurs qu'on leur jète en face, come un des inconvéniens de leur état; car ils ont l'expérience que dans la disgrâce, ils sont délivrés de ce fléau, & c'est une consolation, sur-tout pour ceux qui étoient dignes d'éloges; car ils en sont ordinairement les moins flatés. Les homes véritablement louables sont sensibles à l'estime, & déconcertés par les louanges. Le mérite a sa pudeur come la chasteté. Tel se done naïvement un éloge, qui ne le recevroit pas d'un autre, sans rougir, ou sans embaras.

Un home en dignité à qui la Nature auroit refusé la sensibilité aux louanges, feroit bien à plaindre; car il en a

terriblement à essuyer, & la forme en est ordinairement aussi dégoûtante que le fonds; c'est la même matière jètée dans le même moule. Il n'y a guère d'éloge dont on pût deviner le héros, si le nom n'étoit en tête. On n'y remarque rien de distinctif; on risqueroit en ne voyant que l'ouvrage, d'attribuer à un Prince ce qui étoit adressé à un Particulier obscur. On pouroit, en changeant le nom, transporter le même panégyrique à cent persónages diférens, parce qu'il convient aussi peu à l'un qu'à l'autre.

C'étoit ainsi qu'en usoient les Anciens à l'égard des Statues qu'ils avoient érigées à un Empereur. S'ils venoient à le précipiter du Trône, ils enlevoient la tête de ses Statues, & y plaçoient aussi-tôt cèle de son successeur *, en

* V. Suétone & Lampridius.

atendant qu'il eût le même ſort. Mais tant qu'il régnoit, on le louoit excluſivement à tous; on ſe gardoit bien de rapeler la mémoire d'aucun mérite qui eût pu lui déplaire : Auguſte même inſpiroit cète crainte à ſes Panégyriſtes. On eſt fâché, pour l'honeur de Virgile, d'Horace, d'Ovide, & autres, que le nom de Cicéron ne ſe trouve pas une ſeule fois dans leurs Ouvrages. Ils n'ignoroient pas qu'ils auroient pu ofenſer l'Empereur : c'eût été lui rapeler avec quèle ingratitude il avoit abandoné à la proſcription le plus vertueux Citoyen de ſon parti.

Quoique ce Prince, le plus habile des tyrans, ſe fût aſſocié au Conſulat le fils de Cicéron, on voyoit qu'il cherchoit à couvrir ſes fureurs paſſées du maſque des vertus. Sa feinte modération étoit toujours ſuſpecte. Plutarque nous a conſervé un trait qui prou-

ve à quel point on craignoit de réveiller le souvenir d'un nom cher aux vrais Romains. Auguste étant entré inopinément dans la chambre d'un de ses neveux, s'aperçut que le jeune Prince cachoit un livre dans sa robe ; il voulut le voir, & trouvant un Ouvrage de Cicéron, il en lut une partie ; puis rendant le Livre : *C'étoit*, dit il, *un savant home, & qui aimoit fort la patrie.* Personne n'eût osé en dire autant devant Auguste.

Nous voyons des Ouvrages célèbres dont les dédicaces enflées d'éloges s'adressent à de prétendus Mécènes qui n'étoient conus que de l'Auteur, du moins sont-ils absolument ignorés aujourd'hui, leur nom est enseveli avec eux.

Que d'homes, je ne dirai pas nuls, mais pervers, j'ai vu loués par ceux qui les regardoient come tèls ! Il est

vrai que tous les louangeurs ſont également diſpoſés à faire une ſatyre; la perſone leur eſt indiférente, il ne s'agit que de ſa poſition.

Il ſemble qu'un encens ſi banal, ſi proſtitué, ne devroit avoir rien de flateur; cependant on voit des homes eſtimables à certains égards, avides de louanges, ſouvent ofertes par des protégés qu'ils mépriſent, ſemblables à Veſpaſien qui ne trouvoit pas que l'argent de l'impôt levé ſur les immondices de Rome, eût rien d'infect. L'adulation la plus outrée eſt la plus ſûre de plaire : une louange fine & délicate fait honeur à l'eſprit de celui qui la done : un éloge exagéré fait plaiſir à celui qui le reçoit : il prend l'exagération pour l'expreſſion propre, & penſe que les grandes vérités ne peuvent ſe dire avec fineſſe.

L'adulation même, dont l'excès ſe

fait ſentir, produit encore ſon èfet. *Je ſais que tu me flattes*, diſoit quelqu'un, *mais tu ne m'en plais pas moins.*

Ce ridicule comerce de louanges a tellement prévalu, que dans mille ocaſions il eſt devenu de règle, d'obligation, & ſemble faire un article de légiſlation; come ſi les homes étoient eſſentièlement louables. Qui que ce ſoit n'eſt revêtu de la moindre charge, que ſon inſtallation ne ſoit accompagnée de complimens ſur ſa grande capacité; de ſorte que cela ne ſignifie plus rien.

Les louanges ſont miſes aujourd'hui au rang des Contes de Fées; on ne doit donc pas les regarder préciſément come des menſonges, puiſque leurs auteurs n'ont pas ſupoſé qu'on pût les croire. Quelques vils que ſoient les flateurs, quelqu'agueri que fût l'amour-propre, ſi l'on atachoit aux louanges

toute la valeur des termes, il n'y a perſone qui eût le front de les doner ni de les recevoir. Une monoie, qui n'a plus de valeur, devroit ceſſer d'avoir cours.

On ne doit pas confondre avec ce fade jargon les témoignages ſincères de l'eſtime à laquèle un home de mérite a droit de prétendre & d'être ſenſible. Il faudroit un grand fond de vertu, pour la conſerver avec le mépris pour l'opinion des homes dont on eſt conu.

CHAPITRE IV.

Sur la Probité, la Vertu & l'Honeur.

On n'entend parler que de probité, de vertu & d'honeur; mais tous ceux qui emploient ces expressions en ont-ils des idées uniformes? Tâchons de les distinguer. Il vaudroit mieux, sans doute, inspirer des sentimens dans une matière qui ne doit pas se borner à la spéculation; mais il est toujours utile d'éclaircir & de fixer les principes de nos devoirs. Il y a bien des ocasions où la pratique dépend de nos lumières.

Le premier devoir de la probité est l'observation des loix. Mais indépendament de cèles qui répriment les entreprises contre la société politique, il y a des sentimens & des procédés

d'uſage qui ſont la ſûreté ou la douceur de la ſociété civile, du comerce particulier des homes, que les loix n'ont pu ni dû preſcrire, & dont l'obſervation eſt d'autant plus indiſpenſable, qu'elle eſt libre & volontaire; au lieu que les loix ont pourvu à leur propre exécution. Qui n'auroit que la probité qu'elles exigent, & ne s'abſtiendroit que de ce qu'elles puniſſent, ſeroit encore un aſſez malhonête home.

Les loix ſe ſont prêtées à la foibleſſe & aux paſſions, en ne réprimant que ce qui ataque ouvertement la ſociété: ſi elles étoient entrées dans le détail de tout ce qui peut la bleſſer indirectement, elles n'auroient pas été universèlement compriſes, ni par conſéquent ſuivies: il y auroit eu trop de criminels, qu'il eût quelquefois été dur, & ſouvent dificile de punir, atendu la proportion qui doit toujours être entre les fautes

& les peines. Les loix auroient donc été illusoires, & le plus grand vice qu'elles puissent avoir, c'est de rester sans exécution.

Les homes venant à se polir & s'éclairer, ceux dont l'ame étoit la plus honête, ont suppléé aux loix par la morale, en établissant par une convention tacite, des procédés auxquels l'usage a doné force de loi parmi les honêtes gens, & qui sont le suplément des loix positives. Il n'y a point à la vérité de punition prononcée contre les infracteurs, mais elle n'en est pas moins réèle. Le mépris & la honte en sont le châtiment, & c'est le plus sensible pour ceux qui sont dignes de le ressentir. L'opinion publique, qui exerce la justice à cet égard, y met des proportions exactes, & fait des distinctions très fines.

On juge les homes sur leur état,

leur éducation, leur ſituation, leurs lumières. Il ſemble qu'on ſoit convenu de diférentes eſpèces de probités, qu'on ne ſoit obligé qu'à cèle de ſon état, & qu'on ne puiſſe avoir que cèle de ſon eſprit. On eſt plus ſévère à l'égard de ceux qui étant expoſés en vue, peuvent ſervir d'exemple, que ſur ceux qui ſont dans l'obſcurité. Moins on exige d'un home dont on devroit beaucoup prétendre, plus on lui fait injure. En fait de procédés, on eſt bien près du mépris, quand on a droit à l'indulgence.

L'opinion publique étant elle-même la peine des actions dont elle eſt Juge, ne ſauroit manquer d'être ſévère ſur les choſes qu'elle condane. Il y a tèle action dont le ſoupçon fait la preuve, & la publicité le châtiment.

Il eſt aſſez étonant que cète opinion ſi ſévère ſur de ſimples procédés,

ſe renferme quelquefois dans des bornes ſur les crimes qui ſont du reſſort des loix. Ceux-ci ne deviènent complètement honteux que par le châtiment qui les ſuit.

Il n'y a point de maxime plus fauſſe dans nos mœurs, que cèle qui dit : *Le crime fait la honte, & non pas l'échafaut.* Cela devroit être, & l'eſt efectivement en morale, mais nulement dans les mœurs, car on ſe réhabilite d'un crime impuni ; & qu'on ne diſe pas que c'eſt parce que le châtiment le conſtate, & en fait ſeul une preuve ſufiſante, puiſqu'un crime conſtaté par des lètres de grâce, flétrit toujours moins que le châtiment. On le remarque principalement dans l'injuſtice & la biſarerie du préjugé cruel qui fait rejaillir l'oprobre ſur ceux que le ſang unit à un criminel ; de ſorte qu'il eſt peut-être moins malheureux d'apartenir à un coupable

reconu & impuni, qu'à un infortuné dont l'inocence n'a été reconue qu'après le suplice.

La vraie raison vient de ce que l'impunité prouve toujours la considération qui suit la naissance, le rang, les dignités, le crédit ou les richesses. Une famille qui ne peut soustraire à la Justice un parent coupable, est convaincue de n'avoir aucune considération, & par conséquent est méprisée. Le préjugé doit donc subsister; mais il n'a pas lieu, ou du moins est plus foible, sous le despotisme absolu & chez un Peuple libre; par-tout où l'on peut dire, tu es esclave come moi, ou je suis libre come toi. Le pouvoir arbitraire chez l'un, la justice chez l'autre ne faisant acception de persone, font des exemples dans des familles de toutes les classes, qui par conséquent ont besoin d'une compassion réciproque.

Qu'il en soit ainsi parmi nous, les fautes deviendront persônèles, le préjugé disparoîtra : il n'y pas d'autre moyen de l'éteindre.

Pourquoi ces nobles victimes qu'un crime d'Etat conduit sur l'échafaut, n'impriment-elles point de tache à leur famille ? C'est que ces criminels sont ordinairement d'un rang élevé. Le crime, & même le suplice, prouvent également de quèle importance ils étoient dans l'Etat. Leur chûte, en inspirant la terreur, montre en même temps l'élévation d'où ils sont tombés, & où sont encore ceux à qui ils apartenoient. Tout ce qui saisit par quelque grandeur l'imagination des homes, leur impose. Ils ne peuvent pas respecter & mépriser à la fois la même famille.

Je crois avoir remarqué une autre bisarerie dans l'aplication de ce préjugé. On reproche plus aux enfans la

honte de leurs pères, qu'aux pères cèle de leurs enfans. Il me semble que le contraire seroit moins injuste, parce que ce seroit alors punir les pères de n'avoir pas rectifié les mauvaises inclinations de leurs enfans par une éducation convenable. Si l'on pense autrement, est-ce par un sentiment de compassion pour la vieillesse, ou par le plaisir barbare d'empoisoner la vie de ceux qui ne font que comencer leur carière ?

Pour éclaircir enfin ce qui concerne la probité, il s'agit de savoir si l'obéissance aux loix, & la pratique des procédés d'usage sufisent pour constituer l'honête home. On vêra, si l'on y réfléchit, que cela n'est pas encore sufisant pour la parfaite probité. En èfet, on peut avec un cœur dur, un esprit malin, un caractère féroce, & des sentimens bas, avoir par intérêt,

par orgueil ou par crainte, avoir dis-je, cète probité qui met à couvert de tout reproche de la part des homes.

Mais il y a un Juge plus éclairé, plus sévère & plus juste que les loix & les mœurs; c'est le sentiment intérieur qu'on apèle *la conscience.* Son empire s'étend plus loin que celui des loix & des mœurs, qui ne sont pas uniformes chez tous les Peuples. La conscience parle à tous les homes qui ne se sont pas, à force de dépravation, rendus indignes de l'entendre.

Les loix n'ont pas prononcé sur des fautes autant ou plus graves en elles-mêmes que plusieurs de cèles qu'elles ont condanées. Il n'y en a point contre l'ingratitude, la perfidie, & en bien des cas contre la calomnie, l'imposture, l'injustice, &c, sans parler de certains désordres qu'elles condanent, &

ne punissent guère, si l'on ne brave la honte, en les reclamant. Tel est le sort de toutes les législations. Cèle des Peuples que nous ne conoissons que par l'Histoire, nous paroît un monument de leur sagesse, parce que nous ignorons en combien de circonstances les loix fléchissoient & restoient sans exécution. Cète ignorance des faits particuliers, des abus de détail, contribue beaucoup à notre admiration pour les gouvernemens anciens.

Cependant quand les loix devienent indulgentes, les mœurs cessent d'être sévères, quoiqu'elles n'aient pas embrassé tout ce que les loix ont omis, Il y a même des excès condanés par les loix, qui sont tolérés dans les mœurs, sur-tout à la Cour & dans la Capitale, où les mœurs s'écartent souvent de la morale. Combien ne tolèrent elles pas de choses plus dangereuses que ce qu'elles

qu'elles ont prefcrit ? Elles exigent des décences, & pardonent des vices : on eft dans la fociété plus délicat que févère ?

Doit-on regarder comme inocent un trait de fatyre, ou même de plaifanterie de la part d'un fupérieur, qui porte quelquefois un coup irréparable à celui qui en eft l'objet ; un fecours gratuit refufé par négligence à celui dont le fort en dépend ; tant d'autres fautes que tout le monde fent, & qu'on s'interdit fi peu ?

Voilà cependant ce qu'une probité exacte doit s'interdire, & dont la confcience eft le Juge infaillible. Il eft donc heureux que chacun ait dans fon cœur un Juge, qui défend les autres, ou qui le condane lui-même.

Je ne prétends point ici parler en home religieux ; la Religion eft la

perfection & non la base de la Morale ; ce n'est point en Métaphysicien subtil, c'est en Philosophe, qui ne s'apuie que sur la raison, & ne procède que par le raisonement. Je n'ai donc pas besoin d'examiner si cète conscience est ou n'est pas un sentiment inné ; il me suffiroit qu'elle fût une lumière acquise, & que les esprits les plus bornés eussent encore plus de conoissance du juste & de l'injuste par la conscience, que les loix & les mœurs ne leur en donent.

Cète conoissance fait la mesure de nos obligations ; nous sommes tenus, à l'égard d'autrui, de tout ce qu'à sa place nous serions en droit de prétendre. Les homes ont encore droit d'atendre de nous, non-seulement ce qu'ils regardent avec raison come juste, mais ce que nous regardons nous mêmes come tel, quoique les autres ne

l'aient ni exigé, ni prévu ; notre propre conſcience fait l'étendue de leurs droits ſur nous.

Plus on a de lumières, plus on a de devoir à remplir ; ſi l'eſprit n'en inſpire pas le ſentiment, il ſuggère les procédés, & démontre l'obligation d'y ſatisfaire.

Il y a un autre principe d'intelligence ſur ce ſujet, ſupérieur à l'eſprit même, c'eſt la ſenſibilité d'ame, qui done une ſorte de ſagacité ſur les choſes honêtes, & va plus loin que la pénétration de l'eſprit ſeul.

On pouroit dire que le cœur a des idées qui lui ſont propres. On remarque entre deux homes dont l'eſprit eſt également étendu, profond & pénétrant ſur des matières purement intellectuèles, quèle ſupériorité gagne celui dont l'ame eſt ſenſible, ſur les ſujets qui ſont de cète claſſe-là. Qu'il y a

d'idées inaccessibles à ceux qui ont le sentiment froid! Les ames sensibles peuvent par vivacité & chaleur tomber dans des fautes que les homes *á procédés* ne comètroient pas; mais elles l'emportent de beaucoup par la quantité de biens qu'elles produisent.

Les ames sensibles ont plus d'existence que les autres : les biens & les maux se multiplient à leur égard. Elles ont encore un avantage pour la société, c'est d'être persuadées des vérités dont l'esprit n'est que convaincu ; la conviction n'est souvent que passive, la persuasion est active, & il n'y a de ressort que ce qui fait agir. L'esprit seul peut & doit faire l'home de probité; la sensibilité prépare l'home vertueux. Je vais m'expliquer.

Tout ce que les loix exigent, ce que les mœurs recomandent, ce que la conscience inspire, se trouve ren-

fermé dans cet axiome si conu & si peu dévelopé : *Ne faites point à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait.* L'observation exacte & précise de cète maxime fait la probité. *Faites à autrui ce que vous voudriez qui vous fût fait.* Voilà la vertu. Sa nature, son caractère distinctif, consiste dans *un èfort sur soi-même en faveur des autres.* C'est par cet èfort généreux qu'on fait un sacrifice de son bien-être à celui d'autrui. On trouve dans l'Histoire quelques-uns de ces èforts héroïques. Tous les dégrés de vertu morale se mesurent sur le plus ou le moins de sacrifice qu'on fait à la société.

Il semble, au premier coup-d'œil, que les Législateurs étoient des homes bornés ou intéressés, qui, n'ayant pas besoin des autres, vouloient se garantir du mal, & se dispenser de faire du bien. Cète idée paroît d'autant plus

vraisemblable, que les premiers Législateurs ont été des Princes, des Chefs de Peuples; ceux, en un mot, qui avoient le plus à perdre & le moins à gagner. Il faut avouer que les loix positives, qui ne devroient être qu'une émanation, un dévelopement de la Loi naturèle, loin de pouvoir toujours s'y rapeler, y sont quelquefois oposées, & favorisent plutôt l'intérêt des Législateurs, des homes puissans, que celui des foibles qui doit être l'objet principal de toute législation; puisque cet intérêt est celui du plus grand nombre, & constitue la société politique. L'examen des diférentes loix confrontées au droit naturel, seroit un objet bien digne de la Philosophie apliquée à la Morale, à la Politique, à la science du gouvernement.

Quoi qu'il en soit, les loix se bor-

nent à défendre : en y faiſant réflexion ; nous avons vu que c'eſt par ſageſſe qu'elles en ont uſé ainſi. Elles n'exigent que ce qui eſt poſſible à tous les homes. Les mœurs ſont alées plus loin que les loix ; mais c'eſt en partant du même principe ; les unes & les autres ne ſont guère que prohibitives. La conſcience même ſe borne à inſpirer la répugnance pour le mal. Enfin la fidélité aux loix, aux mœurs & à la conſcience, fait l'exacte probité. La vertu ſupérieure à la probité exige qu'on faſſe le bien, & y détermine.

La probité défend, il faut obéir ; la vertu comande, mais l'obéiſſance eſt libre, à moins que la vertu n'emprunte la voix de la Religion. On eſtime la probité, on reſpecte la vertu. La probité conſiſte preſque dans l'inaction ; la vertu agit. On doit de la reconoiſſance à la vertu ; on pouroit s'en diſ-

penser à l'égard de la probité, parce qu'un home éclairé, n'eût il que son intérêt pour objet, n'a pas, pour y parvenir, de moyen plus sûr que la probité.

Je n'ignore pas les objections qu'on peut tirer des crimes heureux; mais je sais aussi qu'il y a diférentes espèces de bonheurs, qu'on doit évaluer les probabilités du danger & du succès, les comparer avec le bonheur qu'on se propose, & qu'il n'y en a aucun dont l'espérance la mieux fondée puisse contrebalancer la perte de l'honeur, ni même le simple danger de le perdre. Ainsi en ne faisant d'une tèle question qu'une afaire de calcul, le parti de la probité est toujours le meilleur qu'il y ait à prendre. Il ne seroit pas dificile de faire une démonstration morale de cète vérité; mais il y a des principes qu'on ne doit pas mètre en question. Il

eſt toujours à craindre que les vérités les plus évidentes ne contractent, par la diſcuſſion, un air de problême qu'elles ne doivent jamais avoir.

Quand la vertu eſt dans le cœur, & n'exige aucun èfort, c'eſt un ſentiment, une inclination au bien, un amour pour l'humanité, elle eſt aux actions honêtes ce que le vice eſt au crime; c'eſt le raport de la cauſe à l'èfet.

En diſtinguant la vertu & la probité, en obſervant la diférence de leur nature, il eſt encore néceſſaire, pour conoître le prix de l'une & de l'autre, de faire atention aux perſones, aux tems & aux circonſtances.

Il y a tel home dont la probité mérite plus d'éloges que la vertu d'un autre. Ne doit-on atendre que les mêmes actions de ceux qui ont des moyens ſi diférens? Un home au ſein de l'opu-

lence n'aura-t-il que les devoirs, les obligations de celui qui eſt affiégé par tous les beſoins ? Cela ne feroit pas juſte. La probité eſt la vertu des pauvres ; la vertu doit être la probité des riches.

On raporte quelquefois à la vertu des actions où elle a peu de part. Un ſervice ofert par vanité, ou rendu par foibleſſe, fait peu d'honeur à la vertu.

On retire un home de ſon nom d'un état malheureux, dont on pouvoit partager la honte. Eſt-ce générofité ? C'eſt tout au plus décence, ou peut-être orgueil, intérêt réel & ſenſible.

D'un autre côté, on loue & on doit louer les actes de probité où l'on ſent un principe de vertu, un éfort de l'ame. Un home pauvre remet un dépôt dont il avoit ſeul le ſecret ; il n'a fait que ſon devoir, puiſque le contraire ſeroit un crime ; cependant ſon action

lui fait honeur, & doit lui en faire. On juge que celui qui ne fait pas le mal dans certaines circonstances, est capable de faire le bien : dans un acte de simple probité, c'est la vertu qu'on loue.

Un malheureux pressé de besoins, humilié par la honte de la misère, résiste aux ocasions les plus séduisantes. Un home dans la prospérité n'oublie pas qu'il y a des malheureux, les cherche, & prévient leurs demandes. Je chéris sa bienfaisance. Je les estime, je les loue tous deux : mais c'est le premier que j'admire. J'y vois de la vertu.

Les éloges qu'on done à de certaines probités, à de certaines vertus, ne font que le blâme du comun des homes. Cependant on ne doit pas les refuser ; il ne faut pas rechercher avec trop de sévérité le principe des actions quand elles tendent au bien de la so-

ciété. Il eſt toujours ſage & avantageux d'encourager les homes aux actes honêtes : ils ſont capables de prendre le pli de la vertu come du vice.

On acquiert de la vertu par la gloire de la pratiquer. Si l'on comence par amour-propre, on continue par honeur, on perſévère par habitude. Que l'home le moins porté à la bienfaiſance viène par haſard, ou par un èfort qu'il fera ſur lui-même à faire quelqu'action de générosité ; il éprouvera enſuite une ſorte de ſatisfaction, qui lui rendra une ſeconde action moins pénible : bientôt il ſe portera de lui-même à une troiſième, & dans peu la bonté ſera ſon caractère. On contracte le ſentiment des actions qui ſe répètent.

D'ailleurs, quand on chercheroit à raporter des actions vertueuſes à un ſyſtême d'eſprit & de conduite plutôt qu'au ſentiment, l'avantage des autres

ſeroit égal, & la gloire qu'on voudroit rabaiſſer n'en ſeroit peut-être pas moindre. Heureuſe alternative, que de réduire les cenſeurs à l'admiration, au défaut de l'eſtime!

Outre la vertu & la probité, qui doivent être les principes de nos actions, il y en a un troiſième très-digne d'être examiné; c'eſt l'honeur: il eſt diférent de la probité, peut-être ne l'eſt-il pas de la vertu; mais il lui done de l'éclat, & me paroît être une qualité de plus.

L'home de probité ſe conduit par éducation, par habitude, par intérêt, ou par crainte. L'home vertueux agit avec bonté.

L'home d'honeur penſe & ſent avec nobleſſe. Ce n'eſt pas aux loix qu'il obéit; ce n'eſt pas la réflexion, encore moins l'imitation qui le dirigent: il penſe, parle & agit avec une ſorte de

hauteur, & ſemble être ſon propre Légiſlateur à lui-même.

On s'afranchit des loix par la puiſſance, on s'y ſouſtrait par le crédit, on les élude par adreſſe; on remplace le ſentiment & l'on ſuplée aux mœurs par la politeſſe; on imite la vertu par l'hypocriſie. L'honeur eſt l'inſtinct de la vertu, & il en fait le courage. Il n'examine point, il agit ſans feinte, même ſans prudence, & ne conoît point cète timidité ou cète fauſſe honte qui étouſe tant de vertus dans les ames foibles; car les caractères foibles ont le double inconvénient de ne pouvoir ſe répondre de leurs vertus, & de ſervir d'inſtrumens aux vices de tous ceux qui les gouvernent.

Quoique l'honeur ſoit une qualité naturèle, il ſe dévelope par l'éducation, ſe ſoutient par les principes, & ſe fortifie par les exemples. On ne ſau-

roit donc trop en réveiller les idées, en réchaufer le sentiment, en relever les avantages & la gloire, & ataquer tout ce qui peut y porter ateinte.

Les réflexions sur cète matière peuvent servir de préservatif contre la coruption des mœurs qui se relâchent de plus en plus. Je n'ai pas dessein de renouveler les reproches que de tous tems on a fait à son siècle, & dont la répétition fait croire qu'ils ne sont pas mieux fondés dans un tems que dans un autre. Je suis persuadé qu'il y a toujours dans le monde une distribution de vertus & de vices à peu-près égale; mais il peut y avoir en diférens âges des partages inégaux de Nation à Nation, de Peuple à Peuple. Il y a des âges plus ou moins brillans, & le nôtre ne paroît pas être celui de l'honeur, du moins autant qu'il l'a été. Je ne doute pas que les causes de cète

altération ne ſoient un jour dévelopées dans l'Hiſtoire de ce ſiècle. Ce n'en ſera pas l'article le moins curieux, ni le moins utile.

On n'eſt certainement pas auſſi délicat, auſſi ſcrupuleux ſur les liaiſons qu'on l'a été. Quand un home avoit jadis de ces procédés tolérés ou impunis par les loix, & condanés par l'honeur, le reſſentiment ne ſe bornoit pas à l'ofenſé, tous les honêtes gens prenoient parti, & faiſoient juſtice par un mépris général & public.

Aujourd'hui on a des ménagemens, même ſans vue d'intérêt, pour l'home le plus décrié. *Je n'ai pas*, vous dit-on, *ſujet de m'en plaindre perſonèlement, je n'irai pas me faire le réparateur des torts.* Quèle foibleſſe ! C'eſt bien mal entendre les intérêts de la ſociété, & par conſéquent les ſiens propres. Pourquoi les malhonêtes gens rougiroient-ils de

l'être, quand on ne rougit pas de leur faire àcueil ? Si les honêtes gens s'avisoient de faire cause comune, leur ligue seroit bien forte. Quand les gens d'esprit & d'honeur s'entendront, les sots & les fripons joûront un bien petit rôle. Il n'y a malheureusement que les fripons qui fassent des ligues, les honêtes gens se tiènent isolés. Mais la probité sans courage n'est digne d'aucune considération ; elle ressemble assez à l'atrition qui n'a pour principe qu'une crainte servile.

On se cachoit autrefois de certains procédés, & l'on en rougissoit, s'ils venoient à se découvrir. Il me semble qu'on les a aujourd'hui trop ouvertement, & dès-là il doit s'en trouver davantage, parce que la contrainte & la honte retenoient bien des homes.

Je ne sache que l'infidélité au jeu qui soit plus décriée aujourd'hui que

dans le siecle passé ; encore voit-on des gens suspects, à cet égard, qui n'en sont pas moins acueillis d'ailleurs. La seule justice qu'on en fasse, est d'employer beaucoup de politesses & de détours pour se dispenser de jouer avec eux ; cela ressemble moins au mépris qu'à la prudence. Mais un home du monde, qui est irréprochable par cet endroit & par la valeur, est home d'honeur décidé. Quoiqu'il fasse profession d'être de vos amis, n'ayez rien à démêler avec lui sur l'intérêt, l'ambition ou l'amour-propre. S'il craint seulement d'user son crédit, il vous manquera sans scrupule dans une ocasion essentièle, & ne sera blâmé de persone. Vous vous croyez en droit de lui faire des reproches, mais il en est plus surpris que confus ; il reste home d'honeur. Il ne conçoit pas que vous ayez pu regarder comme un

engagement de simples propos de politesse ; car cète politesse, si recomandée, sauve bien des bassesses ; on seroit trop heureux qu'elle ne couvrît que des platitudes.

Il y a, à la vérité, tèle action si blâmable, que l'interprétation ne sauroit en être équivoque. Un home d'un caractère leste trouve encore alors le secret de n'être pas deshonoré, s'il a le courage d'être le premier à la publier & de plaisanter ceux qui seroient tentés de le blâmer. On n'ose plus le lui reprocher, quand on le voit en faire gloire. L'audace fait sa justification, & le reproche qu'on lui feroit seroit un ridicule auquel on n'ose s'exposer. On comence alors à douter qu'il ait tort ; on craint de l'avoir. Dans la façon comune de penser, prévoir une objection, c'est la réfuter, sans être obligé d'y répondre ; dans les mœurs,

prévenir un reproche, c'eſt le détruire.

Un home qui en a trompé un autre avec l'artifice le plus adroit & le plus criminel, loin d'en avoir des remords ou de la honte, ſe félicite ſur ſon habileté ; il ſe cache pour réuſſir, & non pas d'avoir réuſſi ; il s'imagine ſimplement avoir gagné une bèle partie d'échecs, & celui qui eſt ſa dupe ne penſe guère autre choſe, ſinon qu'il l'a perdue par ſa faute : c'eſt de lui-même qu'il ſe plaint. Le reſſentiment eſt déja devenu un ſentiment trop noble, à peine eſt-on digne de haïr, & la vengeance n'eſt plus qu'une revanche utile ; on la prend comme un moyen de réuſſir, & pour l'avantage qui en réſulte.

Cète manière de penſer, cète négligence des mœurs avilit ceux mêmes qu'elle ne deshonore pas, & devient de

plus en plus dangereuſe pour la ſocié-té. Ceux qui pouroient prétendre à la gloire de doner l'exemple par leur rang ou par leurs lumières, paroiſſent avoir trop peu de reſpect pour les principes, même quand ils ne les violent pas. Ils ignorent qu'indépendament des actions, la légèreté de leurs propos, les ſentimens qu'ils laiſſent apercevoir, ſont des exemples qu'ils donent. Le bas Peuple n'ayant aucun principe, faute d'éducation, n'a d'autre frein que la crainte, & d'autre guide que l'imitation. C'eſt dans l'état mitoyen que la probité eſt encore le plus en honeur.

Le relâchement des mœurs n'empêche pas qu'on ne vante beaucoup l'honeur & la vertu ; ceux qui en ont le moins, ſavent combien il leur importe que les autres en aient. On auroit rougi autrefois d'avancer de certaines maxi-

mes, ſi on les eût contredites par ſes actions : les diſcours formoient un préjugé favorable ſur les ſentimens. Aujourd'hui les diſcours tirent ſi peu à conſéquence, qu'on pouroit quelquefois dire d'un home qu'il a de la probité, quoiqu'il en faſſe l'éloge. Cependant les diſcours honêtes peuvent toujours être utiles à la ſociété ; mais on ne ſe fait vraiment honeur, & l'on ne ſe rend digne de les tenir que par ſa conduite. C'eſt un engagement de plus, & l'on ne doit pas craindre d'en prendre, quand il eſt avantageux de les remplir.

On prétend qu'il a régné autrefois parmi nous un fanatiſme d'honeur, & l'on raporte cète heureuſe manie à un ſiècle encore barbare. Il feroit à déſirer qu'elle ſe renouvelât de nos jours : les lumières que nous avons acquiſes ſerviroient à régler cet engoûment.

ſans le refroidir. D'ailleurs, on ne doit pas craindre l'excès en cète matière; la probité a ſes limites, & pour le comun des homes, c'eſt beaucoup que de les ateindre; mais la vertu & l'honeur peuvent s'étendre & s'élever à l'infini; on peut toujours en reculer les bornes, on ne les paſſe jamais.

Il faut avouer que, ſi d'un côté l'honeur a perdu, on a auſſi ſur certains articles des délicateſſes ignorées dans le ſiècle paſſé. En voici un trait.

Lorſque le Surintendant Fouquet dona à Louis XIV. cète fête ſi ſuperbe dans le Château de Vaux, le Surintendant porta l'atention juſqu'à faire mètre dans la chambre de chaque Courtiſan de la ſuite du Roi une bourſe remplie d'or, pour fournir au jeu de ceux qui pouvoient manquer d'argent, ou n'en avoir pas aſſez. Aucun ne s'en trouva ofenſé; tous admirèrent

la magnificence de ce procédé. Ils tâchèrent peut-être de croire que c'étoit au nom du Roi, ou du moins à ſes dépens, & ne ſe trompoient pas ſur ce dernier article. Quoi qu'il en ſoit, ils en usèrent ſans plus d'information. Si un Miniſtre des Finances s'aviſoit aujourd'hui d'en faire autant, la délicateſſe de ſes hôtes en ſeroit bleſſée avec raiſon ; tous refuſeroient avec hauteur & dignité. Juſque-là il n'y a rien à dire. Mais je craindrois fort que quelques-uns de ceux qui rejèteroient avec le plus d'éclat le préſent du Miniſtre, ne lui empruntaſſent une ſome pareille ou plus forte, avec un très-ferme deſſein de ne la jamais rendre. Il peut y avoir là de la délicateſſe ; mais je ne crois pas que ce ſoit de l'honeur.

Le Surintendant de Bullion avoit déja doné un exemple de ce magnifique ſcandale. Ayant fait fraper en 1640 les

les premiers louis qui aient pa
ce, il imagina de doner un d
Seigneurs de ses courtisans,
dessert trois bassins pleins de
espèces, & leur dit d'en pren
qu'ils voudroient. Chacun
dement sur ce fruit nouveau
ses poches, & s'enfuit avec sa
atendre son carosse, de so
Surintendant rioit beaucoup
qu'ils avoient à marcher. Le
de quelques dètes de l'Etat eût
pu doner cours à ces premièr
mais ce moyen n'eût pas été
jugement de Bullion & de se
que je ne crois pas devoir
égard pour leurs petits-fils,
être, loin de me savoir gré
crétion, en riroient eux-mê
nomois leurs pères.

CHAPITRE V.

Sur la Réputation, la Célébrité, la Renomée, & la Considération.

Les homes sont destinés à vivre en société; & de plus, ils y sont obligés par le besoin qu'ils ont les uns des autres : ils sont tous, à cet égard, dans une dépendance mutuèle. Mais ce ne sont pas uniquement les besoins matériels qui les lient; ils ont une existence morale qui dépend de leur opinion réciproque.

Il y a peu d'homes assez sûrs & assez satisfaits de l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, pour être indiférens sur cèle des autres; & il y en a qui en sont plus tourmentés que des besoins de la vie.

Le desir d'ocuper une place dans l'opinion des homes, a doné naissance à

la réputation, la célebrité & la renomée, ressorts puissans de la société qui partent du même principe, mais dont les moyens & les éfets ne sont pas totalement les mêmes.

Plusieurs moyens servent également à la réputation & à la renomée, & ne difèrent que par les dégrés; d'autres sont exclusivement propres à l'une ou à l'autre.

Une réputation honête est à la portée du comun des homes: on l'obtient par les vertus sociales, & la pratique constante de ses devoirs. Cète espèce de réputation n'est à la vérité ni étendue, ni brillante; mais elle est souvent la plus utile pour le bonheur.

L'esprit, les talens, le génie procurent la célébrité; c'est le premier pas vers la renomée, qui n'en difère que par plus d'étendue; mais les avantages en sont peut-être moins réels que ceux

d'une bône réputation. Ce qui nous est vraiment utile nous coûte peu ; les choses rares & brillantes sont cèles qui exigent le plus de travaux, & dont la jouissance n'est qu'idéale.

Deux sortes d'homes sont faits pour la renomée. Les premiers, qui se rendent illustres par eux-mêmes, y ont droit : les autres, qui sont les Princes, y sont assujètis : ils ne peuvent échaper à la renomée. On remarque également dans la multitude celui qui est plus grand que les autres, & celui qui est placé sur un lieu plus elevé : on distingue en même tems, si la supériorité de l'un & de l'autre vient de la persone, ou du lieu où elle est placée. Tels sont le raport & la diférence qui se trouvent entre les grands homes & les Princes qui ne sont que Princes.

Mais laissant à part la foule des Princes, sans les préférer ni les exclure à cet

titre ſeûl, ne conſidérons la renomée que par raport aux hômes à qui elle eſt perſonèle.

Les qualités qui ſont uniquement propres à la renomée s'anoncent avec éclat. Tèles ſont les qualités des homes d'Etat, deſtinés à faire la gloire, le bonheur ou le malheur des Peuples; ſoit par les armes, ſoit dans le gouvernement.

Les grands talens, les dons du génie procurent autant ou plus de renomée que les qualités de l'home d'Etat, & ordinairement tranſmètent un nom à une poſtérité plus reculée.

Quelques-uns des talens qui font la renomée des homes d'Etat, ſeroient inutiles, & quelquefois dangereux dans la vie privée. Tel a été un Héros, qui, s'il fût né dans l'obſcurité, n'eût été qu'un brigand, & au lieu d'un triomphe, n'eût mérité qu'un ſuplice. Il y

a eu dans tous les genres des grands homes, qui, s'ils ne le fussent pas devenus, faute de quelques circonstances, n'auroient jamais pu être autre chose, & auroient paru incapables de tout.

La réputation & la renomée peuvent être fort diférentes, & subsister ensemble.

Un home d'Etat ne doit rien négliger pour sa réputation; mais il ne doit compter que sur la renomée, qui peut seule le justifier contre ceux qui ataquent sa réputation. Il en est comptable au monde, & non pas à des particuliers intéressés, aveugles ou téméraires.

Ce n'est pas qu'on ne puisse mériter à la fois une grande renomée & une mauvaise réputation; mais la renomée, portant principalement sur des faits conus, est ordinairement mieux

fondée que la réputation, dont les principes peuvent être équivoques. La renommée est assez constante & uniforme ; la réputation ne l'est presque jamais.

Ce qui peut consoler les grands homes sur les injustices qu'on fait à leur réputation, ne doit pas la leur faire sacrifier légèrement à la renommée, parce qu'elles se prêtent réciproquement beaucoup d'éclat. Quand on fait le sacrifice de la réputation par une circonstance forcée de son état, c'est un malheur qui doit se faire sentir, & qui exige tout le courage que peut inspirer l'amour du bien public. Ce seroit aimer bien généreusement l'humanité, que de la servir au mépris de la réputation ; ou ce seroit trop mépriser les homes, que de ne tenir aucun compte de leurs jugemens ; & dans ce cas les serviroit-on ? Quand le sacri-

fice de la réputation à la renomée n'eſt pas forcé par le devoir, c'eſt une grande folie, parce qu'on jouit réèlement plus de ſa réputation que de ſa renomée.

On ne jouit en èfet de l'amitié, de l'eſtime, du reſpect & de la conſidération que de la part de ceux dont on eſt entouré ; dont on eſt perſonèlement conu. Il eſt donc plus avantageux que la réputation ſoit honête, que ſi elle n'étoit qu'étendue & brillante. La renomée n'eſt, dans bien des ocaſions, qu'un homage rendu aux ſyllabes d'un nom.

Qu'un home illuſtré ſe trouve au milieu de ceux qui, ſans le conoître perſonèlement, célèbrent ſon nom en ſa préſence, il jouira avec plaiſir de ſa célébrité ; & s'il n'eſt pas tenté de ſe découvrir, c'eſt parce qu'il en a le pouvoir, & par un jeu libre de l'amour-

propre. Mais s'il lui étoit absolument impossible de se faire conoître, son plaisir n'étant plus libre, peut-être sa situation seroit-elle pénible, ce seroit presque entendre parler d'un autre que soi. On peut faire la même réflexion sur la situation contraire d'un home dont le nom seroit dans le mépris, & qui en seroit témoin ignoré; il ne se feroit pas conoître, & jouiroit, au milieu de son tourment, d'une sorte de consolation, qui seroit dans le raport opofé à la peine du premier, que nous avons supofé contraint au silence.

Si l'on réduisoit la célébrité à sa valeur réèle, on lui feroit perdre bien des Sectateurs. La réputation la plus étendue est toujours très-bornée; la renomée même n'est jamais universèle. A prendre les homes numériquement, combien y en a-t-il à qui le nom

d'Alexandre n'est jamais parvenu ? Ce nombre surpasse, sans aucune proportion, ceux qui savent qu'il a été le Conquérant de l'Asie. Combien y avoit-il d'homes qui ignoroient l'existence de Kouli-Kam, dans le tems qu'il changeoit une partie de la face de la tère ? Elle a des bornes assez étroites, & la renomée peut toujours s'étendre sans jamais y ateindre. Quel caractère de foiblesse que de pouvoir croître continuèlement, sans ateindre à un terme limité !

On se flate du moins que l'admiration des homes instruits doit dédomager de l'ignorance des autres. Mais le propre de la renomée est de compter, de multiplier les voix, & non pas de les aprécier. D'ailleurs, quel home d'Etat osera se répondre de vivre dans l'Histoire, quand on voit des médailles de plusieurs Rois dont les noms

ne se trouvent dans aucun Historien? L'Etat de ces Princes * devoit cependant être considérable. Les Arts y étoient florissans, à n'en juger que par la beauté de quelques-unes des ces médailles. Il y a des Arts qui ne peuvent être portés à un certain dégré de perfection, sans que beaucoup d'autres soient également cultivés. Il y avoit, sans doute, à la Cour de ces Rois, come ailleurs, de petits Seigneurs très-importans, faisant du fracas, s'imaginant ocuper fort la Renomée, avoir un jour place dans l'Histoire ; & les Maîtres, sous qui ils rampoient, n'y sont pas només. Les Antiquaires les mieux instruits de la science numismatique, exercent aujourd'hui leur sagacité à tâcher de deviner en quel pays

* La Reine Philistis, les Rois Mostis, Samès, Memtès, Sariàs, Abdissar, &c.

ces Monarques ont régné. Il paroît cependant par le sujet, le goût du travail, les types des médailles, par les légendes qui sont grecques, que ce n'étoit pas sur des Peuples ignorés ; & que l'époque n'en est pas de la plus haute antiquité. On conjecture que c'étoit en Sicile, en Illyrie, chez les Parthes, &c. Mais l'Histoire n'en fait pas la moindre mention.

Cependant plusieurs ne plaignent ni travaux, ni peines, uniquement pour être conus. Ils veulent qu'on parle d'eux, qu'on en soit ocupé ; ils aiment mieux être malheureux qu'ignorés. Celui dont les malheurs atirent l'atention, est à demi-consolé.

Quand le desir de la célébrité n'est qu'un sentiment, il peut être, suivant son objet, honête pour celui qui l'éprouve, & utile à la société ; mais si c'est une manie, elle est bientôt in-

juste, artificieuse & avilissante par les manœuvres qu'elle emploie : l'orgueil fait faire autant de bassesses que l'intérêt. Voilà ce qui produit tant de réputations usurpées & peu solides.

Rien ne rendroit plus indiférent sur la réputation, que de voir coment elle s'établit souvent, se détruit, se varie, & quels sont les auteurs de ces révolutions.

A peine un home paroît-il dans quelque carière que ce soit, pour peu qu'il montre de dispositions heureuses, quelquefois même sans cela, que chacun s'empresse de le servir, de l'anoncer, de l'exalter : c'est toujours en començant qu'on est un prodige. D'où vient cet empressement? Est-ce générosité, bonté ou justice? Non, c'est envie, souvent ignorée de ceux qu'elle excite. Dans chaque carière il se trouve toujours quelques homes supérieurs

TAYLOR INST. OXFORD

Les ſubalternes ne pouvant aſpirer aux premières places, cherchent à en écarter ceux qui les ocupent en leur ſuſcitant des rivaux.

On dira peut-être qu'il doit être indiférent, par qui les premiers rangs ſoient ocupés, à ceux qui n'y peuvent parvenir ; mais c'eſt bien peu conoître les paſſions que de les faire raiſoner. Elles ont des motifs, & jamais de principes. L'envie ſent & agit, ne réfléchit ni ne prévoit : ſi elle réuſſit dans ſon entrepriſe, elle cherche auſſi tôt à détruire ſon propre ouvrage. On tâche de précipiter du faîte celui à qui on a prêté la main pour faire les premiers pas : on ne lui pardone point de n'avoir plus beſoin de ſecours.

C'eſt ainſi que les réputations ſe forment & ſe détruiſent. Quelquefois elles ſe ſoutiènent, ſoit par la ſolidité

du mérite qui les afermit, soit par l'artifice de celui qui, ayant été élevé par la cabale, sait mieux qu'un autre les ressorts qui la font mouvoir, ou qui embarassent son action.

Il arrive souvent que le Public est étoné de certaines réputations qu'il a faites; il en cherche la cause, & ne pouvant la découvrir, parce qu'elle n'existe pas, il n'en conçoit que plus d'admiration & de respect pour le fantôme qu'il a créé. Ces réputations ressemblent aux fortunes, qui, sans fonds réels, portent sur le crédit, & n'en sont que plus brillantes.

Come le Public fait des réputations par caprice, des particuliers en usurpent par manége ou par une sorte d'impudence, qu'on ne doit pas même honorer du nom d'amour-propre. Ils anoncent qu'ils ont beaucoup de mérite; on plaisante d'abord de leurs

prétentions ; ils répètent les mêmes propos ſi ſouvent, & avec tant de confiance, qu'ils viènent à bout d'en impoſer. On ne ſe ſouvient plus par qui on les a entendu tenir, & l'on finit par les croire ; cela ſe répète & ſe répand comme un bruit de ville, qu'on n'aprofondit point.

On fait même des aſſociations pour ces ſortes de manœuvres ; c'eſt ce qu'on apèle *une cabale.*

On entreprend de deſſein formé de faire une réputation, & l'on en vient à bout.

Quelque brillante que ſoit une tèle réputation, il n'y a quelquefois que celui qui en eſt le ſujet qui en ſoit la dupe. Ceux qui l'on créé ſavent à quoi s'en tenir, quoiqu'il y en ait auſſi qui finiſſent par reſpecter leur propre ouvrage.

D'autres frapés du contraſte de la

persone & de sa réputation, ne trouvant rien qui justifie l'opinion publique, n'osent manifester leur sentiment propre. Ils acquiescent au préjugé, par timidité, complaisance ou intérêt ; de sorte qu'il n'est pas rare d'entendre quantité de gens répéter le même propos, qu'ils désavouent tous intérieurement. La plûpart des homes n'osent ni blâmer ni loüer seuls, & ne sont pas moins timides poür protéger que pour ataquer ; il y en a peu qui aient le courage de se passer de partisans ou de complices, je ne dis pas pour manifester leur sentiment, mais pour y persister ; ils tâchent de s'y afermir eux-mêmes en le suggérant à d'autres, sinon ils l'abandonent.

Quoiqu'il en soit, les réputations usurpées qui produisent le plus d'illusion, ont toujours un côté ridicule qui devroit empêcher d'en être fort flaté.

Cependant on voit quelquefois employer les mêmes manœuvres par ceux qui auroient assez de mérite pour s'en passer.

Quand le mérite sert de base à la réputation, c'est une grande mal-adresse que d'y joindre l'artifice; parce qu'il nuit plus à la réputation méritée, qu'il ne sert à cèle qu'on ambitione. Si le Public vient à reconoître ce manége dans un home qui d'ailleurs a des talens, & tôt ou tard il le reconoît, il se révolte, & dégrade la gloire la mieux acquise. C'est une injustice, mais il ne faut pas le mètre en droit d'être injuste. L'envie, à qui les prétextes suffisent, s'aplaudit d'avoir des motifs, les saisit avec ardeur, & les emploie avec adresse. Elle ne pardone au mérite que lorsqu'elle est trompée par sa propre malignité, & qu'elle croit remarquer des défauts qui lui

servent de pâture. Elle se console en croyant rabaisser d'un côté ce qu'elle est forcée d'admirer d'un autre ; elle cherche moins à détruire ce qu'elle se flate d'outrager.

Une sorte d'indiférence sur son propre mérite est le plus sûr apui de la réputation ; on ne doit pas afecter d'ouvrir les yeux de ceux que la lumière éblouit. La modestie est le seul éclat qu'il soit permis d'ajoûter à la gloire.

Si l'artifice est un moyen honteux pour la réputation, il y a un art, & même un art honête qui naît de la prudence, de la sagesse, & qui n'est pas à dédaigner. Les gens d'esprit ont plus d'avantages que les autres, non-seulement pour la gloire, mais encore pour acquérir & mériter la réputation de vertu. Une intelligence fine aussi contraire à la fausseté qu'à l'impru-

dence, un discernement prompt & sûr, fait qu'on place les bienfaits avec choix, qu'on parle, qu'on se taît & qu'on agit à propos. Il n'y a persone qui n'ait quelquefois ocasion de faire une action honête, courageuse, & toutefois sans danger. Le sot la laisse passer, faute de l'apercevoir; l'home d'esprit la sent & la saisit. L'expérience prouve cependant que l'esprit seul n'y sufit pas, & qu'il faut encore un cœur noble, pour employer cet art heureux.

J'ai vu de ces succès brillans, & je suis persuadé que celui même qui étoit comblé d'éloges, sentoit combien il lui en avoit peu coûté pour les obtenir, mais il n'en étoit pas moins louable.

J'en ai remarqué d'autres qui, avec la bienfaisance dans le cœur, avec les actes de vertus les plus fréquens, faute

d'intelligence & d'*à propos*, n'étoient pas, à beaucoup près, aussi estimés qu'estimables. Leur mérite ne faisoit point de sensation; à peine le soupçonnoit-on. Il est vrai que si par un heureux hasard le mérite simple & uni vient à être remarqué, il acquiert l'éclat le plus subit. On le loue avec complaisance, on voudroit encore l'augmenter; l'envie même y aplaudit sans sortir de son caractère, elle en tire parti pour en humilier d'autres.

Si les réputations se forment & se détruisent avec facilité, il n'est pas étonant qu'elles varient, & soient souvent contradictoires dans la même persone. Tel a une réputation dans un lieu, qui dans un autre en a une toute diférente: il a cèle qu'il mérite le moins, & on lui refuse cèle à laquèle il a le plus de droit. On en voit des exemples dans tous les ordres. Je

ne puis me dispenser d'entrer ici dans quelques détails qui rendront les principes plus sensibles par l'aplication que j'en vais faire.

Un home est taxé d'avarice, parce qu'il méprise le faste, & se refuse le superflu, pour fournir le nécessaire à des malheureux ignorés. On loue la générosité d'un autre qui répand avec ostentation ce qu'il ravit avec artifice ou violence ; il fait des présens, & refuse le payement de ses dètes : on admire sa magnificence, quand il est à la fois victime du faste & de l'avarice.

On acuse d'insolence un home qui ne fléchit pas avec bassesse sous une autorité usurpée, ou tyranique : on reproche l'emportement à un autre, parce qu'il n'a pas porté la patience jusqu'à l'avilissement. Comme elle a ses bornes, les gens naturèlement doux

finissent souvent par avoir tort mal-à-propos, quand la mesure est comble. On ne sauroit croire combien il importe, pour le bien de la paix, de ne se pas laisser trop vexer, à moins que l'on ne consente à être avili.

On vante, au contraire, la douceur d'un home entier, opiniâtre par caractère & poli par orgueil.

Une feme est deshonorée, parce qu'elle a constaté sa faute par l'éclat de sa douleur & de sa honte ; tandis qu'une autre se met à couvert de tout reproche par l'excès de son impudence ; cèle-ci n'est pas même l'objet d'un mépris secret. Les homes haïssent ce qu'ils n'oseroient punir ; mais ils ne méprisent que ce qu'ils osent blâmer hautement. Leurs actions déterminent plus leurs jugemens, que leurs jugemens ne règlent leurs actions.

Si l'on passe des simples Particuliers

à ceux qui paroissant sur un théâtre plus éclairé, sont à portée d'être mieux conus, on vèra qu'on n'en juge pas avec plus de justice.

Un Ministre est taxé de dureté; parce qu'il est juste; qu'il rejète des solicitations payées, & refuse de se prêter à ce que les Courtisans apèlent *des afaires*: comerce injurieux au mérite, scandaleux pour le Public, avilissant pour l'autorité, dangereux pour l'Etat, & malheureusement trop comun.

On loue la bonté d'un autre, parce qu'on peut le séduire, le tromper, & le faire servir d'instrument à l'injustice.

Un Prince passe pour sévère, parce qu'il aime mieux prévenir les fautes, que d'être obligé de les punir; de cruauté, parce qu'il réprime les tyrannies subalternes, de toutes les plus odieuses.

odieuſes. Les loix cruèles contre les opreſſeurs ſont les plus douces pour la ſociété ; mais l'intérêt particulier ſe fait toujours le légiſlateur de l'ordre public.

Louis XII. un des meilleurs, & par conſéquent des plus grands Rois que la France ait eus, fut acuſé d'avarice, parce qu'il ne fouloit pas les Peuples, pour enrichir des favoris ſans mérite. Le Peuple doit être le favori d'un Roi ; & les Princes n'ont droit au ſuperflu, que lorſque les Peuples ont le néceſſaire. Les reproches qu'on oſoit lui faire ne prouvoient que ſa bonté. On porta l'inſolence juſqu'à le jouer ſur le théâtre. *J'aime mieux*, dit ce Prince honête home, *que mon avarice les faſſe rire, que ſi elle les faiſoit pleurer.* Il ajoutoit : *Leurs plaiſanteries prouvent ma bonté ; car ils n'oſeroient pas les faire ſous tout autre Prince.* Il avoit raiſon ; les re-

proches des Courtisans valent souvent des éloges, & leurs éloges sont des piéges.

A l'égard des réputations de probité, il est étonant qu'il n'y en ait pas plus d'établies, atendu la facilité avec laquèle on l'usurpe quelquefois. On ne voyoit jadis que des hypocrites de vertu; on trouve aujourd'hui des hypocrites de vice. Des gens ayant remarqué qu'une vertu austère n'est pas toujours exempte d'un peu de dureté, parce qu'on est moins circonspect quand on est irréprochable, & qu'on s'observe moins quand on ne craint pas de se trahir; ces gens tirent parti de leur férocité naturèle, & souvent la portent à l'excès, pour établir la sévérité de leur vertu: leurs déclarations contre l'impudence sont des preuves continuèles de la leur. Qu'il y a de ces gens dont la dureté fait toute la vertu!

L'étourderie eſt encore une preuve très-équivoque de la franchiſe ; on ne devroit ſe fier qu'à l'étourderie de ceux à qui elle eſt ſouvent préjudiciable.

La dureté & l'étourderie ſont des défauts de caractère qui n'excluent pas abſolument, & ſupoſent encore moins la vertu, mais qui la gâtent quand ils s'y trouvent unis. Cependant combien de fois a-t-on été trompé par cet extérieur ?

Si l'on ſouſcrit légèrement à certaines réputations de probité, on en flétrit ſouvent avec une témérité encore plus blâmable, par paſſion, par intérêt. On abuſe du malheur d'un home pour ataquer ſa probité. On s'élève contre la réputation des autres, uniquement pour doner opinion de ſa vertu.

Si un home a le courage de défendre une réputation qu'il croit injuſtement ataquée, on ne lui fait pas toujours l'honeur de le regarder come une

dupe, ce ſoupçon ſeroit trop ridicule; on ſupoſe qu'il a intérêt de ſoutenir une thèſe extraordinaire. Qu'on ſe ſoit viſiblement trompé en jugeant déſavorablement, on n'eſt ſuſpect que d'un excès de ſagacité; mais ſi c'eſt en jugeant trop favorablement; c'eſt, dit-on, le comble de l'imbécilité: cependant l'erreur eſt la même, & le caractère eſt très-diférent.

Ces faux jugemens ne partent pas toujours de la malignité. Les homes font beaucoup d'injuſtices ſans méchanceté, par légèreté, précipitation, ſotiſe, témérité, imprudence.

Les déciſions haſardées avec le plus de confiance font le plus d'impreſſion. Eh! qui ſont ceux qui jouiſſent du droit de prononcer? Des gens qui, à force de braver le mépris, viènent à bout de ſe faire reſpecter, & de doner le ton; qui n'ont que des opinions & jamais de

sentimens, qui en changent, les quittent, & les reprènent, sans le savoir, ni s'en douter, ou qui sont opiniâtres sans être constans.

Voilà cependant les Juges des réputations; voilà ceux dont on méprise le sentiment, & dont on recherche le sufrage; ceux qui procurent la considération, sans en avoir eux-mêmes aucune.

La considération est diférente de la célébrité. La renomée même ne la done pas toujours, & l'on peut en avoir sans imposer par un grand éclat.

La considération est un sentiment d'estime mêlé d'une sorte de respect personel qu'un home inspire en sa faveur. On en peut jouir également parmi ses inférieurs, ses égaux & ses supérieurs en rang & naissance. On peut dans un rang élevé, ou avec une naissance illustre avec un esprit supérieur, ou des talens distingués; on peut même

avec de la vertu, si elle est seule & dénuée de tous les autres avantages, être sans considération. On peut en avoir avec un esprit borné, ou malgré l'obscurité de la naissance & de l'état.

La considération ne suit pas nécessairement le grand home ; l'home de mérite y a toujours droit ; & l'home de mérite est celui qui, ayant toutes les qualités & tous les avantages de son état, ne les ternit par aucun endroit. Pour doner enfin une idée plus précise de la considération, on l'obtient par la réunion du mérite, de la décence, du respect pour soi-même, par le pouvoir conu d'obliger & de nuire, & par l'usage éclairé qu'on fait du premier, en s'abstenant de l'autre.

L'espèce, terme nouveau, mais qui a un sens juste, est l'opposé de l'home de considération. Il y en a de toutes classes. L'*espèce*, est celui qui, n'ayant pas

le mérite de ſon état, ſe prête encore de lui-même à ſon aviliſſement perſo-nel : il manque plus à ſoi qu'aux autres. Un home d'un haut rang peut être une *eſpèce*, un autre de bas état peut avoir de la conſidération.

Si l'on acquiert la conſidération, on l'uſurpe auſſi. Vous voyez des homes dont on vante le mérite : ſi l'on veut examiner en quoi il conſiſte, on eſt étoné du vide ; on trouve que tout ſe borne à un air, un ton d'importance & de ſufiſance ; un peu d'impertinence n'y nuit pas, & quelquefois le maintien ſufit. Ils ſe ſont portés pour reſpectables, & on les reſpecte : ſans quoi on n'iroit pas juſqu'à les eſtimer.

On doit conclure de l'analyſe que nous venons de faire, & de la diſcuſſion dans laquèle nous ſomes entrés, que la renomée eſt le prix des talens ſupérieurs, ſoutenus de grands èforts,

dont l'èfet s'étend ſur les homes en général, ou du moins ſur une Nation; que la réputation a moins d'étendue que la renomée, & quelquefois d'autres principes; que la réputation uſurpée n'eſt jamais ſûre; que la plus honête eſt toujours la plus utile, & que chacun peut aſpirer à la conſidération de ſon état.

CHAPITRE VI.

Sur les Grands Seigneurs.

APRÈS avoir confidéré des objets qui regardent les homes en général, portons nos réflexions fur quelques claffes de la fociété, & començons par les grands Seigneurs.

Grand Seigneur eft un mot dont fa réalité n'eft plus que dans l'Hiftoire. Un grand Seigneur étoit un home fujet par fa naiffance, grand par lui-même, foumis aux loix, mais affez puiffant pour n'obéir que librement, ce qui en faifoit fouvent un rébèle contre le Souverain, & un tyran pour les autres Sujets. Il n'y en a plus. Ce n'eft pas qu'il n'y ait, & qu'il ne doive toujours fe trouver dans une Monarchie une claffe fupérieure de Sujets, qu'on nome

des Seigneurs, auxquels on rend des respects d'usage, & dont quelques-uns les obtiendroient par leur mérite personel.

Le Peuple a pu gagner à l'abaissement des Seigneurs : ceux-ci ont encore plus perdu ; mais il est plus avantageux à l'Etat qu'ils aient tout perdu, que s'ils avoient tout conservé.

Si l'on s'avisoit aujourd'hui de faire la liste de ceux à qui l'on done, ou qui s'atribuent le titre de Seigneur ; on ne seroit pas embarassé de savoir par qui la comencer, mais il seroit impossible de marquer précisément où elle doit finir. On ariveroit jusqu'à la Bourgeoisie, sans avoir distingué une nuance de séparation. Tout ce qui va à Versailles croit aler à la Cour, & en être.

La plûpart de ceux qui passent pour des Seigneurs, ne le sont que dans

l'opinion du Peuple, qui les voit sans les aprocher. Frapé de leur éclat extérieur, il les admire de loin, sans savoir qu'il n'a rien à en espérer, & qu'il n'en a guère plus à craindre. Le Peuple ignore que, pour être ses maîtres par accident, ils sont obligés d'être ailleurs, come il est lui-même à leur égard.

Plus élevés que puissans, un faste ruineux & presque nécessaire, les met continuèlement dans le besoin des grâces, & hors d'état de soulager un honête home, quand ils en auroient la volonté. Il faudroit pour cela qu'ils donassent des bornes au luxe; & le luxe n'en admet d'autres que l'impuissance de croître; il n'y a que les besoins qui se restraignent, pour fournir au superflu.

A l'égard de la crainte qu'ils peuvent inspirer, je sais combien on peut

m'opofer d'exemples contraires à mon fentiment ; mais c'eft l'erreur où l'on eft à cet fujet qui les multiplie. Cète crainte s'évanouiroit, fi l'on faifoit atention que les Grands & les Petits ont le même Maître, qu'ils font liés par les mêmes loix, & qu'elles font rarement fans èfet, quand on les reclame hardiment ; mais ce courage n'eft pas ordinaire, & il en faut plus pour anéantir une puiffance imaginaire, que pour réfifter à une puiffance réèle.

Les homes ont plus de timidité dans l'efprit que dans le cœur ; & les efclaves volontaires font plus de tyrans que les tyrans ne font d'efclaves forcés.

C'eft, fans doute, ce qui a fait diftinguer le courage d'efprit du courage de cœur ; diftinction très-jufte, quoiqu'elle ne foit pas toujours bien fixée.

Il me semble que le courage d'esprit consiste à voir les dangers, les périls, les maux & les malheurs précisément tèls qu'ils sont, & par conséquent les ressources. Les voir moindres qu'ils ne sont, c'est manquer de lumières; les voir plus grands, c'est manquer de cœur: la timidité les exagère, & par-là les fait croître; le courage aveugle les déguise, & ne les afoiblit pas toujours; l'un & l'autre mètent hors d'état d'en triomphèr.

Le courage d'esprit supose & exige souvent celui du cœur: le courage de cœur n'a guère d'usage que dans les maux matériels, les dangers physiques, ou ceux qui y sont relatifs. Le courage d'esprit a son aplication dans les circonstances les plus délicates de la vie. On trouve aisément des homes qui afrontent les périls les plus évidens: on en voit rarement qui, sans

se laisser abatre par un malheur, sachent en tirer des moyens pour un heureux succès. Combien a-t-on vu d'homes timides à la Cour qui étoient des Héros à la guère?

Pour revenir aux Grands, ceux qui sont les dépositaires de l'autorité ne sont pas précisément ceux qu'on apèle des Seigneurs. Ceux-ci sont obligés d'avoir recours aux gens en place, & en ont plus souvent besoin que le peuple qui, condané à l'obscurité, n'a ni l'ocasion de demander, ni la prétention d'espérer.

Ce n'est pas qu'il n'y ait des Seigneurs qui ont du crédit; mais ils ne le doivent qu'à la considération qu'ils se sont faites, à des services rendus, au besoin que l'Etat en a, ou qu'il en espère.

Mais les Grands, qui ne sont que Grands, n'ayant ni pouvoir ni crédit

direct, cherchent à y participer par le manége, la souplesse & l'intrigue, caractères de la foiblesse. Les dignités, enfin, n'atirent guère que des respects; les places seules donent le pouvoir. Il y a très-loin du crédit du plus grand Seigneur à celui du moindre Ministre, souvent même d'un premier Comis.

Quelques frapantes que soient ces distinctions, il semble que ceux qui vivent à la Cour les sentent plus qu'ils ne les voient; leur conduite y est plus conforme que leurs idées; car ils n'ont pas besoin de réflexion pour savoir à qui il leur importe de plaire. A l'égard du peuple, il ne s'en doute seulement pas, & c'est un des plus grands avantages des Seigneurs : c'est par-là qu'ils en exigent, come un tribut, tous les services qu'il leur rend avec soumission.

Ce n'eſt pas uniquement par timidité que leurs inférieurs héſitent à les preſſer ſur des engagemens, ſur des dètes ; ils ne ſont pas bien ſûrs du droit qu'ils en ont : le faſte d'un Seigneur en impoſe au malheureux même qui en a fait les frais ; il tombe dans le reſpect devant ſon ouvrage, come le Sculpteur adora en tremblant le marbre dont il venoit de faire un Dieu.

Il eſt vrai que ſi ce Grand même tombe dans un malheur décidé, le Peuple devient ſon plus cruel perſécuteur. Son reſpect étoit une adoration, ſon mépris reſſemble à l'impiété ; l'idole n'étoit que renverſée, le Peuple la foule aux pieds.

Les Grands ſont ſi perſuadés de la conſidération que le faſte leur done, aux yeux mêmes de leurs pareils, qu'ils font tout pour le ſoutenir. Un home

de la Cour est avili dès qu'il est ruiné ; & cela est au point que celui qui se maintient pàr des ressources criminèles, est encore plus considéré que celui qui a l'ame assez noble pour se faire une justice sévère ; mais aussi lorsqu'on sucombe après avoir épuisé les ressources les plus injustes, c'est le comble de l'avilissement, parce qu'il n'y a de vice bien reconu que celui qui est joint au malheur. On ne lui trouve plus cet *air noble* qu'on admiroit auparavant. C'est que rien ne contribue tant à le faire trouver dans quelqu'un, que de croire d'avance qu'il doit l'avoir.

Je hasarderai à ce sujet une réflexion sur ce qu'on apèle *Noble*. Ce terme dans son acception générale, signifie ce qui est distingué, relevé au-dessus des choses de même genre. On l'entend ainsi, soit au physique, soit au moral, en parlant de la naissance, de

la taille, du maintien, des manières; d'une action, d'un procédé, du style, du langage, &c. L'air noble devroit donc aussi se prendre dans le même sens; mais il me semble que l'aplication en a dû changer, & n'a pas, dans tous les tems, fait naître la même idée.

Dans l'enfance d'une Nation, l'air noble étoit vrai-semblablement un extérieur qui anonçoit la force & le courage. Ces qualités donoient à ceux qui en étoient doués la supériorité sur les autres homes. Mais dans les sociétés formées, les enfans ayant succédé au rang de leurs pères, & n'ayant plus qu'à jouir du fruit des travaux de leurs ancêtres, ils se plongèrent dans la molesse. Les corps s'énervèrent, successivement les races ne parurent plus les mêmes. Cependant come on continua de rendre les mêmes respects aux mêmes dignités, les enfans qu'on en

voyoit revêtus avoient un extérieur si diférent des pères, qu'on a dû prendre une idée très-oposée à cèle de l'*ancien air noble*, qui avoit été synonyme de grand. Celui d'aujourd'hui doit donc être une figure délicate & foible, sur tout si elle est décorée de marques de dignités; car c'est principalement ce qui fait reconoître l'air noble. En èfet, on ne l'acorderoit pas aujourd'hui à une figure d'Athlète; la comparaison la plus obligeante qu'en feroient les gens du grand monde, seroit cèle d'un Grenadier, d'un beau Soldat; mais si les marques de dignités s'y trouvoient jointes, come la nature conserve toujours ses droits, il éclipseroit alors tous les *petits airs nobles* modernes, par un *air de grandeur* auquel ils ne peuvent prétendre. Il y a une grande distance de l'un à l'autre.

Le véritable air noble pour l'home puissant, en place, en dignité, c'est l'air qui anonce, qui promet de la bonté, & qui tient parole.

CHAPITRE VII.

Sur le Crédit.

Ce que je viens de dire sur les Grands, mè done ocasion d'examiner ce que c'est que le crédit, sa nature, ses principes & ses èfets,

Le crédit est l'usage de la puissance d'autrui, & il est plus ou moins grand à proportion que cet usage est plus ou moins fort, & plus ou moins fréquent *. Le crédit marque donc une sorte d'infériorité, du moins relativement à la puissance qu'on emploie, quelque supériorité qu'on eût à d'autres égards.

Aussi parle-t-on du crédit d'un sim-

* Le crédit en comerce & en finance ne présente pas une autre idée; c'est l'usage des fonds d'autrui.

ple Particulier auprès d'un Grand, de celui d'un Grand auprès d'un Ministre, de celui du Ministre auprès du Souverain ; & sans que l'esprit y fasse atention, l'idée qu'on a du crédit est si déterminée, qu'il n'y a persone qui ne trouvât ridicule d'entendre parler du crédit du Roi, à moins qu'on ne parlât de celui qu'il auroit dans l'Europe parmi les autres Souverains, dont la réunion forme à son égard une espèce de supériorité.

Un Prince, avec une puissance bornée, peut avoir plus de crédit dans l'Europe qu'un Roi très-grand par lui-même, & absolu chez lui. La puissance de celui-ci pouroit seule être un obstacle à ce crédit. Il n'y a point de siècle qui n'en ait fourni des exemples, & l'on a vu quelquefois des Particuliers l'emporter à cet égard sur des Souverains,

Heinſius, grand Penſionaire de Hollande, avoit autant ou plus de crédit que les Princes de ſon tems, pendant la guêre de la ſucceſſion d'Eſpagne. L'abus qu'il en fit ruina ſa patrie,

Je n'entrerai pas là-deſſus dans un détail étranger à mon ſujet; je ne veux conſidérer que ce qui a raport à de ſimples particuliers.

Le crédit eſt donc la relation du beſoin à la puiſſance, ſoit qu'on la reclame pour ſoi ou pour autrui; avec la diſtinction, qu'obtenir un ſervice pour autrui, c'eſt crédit; l'obtenir pour ſoi-même, ce n'eſt que faveur.

Le crédit n'eſt donc pas extrêmement flateur par ſa nature, mais il peut l'être par ſes principes & par ſes èfets. Ses principes ſont l'eſtime & la conſidération perſonèles dont on jouit, l'inclination dont on eſt l'objet, l'intérêt

qu'on préſente, ou la crainte qu'on inſpire.

Le crédit fondé ſur l'eſtime eſt celui dont on devroit être le plus flaté, & il pouroit être regardé come une juſtice rendue au mérite. Celui qu'on doit à l'inclination, moins honorable par lui-même, eſt ordinairement plus ſûr que le premier. L'un & l'autre cèdent preſque toujours à l'eſpérance ou à la crainte, c'eſt à dire, à l'intérêt, puiſque ce ſont deux èfets d'une même cauſe. Ainſi, quand ces diférens motifs ſont en concurrence, il eſt aiſé de juger quel eſt celui qui doit prévaloir.

Les deux premiers ne ſont pas comunément fort puiſſans. On n'acorde qu'à regret au mérite, cela reſſemble trop à la juſtice, & l'amour-propre eſt plus flaté de faire des grâces. D'un autre côté, l'inclination détermine moins qu'on ne s'imagine à obligèr, quoiqu'elle

qu'elle y faſſe trouver du plaiſir ; elle eſt ſouvent ſubordonée à beaucoup d'autres motifs, à des plaiſirs qui l'emportent ſur celui de l'amitié, quoiqu'ils ne ſoient pas ſi honêtes.

D'ailleurs, les homes en place ont peu d'amis, & ne s'en embaraſſent guère. L'ambition & les afaires les ocupent trop pour laiſſer dans leur cœur place à l'amitié, & cèle qu'on a pour eux reſſemble à un culte. Quand ils paroiſſent ſe livrer à leurs amis, ils ne cherchent qu'à ſe délaſſer par la diſſipation. Ils devièneut des eſpèces d'enfans gâtés qui ſe laiſſent aimer ſans reconoiſſance, & qui s'iritent à la moindre contradiction qu'éprouvent leurs volontés ou leurs fantaiſies. Il faut convenir qu'ils ont ſouvent ocaſion de conoître les homes, d'aprendre à les eſtimer peu, & à ne pas compter ſur eux. Ils ſavent qu'ils ſont plus

aſſiégés par intérêt, que recherchés par goût & par eſtime, même quand ils en ſont dignes. Ils voient les manœuvres baſſes & criminèles que les concurrens emploient auprès d'eux les uns contre les autres, & jugent s'ils doivent être fort ſenſibles à leur atachement. Quoique l'adulation les flate, come ſi elle étoit ſincère, le motif bas ne leur en échape pas toujours, & ils ont l'expérience de la déſertion que leurs pareils ont éprouvée dans la diſgrâce. Un peu de défiance eſt donc pardonable aux gens en place, & leur amitié doit être plus éclairée, plus circonſpecte que cèle des autres.

Si le mérite & l'amitié donent ſi peu de part au crédit, il ne ſera plus qu'un tribut payé à l'intérêt, un pur échange dont l'eſpérance & la crainte décident & font la monoie. On ne refuſe guère ceux qu'on peut obliger avec gloire,

& dont la reconoiſſance honore le bien-faicteur : cète gloire eſt l'intérêt qu'il en retire. On refuſe encore moins ceux dont on eſpère du retour, parce que cète eſpérance eſt un intérêt plus ſenſible à la plûpart des homes ; & l'on acorde preſque tout à ceux dont on craint le reſſentiment, ſur-tout ſi l'on peut cacher cète crainte ſous le maſque de la prévenance. Mais ſi l'on ne peut pas diſſimuler ſon vrai motif, on prend facilement ſon parti. Il ſemble qu'on liſe dans le cœur des homes qu'ils aprouveront intérieurement la conduite qu'ils auroient eux-mêmes.

La crainte qu'on diſſimule le moins eſt cèle qu'inſpirent certaines gens à la Cour, dont on mépriſe l'état, mais que l'intimité domeſtique ou des circonſtances peuvent rendre dangereux. On a pour eux des ménagemens qui donent à la crainte un air de pruden-

ce ; c'eſt pourquoi on n'en rougit point, parce qu'il ſemble que le caractère ne ſauroit être avili de ce qui fait honeur à l'eſprit. Les ſolicitations, les ſimples recomandations de ces ſortes de gens l'emportent ſouvent ſur cèles des plus grands Seigneurs, & toujours ſur cèles des amis, ſur-tout s'ils ſont anciens, car les nouveaux ont plus d'avantages. On fait tout pour ceux qu'on veut gagner ou achever d'engager, & rien pour ceux dont on eſt sûr. Le privilége d'un ancien ami n'eſt guère que d'être refuſé de préférence, & obligé d'aprouver le refus, trop heureux ſi par un excès de confiance on lui fait part des motifs.

Tant de circonſtances concourent & ſe croiſent quelquefois dans les moindres grâces, qu'il ſeroit dificile de dire coment & par qui elles ſont acordées. Il arive de-là qu'on done ſans généroſité, & qu'on reçoit ſans

reconoiſſance, parce qu'il eſt rare que le bienfait tombe ſur le beſoin, & encore plus rare qu'il le préviène. On refuſe durement le néceſſaire, on acorde aiſément le ſuperflu ; on ofre les ſervices, on refuſe les ſecours.

L'intérêt, la conſidération qu'on eſpère, & la générosité, ſont donc les principaux moteurs des gens en crédit.

Ceux qui n'emploient le leur que par intérêt ne méritent pas même de paſſer pour avoir du crédit. Ce ne ſont plus que de vils protégés, dont l'aviliſſement rejaillit ſur les protecteurs. Une grâce payée avilit celui qui la reçoit, & deshonore celui qui la fait.

Quand on ſe propoſe la conſidération pour objet, on emploie comunément ſon crédit pour le faire conoître & lui doner de l'éclat. La ſeule réputation d'en avoir eſt un des plus sûrs moyens de l'afermir, de l'étendre, &

même de le procurer ; en tout cas, elle est un prix si flateur, que bien des gens en sacrifieroient la réalité à l'aparence. Combien en voit-on qui sont acablés de solicitations sur une fausse réputation de crédit, & qui, pour conserver la considération qu'ils tirent de cète erreur, se gardent bien d'écarter les importuns en les détrompant ?

Cependant, ceux qui en obligeant ne se proposent qu'un bien si frivole, doivent être persuadés, quelque crédit qu'ils aient, qu'ils ne sauroient rendre autant de services qu'ils font de mécontens.

Il ne feroit pas impossible qu'en ne s'ocupant que du désir d'obliger, on se fît une réputation très-opofée, parce que le volume des bienfaits ne peut jamais égaler le volume des besoins. Il n'y a point de crédit qui ne soit au-dessous de la réputation qu'il procure.

Les moindres preuves de crédit multiplient les demandes.

Un home qui a rendu plusieurs services par générosité, peut être regardé come désobligeant, parce qu'il n'est pas en état de rendre tous ceux qu'on exige de lui. C'est par cète raison que les gens en place ne sauroient employer trop d'humanité pour adoucir les refus nécessaires.

On pouroit penser que la reconoissance de ceux qu'ils obligent, doit les consoler de l'injustice de ceux qu'ils ont blessés par des refus forcés : mais il n'est que trop ordinaire de voir des gens demander les grâces avec ardeur, & souvent avec bassesse, les recevoir come une justice, avec froideur, & tâcher de persuader qu'ils n'avoient pas fait la moindre démarche, & qu'on a prévenu leurs désirs. Cète conduite n'est sûrement pas l'èfet d'une reconoissance délicate

qui veut laiſſer au bienfaiteur la gloire d'une juſtice éclairée.

Il s'en faut bien que je veuille dégoûter les bienfaiteurs; je veux au contraire prévenir leurs dégoûts, en leur inſpirant un ſentiment déſintéreſſé, noble, & dont le ſuccès eſt toujours sûr; c'eſt de n'obliger que par généroſité, de ne chercher en obligeant que le plaiſir d'obliger; ſalaire infaillible, & que l'ingratitude des homes ne ſauroit ravir. Mais ſi les bienfaiteurs ſont ſenſibles à la reconoiſſance, que leurs bienfaits cherchent le mérite, parce qu'il n'y a que le mérite de reconoiſſant.

CHAPITRE VIII.

Sur les Gens à la mode.

De tous les Peuples, le François est celui dont le caractère a dans tous les tems éprouvé le moins d'altération; on retrouve les François d'aujourd'hui dans ceux des Croisades, & en remontant jusqu'aux Gaulois, on y remarque encore beaucoup de ressemblance. Cète Nation a toujours été vive, gaie, généreuse, brave, sincère, présomptueuse, inconstante, avantageuse & inconsidérée. Ses vertus partent du cœur, ses vices ne tiènent qu'à l'esprit, & ses bones qualités corigeant ou balançant les mauvaises, toutes concourent peut-être également à rendre le François de tous les homes le plus sociable. C'est-là son caractère

propre, & c'en eſt un très-eſtimable; mais je crains que depuis quelque tems on n'en ait abuſé; on ne s'eſt pas contenté d'être ſociable, on a vóulu être aimable, & je crois qu'on a pris l'abus pour la perfection. Ceci a beſoin de preuves, c'eſt-à-dire, d'explication.

Les qualités propres à la ſociété, ſont la politeſſe ſans fauſſeté, la franchiſe ſans rudeſſe, la prévenance ſans baſſeſſe, la complaiſance ſans flaterie, les égards ſans contrainte, & ſur-tout le cœur porté à la bienfaiſance; ainſi l'home ſociable eſt le citoyen par excèlence.

L'hóme aimable, du moins celui à qui l'on done aujourd'hui ce titre, eſt fort indifèrent ſur le bien public, ardent à plaire à toutes les ſociétés où ſon goût & le haſard le jètent, & prêt à en ſacrifier chaque Particulier. Il

n'aime persone, n'est aimé de qui que ce soit, plaît à tous, & souvent est méprisé & recherché par les mêmes gens.

Par un contraste assez bisare, toujours ocupé des autres, il n'est satisfait que de lui, & n'atend son bonheur que de leur opinion, sans songer précisément à leur estime qu'il supose aparament, ou dont il ignore la nature. Le désir immodéré d'amuser, l'engage à immoler l'absent qu'il estime le plus, à la malignité de ceux dont il fait le moins de cas, mais qui l'écoutent. Aussi frivole que dangereux, il met presque de bone foi la médisance & la calomnie au rang des amusemens, sans soupçoner qu'elles aient d'autres èfets; & ce qu'il y a d'heureux & de plus honteux dans les mœurs, le jugement qu'il en porte se trouve quelquefois juste.

Les liaisons particulières de l'home sociable l'atachent de plus en plus à l'Etat, à ses Concitoyens ; cèles de l'home aimable ne font que l'écarter des devoirs essentiels. L'home sociable inspire le desir de vivre avec lui ; on n'aime qu'à rencontrer l'home aimable. Tel est enfin dans ce caractère l'assemblage de vices, de frivolités & d'inconvéniens, que l'home *aimable* est souvent l'home le moins digne d'être aimé.

Cependant l'ambition de parvenir à cète réputation devient de jour en jour une espèce de maladie épidémique : Eh ! coment ne seroit-on pas flaté d'un titre qui éclipse la vertu & fait pardoner le vice ! Qu'un homé soit deshonoré au point qu'on en fasse des reproches à ceux qui vivent avec lui, ils conviènent de tout ; ce n'est pas en essayant de le justifier qu'ils se défen-

dent eux-mêmes : tout cela eſt vrai, vous dit on, mais il eſt fort aimable. Il faut que cète raiſon ſoit bone, ou bien généralement admiſe, car on n'y réplique pas. L'home le plus dangereux dans nos mœurs eſt celui qui eſt vicieux avec de la gaieté & des grâces ; il n'y a rien que cet extérieur ne faſſe paſſer, & n'empêche d'être odieux.

Qu'arive-t-il de-là ? Tout le monde veut être aimable, & ne s'embaraſſe pas d'être autre choſe ; on y ſacrifie ſes devoirs, & je dirois la conſidération, ſi on la perdoit par-là. Un des plus malheureux èfets de cète manie futile eſt le mépris de ſon état, le dédain de la profeſſion dont on eſt comptable, & dans laquèle on devroit toujours chercher ſa première gloire.

Le Magiſtrat regarde l'étude & le

travail come des ſoins obſcurs qui ne conviènent qu'à des homes qui ne ſont pas faits pour le monde. Il voit que ceux qui ſe livrent à leurs devoirs ne ſont conus que par haſard de ceux qui en ont un beſoin paſſager ; de ſorte qu'il n'eſt pas rare de rencontrer de ces Magiſtrats aimables qui, dans les afaires d'éclat, ſont moins des Juges que des Soliciteurs qui recomandent à leurs Confrères les intérêts des gens conus.

Le Militaire d'une certaine claſſe croit que l'aplication au ſervice doit être le partage des ſubalternes ; ainſi les grades ne feroient plus que des diſtinctions de rang, & non pas des emplois qui exigent des fonctions.

L'home de Lètres qui, par des ouvrages travaillés, auroit pu inſtruire ſon ſiècle, & faire paſſer ſon nom à la poſtérité, néglige ſes talens, & les

perd faute de les cultiver : il auroit été compté parmi les homes illustres, il reste un home d'esprit de société.

L'ambition même, cète passion toujours si ardente, & autrefois si active, ne va plus à la fortune que par le manége & l'art de plaire. Les principes de l'ambitieux n'étoient pas autrefois plus justes qu'ils ne le sont aujourd'hui, ses motifs plus louables, ses démarches plus inocentes ; mais ses travaux pouvoient être utiles à l'Etat ; & quelquefois inspirer l'émulation à la vertu.

On dira, sans doute, que la société est devenue, par le desir d'y être aimable, plus délicieuse qu'elle ne l'avoit jamais été ; cela peut être : mais il est certain que ce qu'elle a gagné, l'Etat l'a perdu, & cet échange n'est pas un avantage.

Que seroit-ce si la contagion venoit

à gagner toutes les autres professions? Et on peut le craindre, quand on voit qu'elle a percé dans un ordre uniquement destiné à l'édification, & pour lequel les qualités aimables de nos jours auroient été jadis pour le moins indécentes.

Les qualités aimables étant pour la plûpart fondées sur des choses frivoles, l'estime que nous en faisons nous acoutume insensiblement à l'indiférence pour cèles qui devroient nous intéresser le plus. Il semble que ce qui touche le bien public nous soit étranger.

Qu'un grand Capitaine, qu'un home d'Etat aient rendu les plus grands services, avant que de hasarder notre estime, nous demandons s'ils sont aimables, quels sont leurs agrémens, quoiqu'il y en ait peut-être qu'il ne sied pas toujours à un grand home d'avoir à un dégré supérieur.

Toute question importante, tout raisonement suivi, tout sentiment raisonable sont exclus des sociétés brillantes, & sortent du *bon ton*. Il y a peu de tems que cète expression est inventée, & elle est déjà triviale, sans en être mieux éclaircie : je vais dire ce que j'en pense.

Le *bon ton* dans ceux qui ont le plus d'esprit, consiste à dire agréablement des riens, & ne se pas permètre le moindre propos sensé, si l'on ne le fait excuser par les grâces du discours ; à voiler enfin la raison quand on est obligé de la produire, avec autant de soin que la pudeur en exigeoit autrefois, quand il s'agissoit d'exprimer quelque idée libre. L'agrément est devenu si nécessaire, que la médisance même cesseroit de plaire, si elle en étoit dépourvue. Il ne sufit pas de nuire, il faut sur-tout amuser ; sans quoi le dis-

cours le plus méchant retombe plus ſur ſon auteur que ſur celui qui en eſt le ſujet.

Ce prétendu *bon ton* qui n'eſt qu'un abus de l'eſprit, ne laiſſe pas d'en exiger beaucoup; ainſi il devient dans les ſots un jargon inintelligible pour eux-mêmes; & come les ſots ſont le grand nombre, ce jargon a prévalu. C'eſt ce qu'on apèle le *Perſiflage*, amas fatiguant de paroles ſans idées, volubilité de propos qui font rire les foux, ſcandaliſent la raiſon, déconcertent les gens honêtes ou timides, & rendent la ſociété inſupportable.

Ce mauvais genre eſt quelquefois moins extravagant, & alors il n'en eſt que plus dangereux. C'eſt lorſqu'on immole quelqu'un, ſans qu'il s'en doute, à la malignité d'une aſſemblée, en le rendant tout à la fois inſtrument & victime de la plaiſanterie comune, par

les choſes qu'on lui ſuggère, & les aveux ingénus qu'on en tire.

Les premiers eſſais de cète ſorte d'eſprit ont dû naturèlement réuſſir ; & come les inventions nouvèles vont toujours en ſe perfectionant, c'eſt-à-dire, en augmentant de dépravation, quand le principe en eſt vicieux, la méchanceté ſe trouve aujourd'hui l'ame de certaines ſociétés, & a ceſſé d'être odieuſe, ſans même perdre ſon nom.

La méchanceté n'eſt aujourd'hui qu'une mode. Les plus éminentes qualités n'auroient pu jadis la faire pardoner, parce qu'elles ne peuvent jamais rendre autant à la ſociété que la méchanceté lui fait perdre, puiſqu'elle en ſape les fondemens, & qu'elle eſt par-là, ſinon l'aſſemblage, du moins le réſultat des vices. Aujourd'hui la méchanceté eſt réduite en art, elle

tient lieu de mérite à ceux qui n'en ont point d'autre, & ſouvent leur done de la conſidération.

Voilà ce qui produit cète foule de petits méchans ſubalternes & imitateurs, de cauſtiques fades, parmi leſquels il s'en trouve de ſi inocens; leur caractère y eſt ſi opoſé; ils auroient été de ſi bones gens, en ſuivant leur cœur, qu'on eſt quelquefois tenté d'en avoir compaſſion, tant le mal leur coûte à faire Auſſi en voit-on qui abandonent leur rôle come trop pénible; d'autres perſiſtent flatés & corompus par les progrès qu'ils ont faits. Les ſeuls qui aient gagné à ce travers de mode, ſont ceux qui nés avec le cœur dépravé, l'imagination déréglée, l'eſprit faux, borné & ſans principes, mépriſans la vertu, & incapables de remords, ont le plaiſir de ſe voir les héros d'une ſociété dont ils devroient être l'horreur.

Un ſpectacle aſſez curieux eſt de voir la ſubordination qui règne entre ceux qui forment ces ſortes d'aſſociations. Il n'y a point d'état où elle ſoit mieux réglée. Ils ſe ſignalent ordinairement ſur les étrangers que le haſard leur adreſſe, come on ſacrifioit autrefois dans quelques contrées ceux que leur mauvais ſort y faiſoit aborder. Mais lorſque les victimes nouvèles leur manquent, c'eſt alors que la guêre civile comence. Le chef conſerve ſon empire, en immolant alternativement ſes ſujets les uns aux autres. Celui qui eſt la victime du jour, eſt impitoyablement acablé par tous les autres, qui ſont charmés d'écarter l'orage de deſſus eux; la cruauté eſt ſouvent l'èfet de la crainte, c'eſt le courage des lâches. Les ſubalternes s'eſſayent cependant les uns contre les autres; on cherche à ne ſe lancer que

des traits fins ; on voudroit qu'ils fuſſent piquans ſans être groſſiers ; mais come l'eſprit n'eſt pas toujours auſſi léger que l'amour-propre eſt ſenſible, on en vient ſouvent à ſe dire des choſes ſi outrageantes, qu'il n'y a que l'expérience qui empêche d'en craindre les ſuites. Si l'on pouvoit cependant imaginer quelque tempérament honête entre le caractère ombrageux & l'aviliſſement volontaire, on ne vivroit pas avec moins d'agrément, & l'on auroit plus d'union & d'égards réciproques.

Les choſes étant ſur le pied où elles ſont, l'home le plus piqué n'a pas le droit de rien prendre au ſérieux, ni d'y répondre avec dureté. On ne ſe done pour ainſi dire que des cartels d'eſprit ; il faudroit s'avouer vaincu, pour recourir à d'autres armes, & la gloire de l'eſprit eſt le point d'honeur d'aujourd'hui.

On eſt cependant toujours étoné que de pareilles ſociétés ne ſe déſuniſſent point par la crainte, le mépris, l'indignation ou l'ennui. Il faut eſpérer qu'à force d'excès, elles finiront par faire prendre la méchanceté en ridicule, & c'eſt l'unique moyen de la détruire. On remarque que la raiſon froide eſt la ſeule choſe qui leur impoſe, & quelquefois les déconcerte.

On croiroit que l'habitude d'ofenſer rendroit ceux qui l'ont contractée incapables de ſe plier aux moyens de travailler à leur fortune. Point du tout, il vaut mieux inſpirer la crainte que l'eſtime. D'ailleurs, ces homes qu'on prétend ſi ſinguliers, ſi cauſtiques, ſi méchans, ſi miſantropes, réuſſiſſent parfaitement auprès de ceux dont ils ont beſoin. La réputation qu'ils ſe ſont fabriquée, done un très-grand poids à leurs prévenances; ils

descendent plus facilement qu'on ne croit à la flaterie basse. Celui qui en est l'objet, ne doute pas qu'il n'ait un mérite bien décidé, puisqu'il force de tels caractères à un style qui leur est si étranger.

Il faut convenir que les sociétés dont je parle sont rares ; il n'y a que la parfaitement bone compagnie qui le soit davantage, & cèle-ci n'est peut-être qu'une bèle chimère dont on aproche plus ou moins. Elle ressemble assez à une République dispersée, on en trouve des membres dans toutes sortes de classes, il est très dificile de les réunir en un corps. Il n'y a cependant persone qui n'en reclame le titre pour sa société : c'est un mot de ralîment. Je remarque seulement qu'il n'y a persone aussi qui ne croye qu'elle peut se trouver dans un ordre supérieur au sien, & jamais dans une classe inférieure.

inférieure. La haute Magiſtrature la ſupoſe à la Cour come chez elle ; mais elle *ne la* croit pas dans une certaine Bourgeoiſie, qui à ſon tour a des nuances d'orgueil.

Pour l'home de la Cour, ſans vouloir entrer dans aucune compoſition ſur cet article, il croit fermement que la bone compagnie n'exiſte que parmi les gens de ſa ſorte. Il eſt vrai qu'à eſprit égal ils ont *un avantage* ſur le comun des homes, c'eſt de s'exprimer en meilleurs termes, & avec des tours plus agréables. Le ſot de la Cour dit ſes ſotiſes plus élégament que le ſot de la Ville ne dit les ſiènes. Dans un home obſcur, c'eſt une preuve d'eſprit, ou du moins d'éducation, que de s'exprimer bien. Pour l'home de la Cour, c'eſt une néceſſité ; il n'emploie pas de mauvaiſes expreſſions, parce qu'il n'en ſait point. Un home de la Cour qui parleroit baſſement me paroîtroit

presque avoir le mérite d'un Savant dans les Langues étrangères. En èfet, tous les talens dépendent des facultés naturèles, & sur-tout de l'exercice qu'on en fait. Le talent de la parole, ou plutôt de la conversation, doit donc se perfectioner à la Cour plus que par-tout ailleurs, puisqu'on est destiné à y parler, & réduit à n'y rien dire : ainsi les tours se multiplient, & les idées se rétrécissent. Je n'ai pas besoin, je crois, d'avertir que je ne parle ici que des Courtisans oisifs à qui Versailles est nécessaire, & qui y sont inutiles.

Il résulte de ce que j'ai dit, que les gens d'esprit de la Cour, quand ils ont les qualités du coeur, sont les homes dont le comerce est le plus aimable ; mais de tèles sociétés sont rares. Le jeu sert à soulager les gens du monde du pénible fardeau de leur existence, & les talens qu'ils apèlent

quelquefois à leur secours en cherchant le plaisir, prouvent le vide de leur ame, & ne le remplissent pas. Ces remèdes sont inutiles à ceux que le goût, la confiance & la liberté réunissent.

Les gens du monde seroient sans doute fort surpris qu'on leur préférât souvent certaines sociétés bourgeoises, où l'on trouve, sinon un plaisir délicat, du moins une joie contagieuse, souvent un peu de rudesse; mais on est trop heureux qu'il ne s'y glisse pas une demi-conoissance du monde; qui ne seroit qu'un ridicule de plus, encore ne se feroit-il pas sentir à ceux qui l'auroient: ils ont le bonheur de ne conoître de ridicule que ce qui blesse la raison ou les mœurs.

A l'égard des sociétés, si l'on veut faire abstraction de quelque diférences d'expressions, on trouvera que la classe générale des gens du monde & la bourgeoisie opulente se ressemblent

plus au fond qu'on ne le supose. Ce sont les mêmes tracasseries, le même vide, les mêmes misères. La petitesse dépend moins des objets que des homes qui les envisagent. Quant au comerce habituel, en général les gens du monde ne valent pas mieux, ne valent pas moins que la bourgeoisie. Cèle-ci ne gagne ou ne perd guère à les imiter. A l'exception du bas peuple qui n'a que des idées relatives à ses besoins, & qui en est ordinairement privé sur tout autre sujet, le reste des homes est par-tout le même. La bone compagnie est indépendante de l'état & du rang, & ne se trouve que parmi ceux qui pensent & qui sentent, qui ont les idées justes & les sentimens honêtes.

CHAPITRE IX.

Sur le Ridicule, la Singularité, & l'Afectation.

Le ridicule ressemble souvent à ces fantômes qui n'existent que pour ceux qui y croient. Plus un mot abstrait est en usage, moins l'idée en est fixe, parce que chacun l'étend, la restraint ou la change ; & l'on ne s'aperçoit de la diférence des principes que par cèle des conséquences, & des aplications qu'on en fait. Si l'on vouloit définir les mots que l'on comprend le moins, il faudroit définir ceux dont on se sert le plus.

Le ridicule consiste à choquer la mode ou l'opinion, & comunément on les confond assez avec la raison ; cependant ce qui est contre la raison

eſt ſotiſe ou folie ; contre l'équité c'eſt crime. Le ridicule ne devroit donc avoir lieu que dans les choſes indiférentes par elles-mêmes, & conſacrées par la mode. Les habits, le langage, les manières, le maintien ; voilà ſon domaine, ſon reſſort : voici ſon uſurpation.

Come la mode eſt parmi nous la raiſon par excèlence, nous jugeons des actions, des idées & des ſentimens ſur leur raport avec la mode. Tout ce qui n'y eſt pas conforme eſt trouvé ridicule. *Cela ſe fait* ou *ne ſe fait pas* : voilà la règle de nos jugemens. *Cela doit-il ſe faire* ou *ne ſe pas faire ?* il eſt rare qu'on aille juſque-là. En conſéquence de ce principe, le ridicule s'étend juſque ſur la vertu, & c'eſt le moyen que l'envie emploie le plus sûrement pour en ternir l'éclat. Le ridicule eſt ſupérieur à la calomnie, qui

peut se détruire en retombant sur son auteur. La malignité adroite ne s'en fie pas même à la disformité du vice ; elle lui fait l'honeur de le traiter come la vertu, en lui associant le ridicule pour le décrier ; il devient par-là moins odieux & plus méprisé.

Le ridicule est devenu le poison de la vertu & des talens ; & quelquefois le châtiment du vice. Mais il fait malheureusement plus d'impression sur les ames honêtes & sensibles, que sur les vicieux qui depuis quelque tems s'aguérissent contre le ridicule ; parmi eux on en done, on en reçoit, & l'on en rit.

Le ridicule est le fléau des gens du monde, & il est assez juste qu'ils aient pour tyran un être fantastique.

On sacrifie sa vie à son honeur, souvent son honeur à sa fortune, & quelquefois sa fortune à la crainte du ridicule.

Je ne ſuis pas étoné qu'on ait quelque atention à ne pas s'y expoſer ; puiſqu'il eſt d'une ſi grande importance dans l'eſprit de pluſieurs de ceux avec qui l'on eſt obligé de vivre. Mais on ne doit pas excuſer l'extrême ſenſibilité que des homes raiſonables ont ſur cet article. Cète crainte exceſſive a fait naître des eſſains de petits doneurs de ridicules, qui décident de ceux qui ſont en vogue, come les Marchandes de Modes fixent cèles qui doivent avoir cours. S'ils ne s'étoient pas emparés de l'emploi de diſtribuer les ridicules, ils en ſeroient acablés ; ils reſſemblent à ces criminels qui ſe ſont fait exécuteurs pour ſauver leur vie.

La plus grande ſotiſe de ces êtres frivoles, & cèle dont ils ſe doutent le moins, eſt de s'imaginer que leur empire eſt univerſel : s'ils ſavoient combien il eſt borné, la honte les y feroit

renoncer. Le peuple n'en conoît pas le nom; & c'est tout ce que la bourgeoisie en sait. Parmi les gens du monde, ceux qui sont ocupés ne sont frapés que par distraction de ce petit peuple incomode: ceux mêmes qui en ont été, & que la raison ou l'âge en ont séparés, s'en souviènent à peine; & les homes illustres seroient trop élevés pour l'apercevoir, s'ils ne daignoient pas quelquefois s'en amuser.

Quoique l'empire du ridicule ne soit pas aussi étendu que ceux qui l'exercent le supofent, il ne l'est encore que trop parmi les gens du monde; & il est étonant qu'un caractère aussi léger que le nôtre, se soit soumis à une servitude dont le premier èfet est de rendre le comerce uniforme, languissant & ennuyeux.

La crainte puérile du ridicule étoufe les idées, rétrécit les esprits, & les

forme ſur un ſeul modèle, ſuggère les mêmes propos peu intéreſſans de leur nature, & faſtidieux par la répétition. Il ſemble qu'un ſeul reſſort imprime à diférentes machines un mouvement égal & dans la même direction. Je ne vois que les ſots qui puiſſent gagner à un travers qui abaiſſe à leur niveau les homes ſupérieurs, puiſqu'ils ſont tous alors aſſujètis à une meſure comune où les plus bornés peuvent ateindre.

L'eſprit eſt preſque égal quand on eſt aſſervi au même ton, & ce ton eſt néceſſaire à ceux qui ſans cela n'en auroient point à eux, il reſſemble à ces livrées qu'on donne aux valets, parce qu'ils ne ſeroient pas en état de ſe vêtir.

Avec ce ton de mode on peut être impunément un ſot, & on regardera come tel un home de beaucoup d'eſprit qui ne l'aura pas : il n'y a rien

qu'on distingue moins de la sotise que l'ignorance des petits usages. Combien de fois a-t-on rougi à la Cour pour un home qu'on y produisoit avec confiance, parce qu'on l'avoit admiré ailleurs, & qu'on l'avoit anoncé avec une bone foi imprudente? On ne s'étoit cependant pas trompé, mais on ne l'avoit jugé que d'après la raison, & on le confronte avec la mode.

Ce n'est pas assez que de ne pas s'exposer au ridicule pour s'en afranchir, on en done à ceux qui en méritent le moins souvent aux persones les plus respectables, si elles sont assez timides pour le recevoir. Des gens méprisables, mais hardis, & qui sont au fait des mœurs regnantes, le repoussent & l'anéantissent mieux que les autres.

Come le ridicule, n'ayant souvent rien de décidé, n'a d'existence alors

que dans l'opinion, il dépend en partie de la dispoſition de celui à qui on veut le doner, & dans ce cas là il a beſoin d'être accepté. On le fait échouer, non en le repouſſant avec force, mais en le recevant avec mépris & indiférence, quelquefois en le recevant de bone grâce. Ce ſont les flêches des Méxiquains qui auroient pénétré le fer, & qui s'amortiſſoient contre des armures de laine.

Quand le ridicule eſt le mieux mérité, il y a encore un art de le rendre ſans èfet, c'eſt d'outrer ce qui y a doné lieu. On humilie ſon adverſaire en dédaignant les coups qu'il veut porter.

D'ailleurs cète hardieſſe d'afronter le ridicule impoſe aux homes; & come la plûpart ne ſont pas capables de n'eſtimer les choſes que ce qu'elles valent, où leur mépris s'arête, leur

admiration comence, & le singulier en est comunément l'objet.

Par quèle bisarerie la même chose à un certain dégré rend-elle ridicule, & portée à l'excès done-t-elle une sorte d'éclat? Car tel est l'èfet de la singularité marquée, soit que le principe en soit louable ou repréhensible.

Cela ne peut venir que du dégoût que cause l'uniformité de caractère qu'on trouve dans la société. On est si ennuyé de rencontrer les mêmes idées, les mêmes opinions, les mêmes manières, & d'entendre les mêmes propos, qu'on sait un gré infini à celui qui suspend cet état létargique.

La singularité n'est pas précisément un caractère; c'est une simple manière d'être qui s'unit à tout autre caractère, & qui consiste à être *soi*, sans s'apercevoir qu'on soit diférent des autres; car si l'on vient à le reconoître, la fin,

gularité s'évanouit ; c'eſt une énigme, qui ceſſe de l'être, auſſitôt que le mot en eſt conu. Quand on s'eſt aperçu qu'on eſt diférent des autres, & que cète diférence n'eſt pas un mérite, on ne peut y perſiſter que par l'afectation, & c'eſt alors petiteſſe ou orgueil, ce qui revient au même, & produit le dégoût ; au lieu que la ſingularité naturèle met un certain piquant dans la ſociété qui en ranime la langueur.

Les ſots qui conoiſſent ſouvent ce qu'ils n'ont pas, & qui s'imaginent que ce n'eſt que faute de s'en être aviſés, voyant le ſuccès de la ſingularité, ſe font ſinguliers, & l'on ſent ce que ce projet biſâre doit produire.

Au lieu de ſe borner à n'être rien, ce qui leur convenoit ſi bien, ils veulent à toute force être quelque choſe, & ils ſont inſuportables. Ayant remarqué, ou plutôt entendu dire que des

génies reconus ne ſont pas toujours exempts d'un grain de folie, ils tâchent d'imaginer des folies, & ne font que des ſotiſes.

La fauſſe ſingularité n'eſt qu'une privation de caractère, qui conſiſte non-ſeulement à éviter d'être ce que ſont les autres, mais à tâcher d'être uniquement ce qu'ils ne ſont pas.

On voit de ces ſociétés où les caractères ſe ſont partagés come on diſtribue des rôles. L'un ſe fait Philoſophe, un autre plaiſant, un troiſième *home d'humeur*. Tel ſe fait cauſtique qui penchoit d'abord à être complaiſant, mais il a trouvé le rôle ocupé. Quand on n'eſt rien, on a le choix de tout.

Il n'eſt pas étonant que ces travers entrent dans la tête d'un ſot, mais on eſt étoné de les rencontrer avec de l'eſprit. Cela ſe remarque dans ceux qui, nés avec plus de vanité que d'or-

gueil, croient rendre leurs défauts brillans par la singularité, en les outrant, plutôt que de s'apliquer à s'en coriger. Ils jouent leur propre caractère, ils étudient alors la nature pour s'en écarter de plus en plus, & s'en former une particulière ; ils ne veulent rien faire ni dire qui ne s'éloigne du simple ; & malheureusement quand on cherche l'extraordinaire, on ne trouve que des platitudes. Les gens d'esprit mêmes n'en ont jamais moins, que lorsqu'ils tâchent d'en avoir.

On devroit sentir que le naturel qu'on cherche ne se trouve jamais, que l'èfort produit l'excès, & que l'excès décèle la fausseté du caractère.

On veut jouer le brusque, & l'on devient féroce ; le vif, & l'on n'est que pétulant & étourdi ; la bonté jouée dégénère en politesse contrainte, & se

trahit enfin par l'aigreur : la fausse sincérité n'est qu'ofensante ; & quand elle pouroit s'imiter quelque tems, parce qu'elle ne consiste que dans des actes passagers, on n'ateindroit jamais à la franchise qui en est le principe, & qui est une continuité de caractère. Elle est come la probité ; plusieurs actes qui y sont conformes n'en sont pas la démonstration, & un seul de contraire la détruit.

Enfin, toute afectation finit par se décèler, & l'on retombe alors au-dessous de sa valeur réèle. Tel est regardé come un sot après, & peut-être pour avoir été pris pour un génie. On ne se vange point à demi d'avoir été sa dupe.

Soyons donc ce que nous somes ; n'ajoutons rien à notre caractère ; tâchons seulement d'en retrancher ce qui peut être incomode aux autres & dan-

gereux pour nous-mêmes. Ayons le courage de nous ſouſtraire à la ſervitude de la mode, ſans paſſer les bornes de la raiſon.

CHAPITRE X.

Sur les Gens de Fortune.

IL y a deux ſortes de conditions qui ont plus de relation avec la ſociété, & ſur-tout avec les gens du monde, qu'elles n'en avoient autrefois. Ce ſont les Gens de Lètres & les Gens de Fortune ; ce qui ne doit s'entendre que des plus diſtingués d'entr'eux, les uns par leur réputation ou leurs agrémens perſonels, les autres par une opulence faſtueuſe : car dans tous les états il y a des chefs, un ordre mitoyen & du peuple.

Il n'y a pas encore long-têms que les Financiers ne voyoient que des protecteurs dans les gens de condition, dont ils ſont aujourd'hui les rivaux. La plûpart des fortunes de finance du

dernier siècle n'étoient pas assez honêtes pour en faire gloire, & dès-là elles en devenoient plus considérables. Les premiers gains faisoient naître l'avarice, l'avarice augmentoit l'avidité; & ces passions sont ènemis du faste. Une habitude d'économie ne se relâche guère, & suffit seule, sans génie ni bonheur marqué, pour tirer des richesses immenses d'une médiocre fortune, & d'un travail continuel.

S'il se trouvoit alors des gens d'afaires assez sensés pour vouloir jouir, ils l'étoient assez pour se borner aux comodités, aux plaisirs, à tous les avantages d'une opulence sourde; ils évitoient un éclat qui ne pouvoit qu'exciter l'envie des Grands & la haine des Petits. Si l'on se contentoit de ce qui fait réèlement plaisir, on passeroit pour modeste.

Ceux à qui les richesses ne donent

que de l'orgueil, parce qu'ils n'ont pas à se glorifier d'autre chose, ont toujours aimé à faire parade de leur fortune; trop enyvrés de la jouissance pour rougir des moyens, leur faste étoit jadis le comble de la folie, du mauvais goût & de l'indécence.

Cète ostentation d'opulence est plus comunément la manie de ces homes nouveaux qu'un coup du sort a subitement enrichis, que de ceux qui sont parvenus par dégrés. Il est assez singulier que les homes tirent plus de vanité de leur bonheur que de leurs travaux. Ceux qui doivent tout à leur industrie, savent combien ils ont évité, fait & réparé de fautes; ils jouissent avec précaution, parce qu'ils ne peuvent pas s'exagérer les principes de leur fortune; au lieu que ceux qui se trouvent tout-à-coup des êtres si diférens d'eux-mêmes, se regardent

come des objets dignes de l'atention particulière du fort. Ils ne favent à quoi l'attribuer ; & cète obfcurité de caufes, on l'interprète toujours à fon avantage.

Tèles font les fortunes qu'on peut apeler ridicules, & qui l'étoient encore plus autrefois qu'aujourd'hui par le contrafte de la perfone & du fafte déplacé.

D'ailleurs, la fortune de finance n'étoit guère alors qu'une loterie ; au lieu qu'elle eft devenue un art, ou tout au moins un jeu mêlé d'adreffe & de hafard.

Les Financiers prétendent que leur adminiftration eft *une bèle machine*. Je ne doute pas qu'elle n'ait beaucoup de refforts dont la multiplicité en cache le jeu au Public ; mais elle eft encore bien loin d'être une fcience. Il faut que dans tous les tems elle ait été une

énigme ; car les Historiens ne parlent guère de cète partie du gouvernement si important dans tous les Etats. La raison n'en seroit pas impossible à trouver ; mais je ne veux pas trop m'écarter de mon sujet.

Quoi qu'il en soit, si la Finance prenoit jamais la forme qu'elle pouroit avoir, pourquoi seroit-elle méprisée ? L'Etat doit avoir des revenus ; il faut qu'il y ait des Citoyens chargés de la perception, & qu'ils y trouvent des avantages, pourvu que ces avantages soient limités, comé ceux des autres professions, suivant le dégré de travail & d'utilité ; sans quoi ils deviènent scandaleux.

On ne doit s'élever que contre la vexation ou l'insolence de ceux qui abusent, & les punir avec éclat & sévérité. C'est ainsi que dans toutes les conditions, quelqu'élevées qu'elles fus-

ſent, on devroit immoler à la vengeance publique ceux qui font haïr l'autorité par l'abus qu'ils en font, & qui en rendant les homes malheureux par leurs excès, les corompent par leurs exemples.

Il faut convenir que c'eſt moins à leurs vexations, qu'à l'inſolence de quelques-uns d'entr'eux, que les Financiers doivent raporter le décri où ils ſont. Croit on que cela dépende des injuſtices qui ſeront tombées ſur des gens obſcurs dont les plaintes ſont étoufées, les malheurs ignorés, & qui ne ſeroient pas protégés par ceux qui crient vaguement à l'injuſtice, quand ils en ſeroient conus? Dans les déclamations contre la Finance, ce n'eſt ni la généroſité ni la juſtice qui reclament, quoiqu'elles en euſſent ſouvent le droit & l'ocaſion, c'eſt l'envie qui pourſuit le faſte.

Voilà ce qui devroit inſpirer aux gens riches, & qui n'étoient pas nés pour l'être, une modeſtie raiſonée. Ils ne ſentent pas aſſez combien ceux qui pouroient avoir mérité leur fortune, ont encore beſoin d'art, pour ſe la faire pardoner.

Malheureuſement les homes veulent aficher leur bonheur; ils devroient pourtant ſentir qu'il eſt fort diférent de la gloire, dont la publicité fait & augmente l'exiſtence. Les malheureux ſont déja aſſez humiliés par l'éclat ſeul de la proſpérité, faut-il les outrager par l'oſtentation qu'on en fait? Il eſt pour le moins imprudent de fortifier un préjugé peut-être trop légitime contre les fortunes immenſes & rapides. Les eaux qui croiſſent ſubitement ſont toujours un peu bourbeuſes; cèles qui ſortent d'une ſource pure conſervent leur limpidité. Les débordemens peu-

vent féconder les têres qu'ils ont couvertes, mais c'est après avoir épuisé les sucs de cèles qu'ils ont ravagées; les ruisseaux fertilisent cèles qu'ils arosent. Tèle est la double image des fortunes rapides & des fortunes légitimes; cèles-ci sont presque toujours bornées.

Je ne suis pas étoné que le peuple voye avec chagrin & murmure des fortunes dont il fournit la substance, sans jamais les partager. Mais les gens de condition doivent les regarder comme des biens qui leur sont substitués, & destinés à remplacer un patrimoine qu'ils ont dissipé, souvent sans avantage pour l'Etat. Il y a peu de fortunes qui ne tombent dans quelques maisons distinguées. Un home de qualité vend un nom qu'il n'a pas eu la peine d'illustrer; & sans le comerce qui s'est établi entre l'orgueil & la né-

cessité, la plûpart des maisons nobles tomberoient dans la misère, & par conséquent dans l'obscurité; les exemples n'en sont pas rares dans les Provinces. La mésaliance a comencé par les homes qui conservent toujours leur nom; cèle des filles de qualité est plus moderne, mais elle prend faveur. La Cour & la Finance portent souvent les mêmes deuils. Si les gens riches ne s'alioient qu'entr'eux, il faudroit nécessairement que, par la seule puissance des richesses, ils parvinssent eux-mêmes aux dignités qu'ils conservent dans des familles étrangères: peut-être s'aviseront-ils un jour de ce secret-là, à moins que les gens de la Cour ne s'avisent eux-mêmes d'entrer dans les afaires. Les premiers qui heurteroient le préjugé pouroient d'abord avoir des scrupules; mais quand ils en ont, quelques plaisanteries les soulagent, &

beaucoup d'argent les diſſipe. Cète révolution n'eſt peut-être pas fort éloignée. Ne voit-on pas déja des homes aſſez vils pour abandoner des profeſſions reſpectables, & embraſſer, en ſe dégradant eux-mêmes, le métier de la finance? Au lieu que les Financiers d'autrefois ou leurs enfans, n'aſpiroient qu'à ſortir de leur état; & à s'élever par des profeſſions que l'on quite aujourd'hui pour la leur.

Cependant les gens de condition ont déja perdu le droit de mépriſer la Finance, puiſqu'il y en a peu qui n'y tiènent par le ſang.

C'étoit autrefois une eſpèce de bonté que de ne pas humilier les Financiers. Aujourd'hui qu'ils tiènent à tout, le mépris pour eux ſeroit de la part des gens de condition, injuſtice & ſotiſe. Il y en a tels qui ne ſe ſont pas méſaliés, parce que les gens de fortu

ne n'en ont pas fait assez de cas pour les rechercher.

Tous ceux qui tirent vanité de leur naissance, ne sont pas toujours dignes de se mésalier. Il n'apartient pas à tout le monde de vendre son nom.

Si les raisons de décence ne répriment pas la hauteur des gens de condition à l'égard de la Finance, cèles d'intérêt les contiènent.

Les plaisanteries sur les Financiers, en leur absence, marquent plus d'envie contre leur opulence, que de mépris pour leurs persones, puisqu'on leur prodigue en face les égards, les prévenances & les éloges. Les gens de condition se flatent que cète conduite peut être regardée come la marque d'une supériorité si décidée, qu'elle peut s'humaniser sans risque ; mais persone ne se trompe sur les véritables motifs. Quelquefois ils se permètent

avec les Financiers ces petits accès d'une humeur modérée, d'autant plus flateuse pour l'inférieur, qu'elle ressemble au procédé naïf de l'égalité. Ceux qui jouent ce rôle désireroient que les spectateurs désintéressés le prissent pour de la hauteur; mais il n'y a pas moyen, parce que si ce manège paroit produire un èfet oposé à celui qu'ils en espéroient, on les voit s'adoucir par dégrés, & aler jusqu'à la fadeur pour ramener un home prêt à s'éfaroucher. Ils se tirent d'embaras par une sorte de plaisanterie qui sert à couvrir bien des bassesses.

Si les gens riches vièneut enfin à se croire supérieurs aux autres homes, ont-ils si grand tort? N'a-t on pas pour eux les mêmes égards, je dirai les mêmes respects que pour ceux qui sont dans les places auxquèles on les rend par devoir? Les homes ne peuvent ju-

ger que sur l'extérieur. Sont-ils donc ridiculement dupes, parce que ceux qui les trompent sont bassement & adroitement perfides ?

Il y a peu de gens riches qui dans des momens ne se sentent humiliés de n'être que riches, ou de n'être regardés que come tels.

Cète réflexion les mortifie, & leur done du dépit. Alors, pour s'en distraire, & en imposer aux autres & à eux-mêmes, ils cèdent à des accès d'une humeur impérieuse qui ne leur réussit pas toujours. En èfet l'orgueil des richesses ne ressemble point à celui de la naissance. L'un a quelque chose de libre, d'aisé qui semble exiger des égards légitimes. L'autre a un air de grossièreté révoltante qui avertit de l'usurpation. On s'avise quelquefois de comparer l'insolent avec l'insolence, & l'un ne paroissant pas fait pour l'au-

tre, on le fait rentrer dans l'ordre. J'en ai vu des exemples. J'ai rencontré aussi des gens de fortune dignes de leurs richesses par l'usage qu'ils en faisoient. La bienfaisance leur done une supériorité réèle sur ceux à qui ils rendent service. Les vrais inférieurs sont ceux qui reçoivent, & l'humiliation s'y joint quand les services sont pécuniaires. C'est ce qui a fait mètre avec justice les mendians au-dessous des esclaves : ceux-ci ne sont que dans l'abaissement ; les autres sont dans la bassesse. Ainsi ceux qui font la cour aux Financiers sont bas ; plus bas encore s'ils en reçoivent ; & s'ils les payent d'ingratitude, la bassesse n'a plus de nom ; elle augmente à proportion de la naissance & de l'élévation des ingrats.

Pourquoi s'étoner de la considération que donent les richesses ? Il est

sûr qu'elles ne sont pas un mérite réel ; mais elles sont le moyen de toutes les comodités, de tous les plaisirs, & quelquefois du mérite même. Tout ce qui contribue, ou passe pour contribuer au bonheur, sera chéri des homes. Il est dificile de ne pas identifier les riches & les richesses. Les décorations extérieures ne font-elles pas la même illusion ?

Si l'on veut par un examen philosophique dépouiller un home de tout l'éclat qui lui est étranger, la raison en a le droit ; mais je vois que l'humeur l'exerce plus que la philosophie.

D'ailleurs, pourquoi ne considèreroit-on pas ce qui est représentatif de tout ce que l'on considère ? Voilà précisément ce que les richesses sont parmi nous ; il n'y a de diférence que de la cause à l'èfet. La seule chose respectée, que les richesses ne peuvent

doner; est une naissance illustré, mais si elle n'est pas soutenue par les places, les dignités ou la puissance; si elle est seule enfin, elle est éclipsée par tout ce que l'or peut procurer. Voulons-nous avoir le droit de mépriser les riches? Començons par mépriser les richesses; changeons nos mœurs.

Il y a eu des lieux & des tems où l'or étoit méprisé, & le mérite seul honoré. Sparte & Rome naissante nous en fournissent des exemples. Mais pour peu qu'on fasse atention à la constitution & à l'esprit de ces Républiques, on sentira qu'on n'y devoit faire aucun cas de l'or, puisqu'il n'y étoit représentatif de rien. On ignoroit les comodités; les vrais besoins ne donent pas l'idée de cèles que nous conoissons. L'imagination ne s'étoit pas encore exercée sur les plaisirs; ceux de la nature sufisoient, & les plus grands ne

coûtent pas cher ; le luxe étoit honteux, ainſi l'or étoit inutile & mépriſé. Ce mépris étoit à la fois le principe & l'èfet de la modération & de l'auſtérité. La vie la plus pénible ceſſe de gêner les homes, dès qu'elle eſt glorieuſe, & dans les ames hautes, les grands ſacrifices ne ſont pas toujours auſſi cruels qu'ils le paroiſſent aux ames vulgaires. Un certain ſentiment de fierté & d'eſtime pour ſoi même élève l'ame & la rend capable de tout. L'orgueil eſt le premier des tyrans ou des conſolateurs.

Tèle fut Lacédémone, tèle fut Rome dans ſon berceau ; mais auſſi-tôt que le vice & les plaiſirs y eurent pénétré, tout, juſqu'aux choſes qui doivent être le prix de la vertu, tout, dis-je, y fut vénal ; l'or y fut donc recherché, néceſſaire, eſtimé & honoré. Voilà préciſément l'état où nous nous trouvons

par nos conoiſſances, nos goûts, nos beſoins nouveaux, nos plaiſirs & nos comodités recherchées. Qu'on faſſe revivre les ancienes mœurs de Rome ou de Sparte, peut-être n'en ſerons-nous ni plus, ni moins heureux; mais l'or ſera inutile.

Les homes n'ont qu'un pénchant décidé, c'eſt leur intérêt; s'il eſt ataché à la vertu, ils ſont vertueux ſans èfort; que l'objet change, le diſciple de la vertu devient l'eſclave du vice, ſans avoir changé de caractère: c'eſt avec les mêmes couleurs qu'on peint la beauté & les monſtres.

Les mœurs d'un peuple ſont le principe actif de ſa conduite, les loix n'en ſont que le frein; cèles-ci n'ont donc pas ſur lui le même empire que les mœurs. On ſuit les mœurs de ſon ſiècle, on obéit aux loix; c'eſt l'autorité qui les fait & qui les abroge. Les mœurs

d'une Nation lui sont plus sacrées & plus chères que ses loix. Come elle n'en conoît pas l'Auteur, elle les regarde come son ouvrage, & les prend toujours pour la raison.

Cependant on ne sauroit croire avec quelle facilité un Prince changeroit chez certains Peuples les mœurs les plus dépravées, & les dirigeroit vers la vertu, pourvu que ce ne fût pas un projet anoncé, & que ses ordres à cet égard ne fussent que son exemple. Une tèle révolution paroîtroit le chef-d'œuvre des entreprises; mais elle le seroit plus par son èfet que par ses dificultés. En atendant qu'elle arrive, & les choses étant sur le pied où elles sont, ne soyons pas étonés que les richesses procurent de la considération. Cela sera honteux, si l'on veut; mais cela doit être, parce que les homes sont plus conséquens dans leurs mœurs que dans leurs jugemens.

On comprend ordinairement dans le monde parmi les Financiers une autre classe de gens riches, qui prétendent avec raison devoir en être distingués. Ce sont les Comerçans, homes estimables, nécessaires à l'Etat, qui ne s'enrichissent qu'en procurant l'abondance, en excitant une industrie honorable, & dont les richesses prouvent les services. On ne les rencontre pas dans la société aussi comunément que les Financiers, parce que les afaires les ocupent, & ne leur permètent pas de perdre un tems dont ils conoissent le prix, pour des amusemens frivoles, dont le goût vient autant de l'habitude que de l'oisiveté, & qui, sous le nom de plaisirs, causent l'ennui aussi souvent qu'ils le dissipent.

Les Comerçans sont donc plus ocupés que les Financiers. Quoique le comerce ait sa méthode come la finance,

celle-ci se simplifie en s'éclaircissant, & tout l'art des fripons est de l'embrouiller. La science du comerce est moins compliquée & mieux ordonée, moins obscure, mais plus étendue, & s'étend encore plus en se perfectionant. L'aplication de ses principes exige une atention suivie, de nouveaux accidens demandent de nouvèles mesures, le travail est presque continuel; au lieu que la finance plus bornée en elle-même, ressemble assez à une machine qui n'a pas souvent besoin de la main de l'ouvrier pour agir, quand le mouvement est une fois imprimé; c'est une pendule qu'on ne remonte que rarement, mais qui auroit besoin d'être totalement refaite sur une meilleure théorie.

Tous les préjugés d'état ne sont pas également faux, & l'estime que les Comerçans font du leur est d'acord

avec la raison. Ils ne font aucune entreprise, il ne leur arive aucun avantage que le Public ne le partage avec eux ; tout les autorise à estimer leur profession. Les Comerçans sont le premier ressort de l'abondance. Les Financiers ne sont que des canaux propres à la circulation de l'argent, & qui trop souvent s'engorgent. Que ces canaux soient de bronze ou d'argile, la matière en est indiférente, l'usage est le même.

On ne doit pas confondre les Comerçans dont je parle, avec ces homes qui, sans avoir l'esprit du commerce, n'ont que le caractère marchand, n'envisagent que leur intérêt particulier, & y sacrifieroient celui de l'Etat, s'il se trouvoit en oposition avec le leur. Tel comerce peut enrichir une société marchande, qui est ruineux pour un Etat ; & tel autre seroit avantageux à l'Etat qui ne

doneroit à des Marchands que des gains médiocres, mais légitimes, ou quelquefois leur ocasioneroit des pertes. Le Comerçant digne de ce nom, est celui dont les spéculations & les entreprises n'ont pour objet que le bien public, & dont les èfets rejaillissent sur la Nation *.

* Les Comerçans ont créé & rendu militaire la marine marchande qui a été le berceau de Barth, Duguay-Trouin, Cassart, Miniac, Ducasse, Gardin, Porée, Villetreux, & de quelques autres que je nomerois, s'ils ne vivoient pas. Mais je me suis également interdit l'éloge & le blâme directs. Ils n'apartiènent qu'à l'Histoire dont c'est le devoir, & qui doit, ainsi que la Justice, ne faire acception de persone.

Combien d'armemens ont été faits par les le Gendre, Fontaine-des-Montées, Bruni, Eon de la Baronie, Granville-Loquet, Masson, le Couteulx, Magon, Montaudouin, la Rue, Castanier, Casaubon, Mouchard, les Vincent, & tant d'autres que leur fortune ne doit pas faire placer parmi les Financiers qui ruinoient l'Etat par des usures, dans le tems que les Comerçans le soutenoient par leur crédit.

Les Comerçans s'honorent par la voie même qui les enrichit ; les Financiers s'imaginent tendre au même but par le faste & l'étalage de leurs richesses : c'est ce qui les a engagés à se produire dans le monde où ils auroient été les seuls étrangers, si l'on n'y eût à-peu-près dans le même tems recherché les Gens de Lètres.

CHAPITRE XI.

Sur les Gens de Lètres.

Autrefois les gens de Lètres livrés à l'étude, & séparés du monde, en travaillant pour leurs contemporains, ne songeoient qu'à la postérité. Leurs mœurs pleines de candeur & de rudesse, n'avoient guère de raport avec cèles de la société; & les gens du monde moins instruits qu'aujourd'hui, admiroient les Ouvrages, ou plutôt le nom des Auteurs, & ne se croyoient pas trop capables de vivre avec eux. Il entroit même dans cet éloignement plus de considération que de répugnance.

Le goût des Lètres, des Sciences & des Arts, a gagné insensiblement, & il est venu au point que ceux qui ne l'ont pas, l'afectent. On a donc re-

cherché ceux qui les cultivent, & ils ont été atirés dans le monde à proportion de l'agrément qu'on a trouvé dans leur comerce.

On a gagné de part & d'autre à cète liaison. Les gens du monde ont cultivé leur esprit, formé leur goût, & acquis de nouveaux plaisirs. Les gens de Lètres n'en ont pas retiré moins d'avantages. Ils ont trouvé de la considération; ils ont perfectioné leur goût, poli leur esprit, adouci leurs mœurs, & acquis sur plusieurs articles des lumières qu'ils n'auroient pas puisées dans les Livres.

Les Lètres ne donent pas précisément un état, mais elles en tiènent lieu à ceux qui n'en ont pas d'autre, & leur procurent des distinctions, que des gens qui leur sont supérieurs par le rang n'obtiendroient pas toujours. On ne se croit pas plus humilié de

rendre homage à l'esprit qu'à la beauté, à moins qu'on ne soit d'ailleurs en concurrence de rang ou de dignité : car l'esprit peut devenir alors l'objet le plus vif de la rivalité. Mais lorsqu'on a une supériorité de rang bien décidée, on acueille l'esprit avec complaisance ; on est flaté de doner à un home d'un rang inférieur le prix qu'il faudroit disputer avec un rival à d'autres égards.

L'esprit a l'avantage que ceux qui l'estiment, prouvent qu'ils en ont eux-mêmes, ou le font croire, ce qui est à-peu-près la même chose pour bien des gens.

On distingue la République des Lètres en plusieurs classes. Les Savans qu'on apèle aussi Erudits, ont joui autrefois d'une grande considération ; on leur doit la renaissance des Lètres ; mais come aujourd'hui on ne les esti-

me pas autant qu'ils le méritent, le nombre en diminue trop, & c'est un malheur pour les Lètres : ils se produisent peu dans le monde qui ne leur convient guères, & à qui ils ne conviènent pas davantage.

Il y a un autre ordre de Savans qui s'ocupent des Sciences exactes. On les estime, on en reconoît l'utilité, on les récompense quelquefois ; leur nom est cependant plus à la mode que leur persone ; à moins qu'ils n'aient d'autres agrémens que le mérite qui fait leur célébrité.

Les gens de Lètres les plus recherchés sont ceux qu'on apèle comunément Beaux-Esprits, entre lesquels il y a encore une distinction à faire. Ceux dont les talens sont marqués & couronés par des succès, sont bientôt conus & acueillis ; mais si leur esprit se trouve renfermé dans la sphère du talent,

quelque génie qu'on y reconoisse, on aplaudit l'ouvrage, & on néglige l'Auteur. On lui préfère dans la société, celui dont l'esprit est d'un usage plus varié, & d'une aplication moins décidée, mais plus étendue.

Les premiers font plus d'honeur à leur siècle; mais on cherche dans la société ce qui plaît davantage. D'ailleurs il y a compensation sur tout. De grands talens ne suposent pas toujours un grand fonds d'esprit; un petit volume d'eau peut fournir un jet plus brillant qu'un ruisseau dont le cours paisible, égal & abondant fertilise une tère utile. Les homes de talens doivent avoir plus de célébrité; c'est leur récompense. Les gens d'esprit doivent trouver plus d'agrément dans la société, puisqu'ils y en portent davantage; c'st une reconoissance fondée. Les talens ne se comuniquent point par la

fréquentation. Avec les gens d'esprit; on dévelope, on étend, & on leur doit une partie du sien. Aussi le plaisir & l'habitude de vivre avec eux font naître l'intimité, & quelquefois l'amitié, malgré les disproportions d'état, quand les qualités du cœur s'y trouvent; car il faut avouer que malgré la manie d'esprit à la mode, les gens de Lètres, dont l'ame est conue pour honête, ont tout autre coup d'œil dans le monde que ceux dont on loue les talens, & dont on désavoue la persone.

On a dit que le jeu & l'amour rendent toutes les conditions égales : je suis persuadé qu'on y eût joint l'esprit, si le proverbe eût été fait depuis que l'esprit est devenu une passion. Le jeu égale en avilissant le supérieur; l'amour, en élevant l'inférieur; & l'esprit, parce que la véritable égalité vient de cèle des âmes. Il seroit à désirer que

la

la vertu produisît le même èfet ; mais il n'apartient qu'aux passions de réduire les homes à n'être que des homes, c'est-à-dire, à renoncer à toutes les distinctions extérieures.

Cependant, de tous les empires, celui des gens d'esprit, sans être visible, est le plus étendu. Le puissant comande, les gens d'esprit gouvernent; parce qu'à la longue, ils forment l'opinion publique, qui tôt ou tard subjugue ou renverse toute espèce de despotisme.

Les gens de la Cour sont ceux dont les Lètres ont le plus à se louer ; & si j'avois un conseil à doner à un home, qui ne peut se faire jour que par son esprit, je lui dirois : Préférez à tout l'amitié de vos égaux ; c'est la plus sûre, la plus honête, & souvent la plus utile ; ce sont les petits amis qui rendent les grands services, sans tyraniser

la reconoiſſance : mais ſi vous ne voulez que des liaiſons de ſociété, faites-les à la Cour ; ce ſont les plus agréables & les moins gênantes. Le manége, l'intrigue, les piéges, & ce qu'on apèle les *noirceurs*, ne s'employent qu'entre les rivaux d'ambition. Les Courtiſans ne penſent pas à nuire à ceux qui ne peuvent les traverſer, & font quelquefois gloire de les obliger. Ils aiment à s'atacher un home de mérite dont la reconoiſſance peut avoir de l'éclat. Plus on eſt grand, moins on s'aviſe de faire ſentir une diſtance trop marquée, pour être méconue. L'amour-propre éclairé ne difère guère de la modeſtie dans ſes èfets. Un home de Lètres eſtimable n'en eſſuïra point de faſte ofenſant, au lieu qu'il pouroit y être expoſé avec ces gens qui n'ont ſur lui que la ſupériorité que leur impertinence ſupoſe, & qui croient que c'eſt un moyen

de la lui prouver. Depuis que le bel esprit est devenu une contagion, tel s'érige en protecteur qui auroit besoin lui même d'être protégé, & à qui il ne manque pour cela que d'en être digne.

Plusieurs devroient sentir qu'ils seroient assez honorés d'être utiles aux Lètres, parce qu'ils en retireroient plus de considération qu'ils ne pouroient leur en procurer.

D'autres qui se croient gens du monde, parce qu'on ne sait pas pourquoi ils s'y trouvent, paroissent étonés d'y rencontrer les gens de Lètres. Ceux-ci pouroient, à plus juste titre, être surpris d'y trouver ces gens d'un état fort comun, qui malgré leur complaisance pour les Grands, & leur impertinence avec leurs égaux, seront toujours hors d'œuvre. On fera toujours une diférence entre ceux qui sont

recherchés dans le monde, & ceux qui s'y jètent malgré les dégoûts qu'ils éprouvent.

En èfet, réduisons les choses au vrai. On est home du monde par la naissance & les dignités, on s'y atache par intérêt, on s'y introduit par bassesse; on y est lié par des circonstances particulières, tèles que sont les aliances des gens de fortune; on y est admis par choix, c'est le partage des gens de Lètres; & les liaisons de goût entraînent nécessairement des distinctions.

Les gens de fortune qui ont de l'esprit & des Lètres le sentent si bien que, si on les consulte, ou qu'on suive simplement leur conduite, on vêra qu'ils jouissent de leur fortune, mais qu'ils s'estiment à d'autres égards. Ils sont même blessés des éloges qu'on done à leur magnificence, parce qu'ils sentent qu'ils ont un autre mérite que

celui-là ; on veut tirer sa gloire de ce qu'on estime le plus. Ils recherchent les gens de Lètres, & se font honeur de leur amitié.

Les succès de quelques gens de Lètres en ont égaré beaucoup dans cète carière, tous se sont flatés de jouir des mêmes agrémens, & plusieurs se sont trompés, soit qu'ils eussent moins de mérite, soit que leur mérite fût moins de comerce.

Quantité de jeunes gens ont cru obéir au génie, & leurs mauvais succès n'ont fait que les rendre incapables de suivre d'autres routes où ils auroient réussi, s'ils y étoient entrés d'abord. Par-là l'Etat a perdu de bons Sujets, sans que la République des Lètres y ait rien gagné.

Quoique les avantages que les Lètres procurent se réduisent ordinairement à quelques agrémens dans la société, ils

n'ont pas laissé d'exciter l'envie. Les sots sont presque tous par état ennemis des gens d'esprit. L'esprit n'est pas souvent fort utile à celui qui en est doué ; & cependant il n'y a point de qualité qui soit si fort exposée à la jalousie.

On est étoné qu'il soit permis de faire l'éloge de son cœur, & qu'il soit révoltant de louer son esprit ; & la vanité qu'on tireroit du dernier se pardoneroit d'autant moins, qu'elle seroit mieux fondée. On en a conclu que les homes estiment plus l'esprit que la vertu. N'y en auroit-il point une autre raison ?

Il me semble que les homes n'aiment point ce qu'ils sont obligés d'admirer. On n'admire que forcément & par surprise. La réflexion cherche à prescrire contre l'admiration ; & quand elle est forcée d'y souscrire, l'humilia-

tion s'y joint, & ce ſentiment ne diſpoſe pas à aimer.

Un ſeul mot renferme ſouvent une collection d'idées : tels ſont les termes d'eſprit & de cœur. Si un home nous fait entendre qu'il a de l'eſprit, & que de plus il ait raiſon de le croire, c'eſt comme s'il nous prévenoit que nous ne lui impoſerons point par de fauſſes vertus, que nous ne lui cacherons point nos défauts, qu'il nous vêra tels que nous ſomes, & nous jugera avec juſtice. Une tèle anonce reſſemble déjà à un acte d'hoſtilité. Au lieu que celui qui nous parle de la bonté de ſon cœur, & qui nous en perſuade, nous aprend que nous pouvons compter ſur ſon indulgence, même ſur ſon aveuglement, ſur ſes ſervices, & que nous pourons être impunément injuſtes à ſon égard.

Les ſots ne ſe bornent pas à une

haine oisive contre les gens d'esprit; ils les représentent come des homes dangereux, ambitieux, intriguans : ils suposent enfin qu'on ne peut faire de l'esprit que ce qu'ils en feroient eux-mêmes.

L'esprit n'est qu'un ressort capable de mètre en mouvement la vertu ou le vice. Il est come ces liqueurs qui par leur mélange dévelopent & font percer l'odeur des autres. Les vicieux l'emploient pour leur passion. Mais combien l'esprit a-t-il guidé, soutenu, embèli, dévelopé & fortifié de vertus? L'esprit seul, par un intérêt éclairé, a quelquefois produit des actions aussi louables que la vertu même l'auroit pu faire. C'est ainsi que la sotise seule a peut-être fait ou causé autant de crimes que le vice.

A l'égard des gens d'esprit proprement dit, c'est-à-dire, qui sont conus

par leurs talens, ou par un goût décidé pour les Sciences & les Lètres, c'est les conoître bien peu, que de craindre leur concurrence & leurs intrigues dans les routes de la fortune & de l'ambition. La plûpart en sont incapables; & ceux qui, par hasard veulent s'en mêler, finissent ordinairement par être des dupes. Les intriguans de profession les conoissent bien pour tels; & quand ils les engagent dans quelques afaires délicates, ils songent à les tromper les premiers, les font servir d'instrumens; mais ils se gardent bien de leur confier le ressort principal *. Il y a, au contraire, des sots qui, par une ardeur soutenue, des démarches suivies sans distraction de leur objet, parviènent à tout ce qu'ils desirent.

* Voyez dans les Comunautés; ce ne sont pas ceux qui les illustrent par des talens qu'on charge du régime.

L'amour des Lètres rend assez insensible à la cupidité & à l'ambition, console de beaucoup de privations, & souvent empêche de les conoître ou de les sentir. Avec de tèles dispositions les gens d'esprit doivent, tout balancé, être encore meilleurs que les autres homes. A la disgrâce du Surintendant Fouquet, les gens de Lètres lui restèrent le plus courageusement atachés. La Fontaine, Pelisson, & Mademoiselle de Scudery, allèrent jusqu'à s'expôser au ressentiment du Roi, & même des Ministres.

De deux persones également bones, sensibles & bienfaisantes, cèle qui aura le plus d'esprit l'emportera encore par la vertu pratique. Elle aura mile procédés délicats, inconus à l'esprit borné. Elle n'humilîra point par ses bienfaits : elle aura, en obligeant, ces égards si supérieurs aux services, &

qui, loin de faire des ingrats, font éprouver une reconoissance délicieuse. Enfin, quelque vertu qu'on ait, on n'a que cèle de l'étendue de son esprit.

Il arrive encore que l'esprit inspire à celui qui en est doué, une secrète satisfaction qui ne tend qu'à le rendre agréable aux autres, séduisant pour lui-même, inutile à sa fortune, & heureusement assez indiférent sur cet article.

Les gens d'esprit devroient d'autant moins s'embarasser de la basse jalousie qu'il excitent, qu'ils ne vivent jamais plus agréablement qu'entr'eux. Ils doivent savoir par expérience combien ils se sont réciproquement nécessaires. Si quelque pique les éloigne quelquefois les uns des autres, les sots les réconcilient, par l'impossibilité de vivre continuèlement avec des sots.

Les ènemis étrangers feroient peu de tort aux gens de Lètres, s'il ne s'en

trouvoit pas d'assez imprudens pour fournir des moyens de les décrier, en se desservant quelquefois eux-mêmes.

Je voudrois pour l'honeur des Lètres & le bonheur de ceux qui les cultivent, qu'ils fussent tous persuadés d'une vérité qui devroit être pour eux un principe fixe de conduite. C'est qu'ils peuvent se déshonorer eux-mêmes par les choses injurieuses qu'ils font, disent ou écrivent contre leurs rivaux; qu'ils peuvent tout au plus les mortifier, s'en faire des ènemis, & les engager à une représaille aussi honteuse; mais qu'ils ne sauroient doner ateinte à une réputation consignée dans le public. On ne fait & l'on ne détruit que la siène propre, & toujours par soi-même. La jalousie marque de l'infériorité dans celui qui la ressent. Quelque supériorité qu'on eût à beaucoup d'égards sur un rival, dès qu'on

en conçoit de la jalousie, il faut qu'on lui soit inférieur par quelque endroit.

Il n'y a point de particulier, si élevé ou si illustre qu'il puisse être, point de société si brillante qu'elle soit, qui détermine le jugement du public, quoiqu'une cabale puisse par hasard procurer des succès, ou doner des dégoûts passagers. Cela seroit encore plus difficile aujourd'hui que dans le siècle précédent, parce que le public étoit moins instruit, ou se piquoit moins d'être juge. Aujourd'hui il s'amuse des scènes littéraires, méprise perspremièrement ceux qui les donent avec indécence, & ne change rien à l'opinion qu'il a prise de leurs ouvrages.

Il est inutile de prouver aux gens de Lètres que la rivalité qui produit autre chose que l'émulation est honteuse, cela n'a pas besoin de preuves; mais ils devroient sentir que leur désu-

nion va directement contre leur intérêt général & particulier, & quelques-uns ne paroissent pas s'en apercevoir.

Des ouvrages travaillés avec soin, des critiques sensées, sévères, mais justes & décentes, où l'on marque les beautés en relevant les défauts, pour doner des vues nouvèles ; voilà ce qu'on a droit d'atendre des gens de Lètres. Leurs discussions ne doivent avoir que la vérité pour objet, objet qui n'a jamais causé ni fiel, ni aigreur, & qui tourne à l'avantage de l'humanité ; au-lieu que leurs querèles sont aussi dangereuses pour eux, que scandaleuses pour les Sages. Des homes stupides, assez éclairés par l'envie pour sentir leur infériorité, trop orgueilleux pour l'avouer, peuvent seuls être charmés de voir ceux qu'ils seroient obligés de respecter, s'humilier les uns les autres. Les sots aprènent ainsi à

cacher leur haine sous un air de mépris dont ils devroient seuls être l'objet.

Je crois voir dans la République des Lètres un Peuple, dont l'intelligence feroit la force, fournir des armes à des Barbares, & leur montrer l'art de s'en servir.

Il semble qu'on fasse aujourd'hui précisément le contraire de ce qui se pratiquoit, lorsqu'on faisoit combatre des animaux pour amuser des homes.

CHAPITRE XII.

Sur la manière du Bel-Esprit.

IL n'y a rien de si utile dont on ne puisse abuser, ne fût-ce que par l'excès. Il ne s'agit donc pas d'examiner jusqu'à quel point les Lètres peuvent être utiles à un Etat florissant, & contribuer à sa gloire; mais de savoir 1°. si le goût du bel-esprit n'est pas trop répandu, peut-être même plus qu'il ne le faudroit pour sa perfection?

Secondement, d'où vient la vanité qu'on en tire, & conséquament l'extrême sensibilité qu'on a sur cet article? L'examen & la solution de ces deux questions s'apuîront nécessairement sur les mêmes raisons.

Il est sûr que ceux qui cultivent les Lètres par état en retireroient peu

d'avantages, si les autres homes n'en avoient pas du moins le goût. C'est l'unique moyen de procurer aux Lètres les récompenses & la considération dont elles ont besoin pour se soutenir avec éclat. Mais lorsque la partie de la Littérature que l'on comprend d'ordinaire sous le nom de *bel-esprit*, devient une mode, une espèce de manie publique, les gens de Lètres n'y gagnent pas, & les autres professions y perdent. Cète foule de prétendans au bel-esprit fait qu'on distingue moins ceux qui ont des droits, d'avec ceux qui n'ont que des prétentions.

A l'égard des homes qui sont comptables à la société de diverses professions graves, utiles, ou même de nécessité, qui exigent presque toute l'aplication de ceux qui s'y destinent, tèles que la Guère, la Magistrature, le Comerce, les Arts; c'est, sans dou-

te, une grande ressource pour eux que la conoissance & le goût modéré des Lêtres. Ils y trouvent un délassement, un plaisir, & un certain exercice d'esprit qui n'est pas inutile à leurs autres fonctions. Mais si ce goût devient trop vif, & dégénère en passion, il est impossible que les devoirs réels n'en soufrent. Les premiers de tous sont ceux de la profession qu'on a embrassée, parce que la première obligation est d'être Citoyen.

Les Lètres ont par elles-mêmes un attrait qui séduit l'esprit, lui rend les autres ocupations rebutantes, & fait négliger cèles qui sont les plus indispensables. On ne voit guère d'home passioné pour le bel esprit, s'acquiter bien d'une profession diférente. Je ne doute point qu'il n'y ait des homes engagés dans des professions très-oposées aux Lètres pour lesquelles ils

avoient des talens marqués. Il seroit à désirer pour le bien de la société qu'ils s'y fussent totalement livrés, parce que leur génie & leur état étant restés en contradiction, ils ne sont bons à rien.

Ces talens décidés, ces vocations marquées sont très-rares; la plûpart des talens dépendent comunément des circonstances, de l'exercice & de l'aplication qu'on en a fait. Mètons un peu ces prétendus talens naturels & non cultivés à l'épreuve.

Nous voyons des homes dont l'oisiveté forme, pour ainsi dire, l'état; ils se font amateurs de bèl esprit, ils s'anoncent pour le goût, c'est leur afiche; ils recherchent les lectures, ils s'empressent, ils conseillent, ils veulent protéger, sans qu'on les en prie, ni qu'ils en aient le droit, & croient naïvement, ou tâchent de faire croire

qu'ils ont part aux ouvrages & aux succès de ceux qu'ils ont incomodés de leurs conſeils.

Cependant ils ſe font par-là une ſorte d'exiſtence, une petite réputation de ſociété. Pour peu qu'ils montrent d'eſprit, s'ils reſtent dans l'inaction, & ſe bornent prudament au droit de juger déciſivement, ils uſurpent dans l'opinion une eſpèce de ſupériorité ſur les talens mêmes. On les croit capables de faire tout ce qu'ils *n'ont* pas fait, & uniquement parce qu'ils n'ont rien fait. On leur reproche leur pareſſe, ils cèdent aux inſtances, & ſe haſardent à entrer dans la carière dont ils étoient les arbitres. Leurs premiers eſſais profitent du préjugé favorable de leur ſociété. On loue, on admire, on ſe récrie que le Public ne doit pas être privé d'un chef-d'œuvre. La modeſte complaiſance de l'Auteur ſe laiſſe vio-

lèr, & consent à se produire au grand jour.

C'est alors que l'illusion s'évanouit; le Public condamne l'ouvrage, ou s'en ocupe peu; les admirateurs se rétractent, & l'Auteur déplacé aprend par son expérience qu'il n'y a point de profession qui n'exige un home tout entier. En èfet, on citeroit peu d'ouvrages distingués, je dis même d'ouvrages de goût, qui ne soient partis d'Auteurs de profession; parmi lesquels on doit comprendre ceux qui peuvent avoir une profession diférente, mais qui ne s'en livrent pas moins à l'étude & à l'exercice des Lètres, souvent avec plus de goût & d'assiduité qu'aux fonctions de leur état. En èfet, ce qui constitue l'home de Lètres n'est pas une vaine afiche, ou la privation de tout autre titre; mais l'étude, l'aplication, la réflexion & l'exercice.

Les mauvais succès ne détrompent pas ceux qu'ils humilient. Il n'y a point d'amour-propre plus sensible & moins corigible que celui qui naît du bel esprit, & il est infiniment plus ombrageux dans ceux dont ce n'est pas la profession, que dans les vrais Auteurs, parce qu'on est plus humilié d'être au-dessous de ses prétentions que de ses devoirs. C'est en vain qu'ils afichent l'indiférence; ils ne trompent persone. L'indiférence est la seule disposition de l'ame qui doive être ignorée de celui qui l'éprouve; elle n'existe plus dès qu'on l'anonce.

Il n'y a point d'ouvrages qui ne demandent du travail; les plus mauvais ont souvent le plus coûté, & l'on ne se done point de peine sans objet. On n'en a point, dit-on, d'autre que son amusement: dans ce cas-là il ne faut point faire imprimer; il ne faut pas

même lire à ses amis, puisque c'est vouloir les consulter ou les amuser. On ne consulte point sur les choses qui n'intéressent pas, & l'on ne prétend pas amuser avec cèles qu'on n'estime point. Cète prétendue indiférence est donc toujours fausse; il n'y a qu'un intérêt très-sensible qui fasse jouer l'indiférence. C'est une précaution en cas de mauvais succès, ou l'ostentation d'un droit qu'on voudroit établir pour décidé.

On n'a jamais tant doné de ridicule au bel esprit, que depuis qu'on en est infatué. Cependant la foiblesse sur ce sujet est tèle, que ceux qui pouroient tirer leur gloire d'ailleurs, se repaissent sur le bel esprit d'éloges dont ils reconoissent eux-mêmes la mauvaise foi. Votre sincérité vous en feroit des ènemis irréconciliables; eux qui s'élèvent contre l'amour-propre des Auteurs de profession.

Examinons quèles sont les causes de cet amour-propre excessif : voici cèles qui m'ont frapé.

Chez les Peuples sauvages la force a fait la noblesse & la distinction entre les homes ; mais parmi des Nations policées, où la force est soumise à des loix qui en prévienent ou en répriment la violence, la distinction réèle & personèle la plus reconue vient de l'esprit.

La force ne sauroit être parmi nous une distinction ni un moyen de fortune ; c'est un avantage pour des travaux pénibles, qui sont le partage de la plus malheureuse classe des citoyens. Mais malgré la subordination que les loix, la politique, la sagesse ou l'orgueil ont pu établir, il reste toujours à l'esprit dans les classes les plus obscures des moyens de fortune & d'élévation qu'il peut saisir, & que des exemples

ples lui indiquent. Au défaut des avantages réels que l'eſprit peut procurer ſuivant l'aplication qu'on en peut faire dans les diverſes profeſſions, le plus ſtérile pour la fortune done encore une ſorte de conſidération.

Mais comment arrive t-il que de toutes les ſortes d'eſprit dont on peut faire uſage, le bel-eſprit ſoit celui qui inſpire le plus d'amour-propre? Sur quoi fonde-t-on ſa ſupériorité ? & qu'eſt-ce qui en favoriſe ſi fort la prétention? Voici d'où vient l'illuſion.

Premièrement, les homes ne ſont jamais plus jaloux de leurs avantages, que lorſqu'ils les regardent come leur étant perſonels; qu'ils s'imaginent ne les devoir qu'à eux-mêmes; & comme ils jugent moins de l'eſprit par des éfets éloignés, & dont ils n'apperçoivent pas toujours la liaiſon, que ſur des ſignes immédiats ou prochains, les

homes qui ne sont pas faits à la réflexion, croient voir cète prérogative dans le bel-esprit plus que dans tout autre. Ils jugent qu'il apartient en propre, à celui qui en est doué. Ils voient, ou croient voir qu'il produit de lui-même & sans secours étrangers ; car ils ne distinguent pas ces secours, qui sont cependant très-réels. Ils ne font pas atention qu'à talens égaux, les Ecrivains les plus distingués sont toujours ceux qui se sont nouris de la lecture réfléchie des ouvrages de ceux qui ont paru avec éclat dans la même carière. On ne voit pas, dis-je, assez que l'home le plus fécond, s'il étoit réduit à ses propres idées, en auroit peu ; que c'est par la conoissance & la comparaison des idées étrangères, qu'on parvient à en produire une quantité d'autres qu'on ne doit qu'à soi. Qui ne seroit riche que des sienes propres, seroit

fort pauvre; mais qui n'auroit que cèles d'autrui, pouroit encore être assez sot, & ne s'en pas douter.

Secondement, ce qui favorise encore l'opinion avantageuse qu'on a du bel-esprit, vient d'un paralèle qu'on est souvent à portée de faire.

On remarque que le fils d'un home d'esprit & de talent fait souvent des èforts inutiles pour marcher sur les traces de son père, il n'y a rien de moins héréditaire; au lieu que le fils d'un Savant devient, s'il le veut, un Savant lui-même. En Géométrie & dans toutes les vraies Sciences qui ont des principes, des règles & une méthode, on peut parvenir, & l'on parvient ordinairement sinon à la gloire, du moins aux conoissances de ses prédécesseurs.

Peut-être dira-t-on, à l'avantage de certaines Sciences, que l'utilité en est

trop d'avantage. Je n'entrerai pas non plus dans le détail de tous les diférens emplois ; il y en auroit plus qu'on ne croit qui auroient des titres solides à produire. Portons du moins la vue sur quelques ocupations de la société.

Le Magistrat qui est digne de sa place ne doit-il pas avoir l'esprit juste, exact, pénétrant, exercé, pour percer jusqu'à la vérité à travers les nuages dont l'injustice & la chicane cherchent à l'obscurcir ; pour aracher à l'imposture le masque de l'inocence ; pour discerner l'inocence malgré l'embaras, la frayeur ou la maladresse qui semble déposer contre elle ; pour distinguer l'assurance de l'inocent d'avec l'audace du coupable ; pour conoître également & concilier l'équité naturèle & la loi positive ; pour faire céder l'une à l'autre, suivant l'intérêt de la

ſociété, & par conſéquent de la Juſtice même?

Faut-il moins de qualités dans l'Orateur pour éclaircir & préſenter l'afaire ſur laquèle le Juge doit prononcer; pour diriger les lumières du Magiſtrat, & quelquefois les lui fournir? car je ne parle point de l'art criminel d'égarer la Juſtice.

Quel diſcernement! quèle fineſſe de diſcuſſion n'exige pas l'art de la critique!

Quèle force de génie ne faut-il pas pour imaginer certains ſyſtêmes qui peut-être ſont faux, mais qui n'en ſervent pas moins à expliquer des phénomènes, conſtater, concilier des faits, & trouver des vérités nouvèles!

Quèle ſagacité dans les Sciences, pour inventer des méthodes qui prouvent l'étendue des lumières dans les Inventeurs, & dont l'utilité eſt tèle,

qu'elles guident avec certitude ceux mêmes qui n'en conçoivent pas les principes!

Cependant plusieurs de ces Philosophes sont à peine conus ; il n'y a de célèbres que ceux qui ont fait des révolutions dans les esprits, tandis que ceux qui ne sont qu'utiles restent ignorés. Les homes ne méconoissent jamais plus les bienfaits que lorsqu'ils en jouissent avec tranquilité.

La gloire du bel-esprit est bien diférente. Elle est sentie & publiée par le comun des homes, qui sont jusqu'à un certain point en état d'en concevoir les idées, & qui se sentent incapables de les produire sous la forme où elles leur sont présentées ; de-là naît leur admiration. Au lieu que les Philosophes ne sont sentis que par des Philosophes, ils ne peuvent prétendre qu'à l'estime de leurs pairs ; c'est jouir d'une considération bien bornée.

Mais pourquoi entrer dans un examen détaillé des ocupations qu'on regarde come dépendantes principalement de l'esprit ? Il y en a beaucoup d'autres qu'on ne range pas ordinairement dans cète classe-là, & qui n'en exigent pas moins.

Doutera-t-on, par exemple, qu'il ne faille une grande étendue de lumières pour imaginer une nouvèle branche de comerce, ou pour en perfectioner une déjà établie, pour apercevoir un vice d'administration consacré par le tems ?

On avoûra, sans doute, qu'on ne peut pas refuser l'esprit à ceux qui se sont illustrés dans les diférentes carières dont je viens de parler : mais on dira qu'il n'en faut pas beaucoup pour y marcher foiblement. Pour réponse à cète distinction, il sufit d'en faire une pareille, & de demander quel cas on fait de ceux qui rampent dans la Litté-

nature ; on va jusqu'à l'injustice à leur égard, en les estimant moins qu'ils ne le méritent.

On fait encore une objection dont on est frapé, & qui est bien foible. On remarque, dit-on, que plusieurs homes se sont fait un nom dans les Arts ou dans certaines Sciences, quoiqu'ils fussent incapables de toutes les autres choses auxquelles ils s'étoient d'abord inutilement apliqués, & que loin d'être en état de produire le moindre Ouvrage de goût & d'agrément, à peine ateignent-ils au courant de la conversation. Dès-là on prend droit de les regarder come des espèces de machines dont les ressorts n'ont qu'un èfet déterminé.

Mais croit-on que tous ceux qui se sont distingués dans le bel-esprit eussent été également capables de toutes les autres professions, & des diférens

emplois de la société ? Ils n'auroient peut-être jamais été ni bons Magistrats, ni bons Comerçans, ni bons Jurisconsultes, ni bons Artistes. Sont-ils biens sûrs qu'ils y auroient été propres? Ce qu'ils ont pris chez eux pour répugnance sur certaines ocupations, pouvoit être un signe d'incapacité autant que de dégoût. N'y auroit-il point d'exemples de beaux-esprits distingués qui fussent assez bornés sur d'autres articles, même sur ce qui paroît avoir, & en èfet a le plus de raport avec l'esprit, tel que le simple talent de la conversation, car c'en est un come un autre ? On en trouveroit, sans doute, des exemples, & l'on auroit tort d'en être étoné.

Pour faire voir que l'universalité des talens est une chimère, je ne veux pas chercher mes autorités dans la classe comune des esprits ; montons

jusqu'à la sphère de ces génies rares, qui, en faisant honeur à l'humanité, humilient les homes par la comparaison. Newton, qui a deviné le systême de l'Univers, du moins pour quelque tems, n'étoit pas regardé come capable de tout par ceux même qui s'honoroient de l'avoir pour compatriote.

Guillaume III. qui se conoissoit en homes, étant embarassé sur une afaire politique, on lui conseilla de consulter Newton : Newton, dit-il, n'est qu'un grand Philosophe. Ce titre étoit, sans doute, un éloge rare : mais enfin, dans cète ocasion-là, Newton n'étoit pas ce qu'il faloit, il en étoit incapable, & n'étoit qu'un grand Philosophe. Il est vrai-semblable, mais non pas démontré, que s'il eût apliqué à la science du gouvernement les travaux qu'il avoit consacrés à la conoissance

de l'Univers, le Roi Guillaume n'eût pas dédaigné ſes conſeils.

Dans combien de circonſtances, ſur combien de queſtions, le Philoſophe n'eût-il pas répondu à ceux qui lui auroient conſeillé de conſulter le Monarque ? Guillaume n'eſt qu'un Politique, qu'un grand Roi.

Le Prince & le Philoſophe étoient également capables de conoître les limites de leur génie ; au-lieu qu'un home d'imagination regarderoit come une injuſtice d'être recuſé ſur quelque matière que ce pût être. Les homes de ce caractère ſe croient capables de tout ; l'inexpérience même fortifie leur amour-propre qui ne peut s'éclairer que par des fautes, & diminuer par des conoiſſances acquiſes.

Les plus grandes afaires, cèles du gouvernement ne demandent que de bons eſprits ; le bel-eſprit y nuiroit, &

les grands esprits y sont rarement nécessaires. Ils ont des inconvénients pour la conduite, & ne sont propres qu'aux révolutions; ils sont nés pour édifier ou pour détruire. Le génie a ses bornes & ses écarts; la raison cultivée sufit à tout ce qui nous est nécessaire.

Si d'un côté il y a peu de talens si décidés pour un objet, qu'il eût été absolument impossible à celui qui en est doué de réussir dans toute autre chose; on peut, d'un autre côté, soutenir que tout est talent; c'est-à-dire en général, qu'avec quelque disposition naturèle, on peut, en y joignant de l'aplication, & sur-tout des exercices réiterées, réussir dans quelque carière que ce puisse être. Je ne prétens avancer qu'une proposition générale, j'excepte les vrais génies & les homes totalement stupides, deux sortes d'êtres presque également rares.

On voit, par exemple, des homes qui ne paroissent pas capables de lier deux idées ensemble, & qui cependant font au jeu les combinaisons les plus compliquées, les plus sûres & les plus rapides. Il faut nécessairement de l'esprit pour de tèles opérations; on dit qu'il ont l'esprit du jeu. Mais s'il n'y avoit aucun jeu d'inventé, croit-on que ces joueurs si subtils eussent été réduits à la seule existence matérièle? Cet esprit de calcul & de combinaison auroit pu être apliqué à des Sciences qui leur auroient peut-être fait un nom.

Les circonstances décident souvent de la diférence des talens. C'est ainsi que le choc du caillou fait sortir la flâme, en rompant l'équilibre qui la retenoit captive.

Ce qui est beaucoup plus rare que les grands talens, c'est une flexibilité

d'esprit qui saisisse un objet, l'embrasse, & puisse ensuite se replier vers un autre, qui en pénètre l'intérieur avec force, & qui le présente avec clarté. C'est une vue qui au lieu d'avoir une direction fixe, déterminée, & sur une seule ligne, a une action sphérique. Voilà ce qu'on peut apeler l'*esprit de lumière* : il peut imiter tous les talens, sans toutefois les porter au même degré que les homes qui sont bornés ; mais s'il est quelquefois moins brillant que les talens, il est beaucoup plus utile.

Les talens sont ou devienent persońels à ceux qui en sont doués, ou qui les ont acquis par l'exercice ; au-lieu que l'esprit de lumière se comunique, & dévelope celui des autres. Ceux qui l'ont en partage ne peuvent le méconoître, & se rendent intérieurement justice ; car la modestie n'est & ne

peut être qu'une vertu extérieure; c'est un voile dont on couvre son mérite, pour ne point blesser les yeux de l'envie, au lieu que l'humilité est le sentiment, l'aveu sincère de sa foiblesse. Ils n'ignorent pas aussi que cet esprit même qui semble apartenir uniquement à la nature, a presque autant besoin d'exercice que les talens pour se perfectionner. Mais si la présomption les gagne, s'ils vienent à s'exagérer leur esprit, en prenant leur facilité à s'instruire pour les conoissances mêmes; leur prévoyance, leur sagacité pour l'expérience, ils tombent dans des bévues plus grossières que ne font les homes bornés, mais atentifs. Les chûtes sont plus rudes, quand on court, que lorsqu'on marche lentement. L'esprit est le premier des moyens; il sert à tout, & ne suplée presque à rien.

Dans l'examen que je viens de faire,

mon dessein n'est assurément pas de dépriser le vrai bel-esprit. Tout peut, à la vérité, être regardé come talent, ou, si l'on veut, come *métier*. Mais il y en a qui exigent un assemblage de qualités rares, & le bel-esprit est du nombre. Je prétens seulement que s'il est dans la première classe, il n'y est pas seul ; que si l'on veut lui doner une préférence exclusive, on joint le ridicule à l'injustice; & que si la manie du bel-esprit augmente, ou se soutient long-tems au point où elle est, elle nuira infailliblement à l'esprit.

C'est contre l'excès & l'altération du bien qu'on doit être en garde; le mal bien reconnu exige moins d'atention, parce qu'il s'anonce assez de lui-même ; & pour finir par un exemple qui a beaucoup de raport à mon sujet, ce seroit un problême à résoudre, que d'examiner combien l'impression a

contribué au progrès des Lètres & des Sciences, & combien elle y peut nuire. Je ne veux pas m'engager dans une discussion qui exigeroit un Traité particulier ; mais je demande simplement qu'on fasse atention que si l'impression a multiplié les bons Ouvrages, elle favorise aussi un nombre effroyable de Traités sur diférentes matières ; de sorte qu'un home qui veut s'apliquer à un genre particulier, l'aprofondir & s'instruire, est obligé de payer à l'étude un tribut de lectures inutiles, rebutantes & souvent contraires à son objet. Avant que d'être en état de choisir ses guides, il a épuisé ses forces.

Je rapelerai donc à cet égard ce que j'ai avancé sur l'éducation, que le plus grand service que les Sociétés littéraires pouroient rendre aujourd'hui aux Lètres, aux Sciences & aux Arts, seroit de faire des méthodes, & de

tracer des routes qui épargneroient du travail, des erreurs, & conduiroient à la vérité, par les voies les plus courtes & les plus sûres.

CHAPITRE XIII.

Sur le raport de l'Esprit & du Caractère.

Le caractère est la forme distinctive d'une ame d'avec une autre, sa diférente manière d'être. Le caractère est aux ames ce que la physionomie & la variété dans les mêmes traits sont aux visages.

Les visages sont composés des mêmes parties, c'est en cela qu'ils se ressemblent : l'accord de ces parties est diférent ; voilà ce qui les distingue les uns des autres, & empêche de les confondre.

Les homes sans caractère sont des visages sans physionomie, de ces visages comuns qu'on ne prend pas la peine de distinguer.

„ L'eſprit eſt une des facultés de l'ame qu'on peut comparer à la vue ; & l'on peut conſidérer la vue par ſa nèteté, ſon étendue, ſa promtitude, & par les objets ſur leſquels elle eſt exercée ; car outre la faculté de voir, on aprend encore à voir.

Je ne veux pas entrer ici dans une diſcuſſion métaphyſique, qu'on ne jugeroit peut être pas aſſez néceſſaire à mon ſujet, quoiqu'il n'y eût peut être pas de métaphyſique mieux employée que cèle qui ſeroit apliqué aux mœurs ; elle juſtifîroit le ſentiment, en démontrant les principes.

Nous avons vu dans le Chapitre précédent les injuſtices qu'on fait dans la prééminence qu'on done à certains talens ; nous alons voir qu'on n'en fait pas moins dans les jugemens qu'on porte ſur les diférentes ſortes d'eſprits. Il y en a du premier ordre que

l'on confond quelquefois avec la sotise.

Ne voit-on pas des gens dont la naïveté & la candeur empêchent qu'on ne rende justice à leur esprit? Cependant la naïveté n'est que l'expression la plus simple & la plus naturèle d'une idée dont le fonds peut être fin & délicat; & cète expression simple a tant de grâce, & d'autant plus de mérite, qu'elle est le chef-d'œuvre de l'art dans ceux à qui elle n'est pas naturèle.

La candeur est le sentiment intérieur de la pureté de son ame, qui empêche de croire qu'on ait rien à dissimuler, & la naïveté empêche de le savoir.

L'ingénuité peut être une suite de la sotise, quand elle n'est pas l'èfet de l'inexpérience; mais la naïveté n'est souvent que l'ignorance de choses de convention, faciles à aprendre, quelque-

fois bones à dédaigner, & la candeur eſt la première marque d'une bèle ame. La naïveté & la candeur peuvent ſe trouver dans le plus beau génie, & alors elles en ſont l'ornement le plus précieux & le plus aimable.

Il n'eſt pas étonant que le vulgaire qui n'eſt pas digne de reſpecter des avantages ſi rares, ſoit l'admirateur de la fineſſe de caractère, qui n'eſt ſouvent que le fruit de l'atention fixe & ſuivie d'un eſprit médiocre que l'intérêt anime. La fineſſe peut marquer de l'eſprit, mais elle n'eſt jamais dans un eſprit ſupérieur, à moins qu'il ne ſe trouve avec un cœur bas. Un eſprit ſupérieur dédaigne les petits reſſorts; il n'emploie que les grands, c'eſt-à-dire les ſimples.

On doit encore diſtinguer la fineſſe de l'eſprit de cèle du caractère. L'eſprit fin eſt ſouvent faux; préciſément parce

parce qu'il eſt trop fin ; c'eſt un corps trop délié pour avoir de la conſiſtance. La fineſſe imagine au lieu de voir ; à force de ſupoſer, elle ſe trompe. La pénétration voit, & la ſagacité va juſqu'à prévoir. Si le jugement fait la baſe de l'eſprit, ſa promtitude contribue encore à ſa juſteſſe ; mais ſi l'imagination domine, c'eſt la ſource d'erreurs la plus féconde.

Enfin, la fineſſe eſt un menſonge en action, & le menſonge part toujours de la crainte ou de l'intérêt, & par conſéquent de la baſſeſſe. On ne voit point d'home puiſſant & abſolu, quelque vicieux qu'il ſoit d'ailleurs, mentir à celui qui lui eſt ſoumis, parce qu'il ne le craint pas. Si cela arive, c'eſt ſûrement par une vue d'intérêt ; auquel cas il ceſſe en ce point d'être puiſſant, & devient alors dépendant de ce qu'il déſire, &

ne peut emporter par la force ouverte.

Il ne faut pas être surpris qu'un home d'esprit soit trompé par un sot. L'un suit continûment son objet, & l'autre ne s'avise pas d'être en garde. La duperie des gens d'esprit vient de ce qu'ils ne comptent pas assez avec les sots, c'est-à-dire, de ce qu'ils les comptent pour trop peu.

On auroit plus de raison de s'étoner des fautes grossières où les gens d'esprit tombent d'eux mêmes. Leurs fautes sont cependant encore moins fréquentes que celles des autres homes, mais quelquefois plus graves & toujours plus remarquées. Quoi qu'il en soit, j'en ai cherché la raison, & je crois l'apercevoir dans le peu de raport qui se trouve entre l'esprit d'un home & son caractère; car ce sont deux choses très-distinctes.

La dépendance mutuèle de l'esprit & du caractère peut être envisagée sous trois aspects. On n'a pas le caractère de son esprit, ou l'esprit de son caractère. On n'a pas assez d'esprit pour son caractère. On n'a pas assez de caractère pour son esprit.

Un home, par exemple, sera capable des plus grandes vues, de concevoir, digérer & ordoner un grand dessein. Il passe à l'exécution, & il échoue, parce qu'il se dégoûte, qu'il est rebuté des obstacles mêmes qu'il avoit prévus & dont il voyoit les ressources. On le reconoît d'ailleurs pour un home de beaucoup d'esprit, & ce n'est pas en èfet par là qu'il a manqué. On est étoné de sa conduite, parce qu'on ignore qu'il est léger & incapable de suite dans le caractère; qu'il n'a que des accès d'ambition qui cèdent à une paresse naturèle; qu'il est incapable d'une volonté forte à

laquèle peu de choſes réſiſtent, même pour les gens bornés; & qu'enfin il n'a pas le caractère de ſon eſprit. Sans manquer d'eſprit, on manque à ſon eſprit par légèreté, par paſſion, par timidité.

Un autre d'un caractère propre aux plus grandes entrepriſes, avec du courage & de la conſtance, manquera de l'eſprit qui fournit les moyens; il n'a pas l'eſprit de ſon caractère.

Voilà l'opoſition du caractère & de l'eſprit. Mais il y a une autre manière de faire des fautes, malgré beaucoup d'eſprit, même analogue au caractère; c'eſt lorſqu'on n'a pas encore aſſez d'eſprit pour ce caractère.

Un homme d'un eſprit étendu & rapide aura des projets encore plus vaſtes : il faut néceſſairement qu'il échoue, parce que ſon eſprit ne ſufit pas encore à ſon caractère. Il y a tel home

qui n'a fait que des sotises, qui avec un autre caractère que le sien, auroit passé avec justice pour un génie supérieur.

Mètons en oposition un homme dont l'esprit a une sphère peu étendue, mais dont le cœur exempt des passions vives ne le porte pas au-delà de cète sphère bornées. Ses entreprises & ses moyens sont en proportion égale; il ne fera point de faute, & sera regardé come sage, parce que la réputation de sagesse dépend moins des choses brillantes qu'on fait, que des sotises qu'on ne fait point.

Peut-être y a-t-il plus d'esprit chez les gens vifs que chez les autres; mais aussi ils en ont plus de besoin. Il faut voir clair & avoir le pied sûr quand on veut marcher vîte; sans quoi, je le répète, les chûtes sont fréquentes & dangereuses. C'est par cète raison que de tous les

ſots, les plus vifs ſont les plus inſuportables.

Un caractère trop vif nuit quelquefois à l'eſprit le plus juſte, en le pouſſant au de-là du but, ſans qu'il l'ait aperçu. On ne ſe trouve pas humilié de cet excès, parce qu'on ſupoſe que le moins eſt renfermé dans le plus; mais ici le plus & le moins ne ſont pas bien comparés, & ſont de nature diférente. Il faut plus de force pour s'arêter au terme, que pour le paſſer par la violence de l'impulſion. Voir le but où l'on tend, c'eſt jugement; y ateindre, c'eſt juſteſſe; s'y arrêter, c'eſt force; le paſſer, ce peut être foibleſſe.

Les jugemens de l'extrême vivacité reſſemblent aſſez à ceux de l'amour-propre qui voit beaucoup, compare peu, & juge mal. La ſcience de l'amour-propre eſt de toutes la plus cultivée &

la moins perfectionée. *Si* l'amour-propre pouvoit admètre des règles de conduite, il deviendroit le germe de plusieurs vertus, & supléroit à cèles mêmes qu'il paroît exclure.

On objectera peut-être qu'on voit des homes d'un flegme & d'un esprit également reconus tomber dans des égaremens qui tiènent de l'extravagance : mais on ne fait pas atention que ces mêmes homes, malgré cet extérieur froid, sont des caractères violens. Leur tranquilité n'est qu'aparente ; c'est l'èfet d'un vice des organes, un maintien de hauteur ou d'éducation, une fausse dignité ; leur sang froid n'est que de l'orgueil.

On confond assez comunément la chaleur & la vivacité, la morgue & le sang froid. Cependant on est souvent très violent, sans être vif. Le feu pénétrant du charbon de tère jète peu

de flâme, c'eſt même en étouffant celle-ci qu'on augmente l'activité du feu; la flâme au contraire peut être fort brillante, ſans beaucoup de chaleur.

Le plus grand avantage pour le bonheur, eſt une eſpèce d'équilibre entre les idées & les afections, entre l'eſprit & le caractère.

Enfin, ſi l'on reproche tant de fautes aux gens d'eſprit, c'eſt qu'il y en a peu qui par la nature ou l'étendue de leur eſprit aient celui de leur caractère; & malheureuſement celui-ci ne ſe change point. Les mœurs ſe corigent, l'eſprit ſe fortifie ou s'altère; les afections changent d'objet, le même peut ſucceſſivement inſpirer l'amour ou la haine; mais le caractère eſt inaltérable, il peut être contraint ou déguiſé, il n'eſt jamais détruit. L'orgueil humilié & rampant eſt toujours de l'orgueil.

L'âge, la maladie, l'ivresse changent, dit-on, le caractère. On se trompe. La maladie & l'âge peuvent l'afoiblir, en suspendre les fonctions, quelquefois le détruire, sans jamais le dénaturer. Il ne faut pas confondre avec le caractère ce qui part de la chaleur du sang, de la force du tempérament. Presque tous les homes, quoique de caractères diférents ou oposés, sont courageux dans le jeune âge, & timides dans la vieillesse. On ne prodigue jamais tant sa vie que lorsqu'on en a le plus à perdre. Que de Guériers dont le courage s'écoule avec le sang! N'en a-t-on pas vu qui, après avoir bravé mile fois le trépas, tombés dans une maladie de langueur, éprouvoient dans un lit toutes les âfres de la mort?

L'ivresse, en égarant l'esprit, n'en done que plus de ressort au caractère. Le vil complaisant d'un home en place s'étant enivré, lui tint les propos d'une

haine envenimée, & se fit chasser. On voulut excuser l'ofenseur sur l'ivresse. Je ne puis m'y tromper, répondit l'ofensé; ce qu'il me dit étant ivre, il le pense à jeun.

Après avoir examiné l'oposition qui peut se trouver entre le caractère & l'esprit, sous combien de faces ne pouroit-on pas envisager la question ? Combien de combinaisons faudroit-il faire! combien de détails à déveloper, si l'on vouloit montrer les inconvéniens qui résultent de la contrariété du caractère & de l'esprit avec la santé! On n'imagine pas à quel point la conduite qu'on suit, & les diférents partis qu'on prend & qu'on abandonne dépendent de la santé. Un caractère fort, un esprit actif exigent une santé robuste. Si elle est trop foible pour y répondre, elle achève par-là de se détruire. Il y a mile occasions où il est nécessaire que le

caractère, l'esprit & la santé soient d'acord.

Tout ce que l'home qui a le plus d'esprit peut faire, c'est de s'étudier, de se conoître, de consulter ses forces, & de compter ensuite avec son caractère; sans quoi les fautes, & même les malheurs ne servent qu'à l'abatre, sans le coriger; mais pour un home d'esprit, ils sont une ocasion de réfléchir. C'est, sans doute, ce qui a fait dire qu'il y a toujours de la ressource avec les gens d'esprit. La réflexion sert de sauvegarde au caractère, sans le coriger, come les règles en servent au génie, sans l'inspirer. Elles font peu pour l'home médiocre, elles prévienent les fautes de l'home supérieur.

CHAPITRE XIV.

Sur l'Estime & le Respect.

Ce que j'ai dit jusqu'ici des diférents jugemens des homes m'engage à tâcher d'en pénétrer les causes.

Toutes les facultés de notre âme se réduisent, come on l'a vu, à sentir & penser; nous n'avons que des idées ou des afections, car la haine même n'est qu'une révolte contre ce qui s'opose à nos afections.

Dans les choses purement intellectuèles nous ne ferions jamais de faux jugemens, si nous avions présentes toutes les idées qui regardent le sujet dont nous voulons juger. L'esprit n'est jamais faux, que parce qu'il n'est pas assez étendu, au moins sur le sujet dont il s'agit, quelqu'étendue qu'il pût

avoir d'ailleurs ſur d'autres matières ; mais dans cèles où nous avons intérêt, les idées ne ſufiſent pas à la juſteſſe de nos jugemens. La juſteſſe de l'eſprit dépend alors de la droiture du cœur, & du calme des paſſions ; car je doute qu'une démonſtration mathématique parût une vérité à quelqu'un dont elle combatroit une paſſion forte ; il y ſuposeroit du paralogiſme.

Si nous ſomes aféctés pour ou contre un objet, il eſt bien dificile que nous ſoyons en état d'en juger ſainement. Notre intérêt plus ou moins dévelopé, mieux ou moins bien entendu, mais toujours ſenti, fait la règle de nos jugemens.

Il y a des ſujets ſur leſquels la ſociété a prononcé, & qu'elle n'a pas laiſſé à notre diſcuſſion. Nous ſouſcrivons à ſes déciſions par éducation & par préjugé ; mais la ſociété même s'eſt déter-

minée par les principes qui dirigent nos jugemens particuliers, c'est-à-dire, par l'intérêt. Nous consultons tous sépařément notre intérêt personel bien ou mal apliqué; la société a consulté l'intérêt comun qui rectifie l'intérêt particulier. C'est l'intérêt public, peut-être l'intérêt de ceux qui gouvernent, mais qu'il faut bien supposer justes, qui a dicté les loix & qui fait les vertus; c'est l'intérêt particulier qui fait les crimes, quand il est oposé à l'intérêt comun. L'intérêt public, fixant l'opinion générale, est la mesure de l'estime, du respect, du véritable prix, c'est à-dire, du prix reconu des choses. L'intérêt particulier décide des jugemens les plus vifs & les plus intimes, tels que l'amitié & l'amour, les deux èfets les plus sensibles de l'amour de nous-mêmes. Passons à l'aplication de ces principes.

Qu'eſt-ce que l'eſtime? ſinon un ſentiment que nous inſpire ce qui eſt utile à la ſociété? Mais quoique cète utilité ſoit néceſſairement relative à tous les membres de la ſociété, elle eſt trop habituèle & trop peu direĉte pour être vivement ſentie. Ainſi notre eſtime n'eſt preſque qu'un jugement que nous portons, & non pas une afeĉtion qui nous échaufe, tèle que l'amitié que nous inſpirent ceux qui nous ſont perſonèlement utiles; & j'entends par utilité perſonèle, non ſeulement des ſervices, des bienfaits matériels, mais encore le plaiſir & tout ce qui peut nous afeĉter agréablement, quoiqu'il puiſſe dans la ſuite nous être réèlement nuiſible. L'utilité ainſi entendue doit, come on juge bien, s'apliquer même à l'amour, le plus vif de tous les ſentimens, parce qu'il a pour objet ce que nous regardons come le ſouverain

bien, dans le tems que nous en ſommes afectés.

On m'objectera peut-être que ſi l'amour & l'eſtime ont la même ſource, & que ſuivant mon principe ils ne diférent que par les dégrés, l'amour & le mépris ne devroient jamais ſe réunir ſur le même objet; ce qui, dira-t-on, n'eſt pas ſans exemples. On ne fait pas ordinairement la même objection ſur l'amitié; on ſupoſe qu'un honête home qui eſt l'ami d'un home mépriſable, eſt dans l'ignorance à ſon égard, & non pas dans l'aveuglement; & que s'il vient à être inſtruit du caractère qu'il ignoroit, il en fera juſtice en rompant. Je n'examinerai donc pas ce qui concerne l'amitié qui n'eſt pas toujours entre ceux où l'on croit la voir. Il y a bien de prétendues amitiés, bien des actes de reconoiſſance qui ne ſont que des procédés, quel-

quefois intéressés, & non pas des atachemens.

D'ailleurs, si je satisfais à l'objection sur le sentiment le plus vif, on me dispensera, je crois, d'éclaircir ce qui concerne des sentimens plus foibles.

Je dis donc que l'amour & le mépris n'ont jamais eu le même objet à la fois : car je ne prens point ici pour amour ce désir ardent, mais indéterminé, auquel tout peut servir de pâture, que rien ne fixe, & auquel sa violence même interdit le choix ; je parle de celui qui lie la volonté vers un objet à l'exclusion de tout autre. Un Amant de cète espèce ne peut, dis-je, jamais mépriser l'objet de son atachement, sur-tout s'il s'en croit aimé : car l'amour-propre ofensé peut balancer, & même détruire l'amour. On voit à la vérité des homes qui ref-

ſentent la plus forte paſſion pour un objet qui l'eſt auſſi du mépris général ; mais loin de partager ce mépris, ils l'ignorent ; s'ils y ont ſouſcrit eux mêmes avant leur paſſion, ils l'oublient enſuite, ſe rétractent de bone foi, & crient à l'injuſtice. S'il leur arive dans ces orages ſi comuns aux Amans de ſe faire des reproches outrageans, ce ſont des accès de fureur ſi peu réfléchis, qu'ils arivent aux Amans qui ont le plus droit de ſe reſpecter.

L'aveuglement peut n'être pas continuel, & avoir des intervales où un home rougit de ſon atachement; mais cète lueur de raiſon n'eſt qu'un inſtant de ſomeil de l'amour qui ſe réveille bientôt pour la déſavouer. Si l'on reconoît des défauts dans l'objet aimé, ce ſont de ceux qui gênent, qui tourmentent l'amour, & qui ne l'humilient pas.

Peut-être ira-t-on jusqu'à convenir de sa foiblesse, & sera-t-on forcé d'avouer l'erreur de son choix; mais c'est par impuissance de réfuter les reproches, pour se soustraire à la persécution, & assurer sa tranquilité contre des remontrances fatiguantes qu'on n'est plus obligé d'entendre, quand on est convenu de tout. Un Amant est bien loin de sentir ou même de penser ce qu'on le force de prononcer, sur-tout s'il est d'un caractère doux. Mais pour peu qu'il ait de fermeté, il résistera avec courage. Ce qu'on lui présentera comme des taches humiliantes dans l'objet de sa passion, il n'en fera que des malheurs qui le lui rendront plus cher: la compassion viendra encore redoubler, anoblir l'amour, en faire une vertu & quelquefois ce sera avec raison, sans qu'on puisse la faire adopter à des censeurs incapables de sen-

timent, & de faire les diſtinctions fines & honêtes qui ſéparent le vice d'avec le malheur. Que ceux qui n'ont jamais aimé ſe tiènent pour dit, quelque ſupériorité d'eſprit qu'ils aient, qu'il y a une infinité d'idées, je dis d'idées juſtes, auxquèles ils ne peuvent ateindre, & qui ne ſont réſervées qu'au ſentiment.

Je viens de dire que des inſtans de dépit ne pouvoient pas être regardés come un *état fixe* de l'âme, ni prouver que le mépris s'alie avec l'amour. Il me reſte à prévenir l'objection qu'on pouroit tirer des homes qui ſentent continuèlement la honte de leur atachement, & qui ſont humiliés de faire de vains èforts pour ſe dégager. Ces homes exiſtent aſſurément, & en plus grand nombre qu'on ne croit; mais ils ne ſont plus amoureux, quelque aparence qu'ils en aient.

Il n'y a rien que l'on confonde si fort que l'amour, & qui y soit souvent plus oposé, que la force de l'habitude. C'est une chaîne dont il est plus dificile de se dégager que de l'amour, surtout à un certain âge : car je doute qu'on trouvât dans la jeunesse les exemples qu'on voudroit aléguer, non-seulement parce que les jeunes gens n'ont pas eu le tems de contracter cète habitude, mais parce qu'ils en sont incapables.

Le jeune home qui aime l'objet le plus autentiquement méprisable, est bien loin de s'en douter. Il n'a peut-être pas encore ataché d'idée aux termes d'estime & de mépris ; il est emporté par la passion. Voilà ce qu'il sent, je ne dirai pas, voilà ce qu'il sait : car alors il ne sait ni ne pense rien, il jouit. Cet objet cesse-t-il de lui plaire, parce qu'un autre lui plaît davantage,

il penſera ou répétera tout ce qu'on voudra du premier.

Mais dans un âge mûr, il n'en eſt pas ainſi, l'habitude eſt contractée; on ceſſe d'aimer, & l'on reſte ataché. On mépriſe l'objet de ſon atachement, s'il eſt mépriſable, parce qu'on le voit tel qu'il eſt; & on le voit tel qu'il eſt, parce qu'on n'eſt plus amoureux.

Puiſque notre intérêt eſt la meſure de notre eſtime, quand il nous porte juſqu'à l'afection, il eſt bien dificile que nous y puiſſions joindre le mépris. L'amour ne dépend pas de l'eſtime; mais dans bien des ocaſions l'eſtime dépend de l'amour.

J'avoue que nous nous ſervons très-utilement de perſones mépriſables que nous reconoiſſons pour tèles; mais nous les regardons come des inſtrumens vils qui nous ſont chers, c'eſt-à-dire utiles, & que nous n'aimons point;

ce ſont même ceux dont les perſones honêtes payent le plus ſcrupuleuſement les ſervices, parce que la reconoiſſance ſeroit un poids trop humiliant.

C'eſt avec bien de la répugnance que j'oſerai dire que les gens naturèlement ſenſibles ne ſont pas ordinairement les meilleurs Juges de ce qui eſt eſtimable, c'eſt-à-dire, de ce qui l'eſt pour la ſociété. Les parens tendres juſqu'à la foibleſſe ſont les moins propres à rendre leurs enfans bons citoyens. Cependant nous ſomes portés à aimer de préférence les perſonnes reconues pour ſenſibles, parce que nous nous flatons de devenir l'objet de leur afection, & que nous nous préférons à la ſociété. Il y a une eſpèce de ſenſibilité vague qui n'eſt qu'une foibleſſe d'organes plus digne de compaſſion que de reconoiſſance. La vraie ſenſibi-

lité feroit cèle qui naîtroit de nos jugemens, & qui ne les formeroit pas.

J'ai remarqué que ceux qui aiment le bien public, qui afectionent la caufe comune, & s'en ocupent fans ambition, ont beaucoup de liaifons & peu d'amis. Un home qui eft bon citoyen activement, n'eft pas ordinairement fait pour l'amitié ni pour l'amour. Ce n'eft pas uniquement parce que fon efprit eft trop ocupé d'ailleurs; c'eft que nous n'avons qu'une portion déterminée de fenfibilité qui ne fe répartit point, fans que les portions diminuent. Le feu de notre âme eft en cela bien diférent de la flâme matérièle, dont l'augmentation & la propagation dépend de la quantité de fon alîment.

Nous voyons chez les Peuples où le patriotifme a régné avec le plus d'éclat, les pères immoler leurs fils à l'Etat : nous admirons leur courage,

ou

ou somes révoltés de leur barbarie, parce que nous jugeons d'après nos mœurs. Si nous étions élevés dans les mêmes principes, nous vêrions qu'ils faisoient à peine des sacrifices, puisque la patrie concentroit toutes leurs afections, & qu'il n'y a point d'objet vers lequel le préjugé de l'éducation ne puisse quelquefois nous porter. Pour ces Républicains, l'amitié n'étoit qu'une émulation de vertu, le mariage une loi de société, l'amour un plaisir passager, la patrie seule une passion. Pour ces homes, l'amitié se confondoit avec l'estime : cèle-ci est pour nous, come je l'ai dit, un simple jugement de l'esprit, & l'autre un sentiment.

Depuis que le patriotisme a disparu, rien ne peut mieux en retracer l'idée que certains établissemens qui subsistent parmi nous, & qui ne sont nulement patriotiques relativement à la société

générale. Voyez les Comunautés; ceux ou cèles qui les composent sont dévorés du zèle de la Maison. Leurs familles leur devienent étrangères, ils ne conoissent plus que cèle qu'ils ont adoptée. Souvent divisés par des animosités persõnèles, par des haines individuèles, ils se réunissent, & n'ont plus qu'un esprit, dès qu'il s'agit de l'intérêt du corps ; ils y sacrifîroient parens, amis, s'ils en ont, & quelquefois eux-mêmes. Les vertus monastiques cèdent à l'esprit monacal. Il semble que l'habit qu'ils prènent soit le contraire de la robe de Nessus ; le poison de la leur n'agit qu'au dehors.

La faveur des partis se porte encore plus loin. Ils ne se bornent pas à leurs avantages réels, la haine contre le parti contraire est d'obligation ; c'est le seul devoir que la plûpart soient en état de remplir, & dont ils s'acquitent religieu-

ſement, ſouvent pour des queſtions qu'ils n'entendent point, qui, à la vérité, ne méritent pas d'être entendues, & n'en ſont adoptées & défendues qu'avec plus d'animoſité. Nous en avons de nos jours, & ſous nos yeux, des exemples frapans.

L'eſtime aujourd'hui tire ſi peu à conſéquence, eſt un ſi foible engagement, qu'on ne craint point de dire d'un home qu'on l'eſtime & qu'on ne l'aime point; c'eſt faire à la fois un acte de juſtice, d'intérêt perſonel & de franchiſe : car c'eſt come ſi l'on diſoit que ce même home eſt un bon citoyen, mais qu'on a ſujet de s'en plaindre, ou qu'il déplaît, & qu'on ſe préfère à la ſociété; aveu qui prouve aujourd'hui une eſpèce de courage philoſophique, & qui autrefois auroit été honteux, parce qu'on aimoit alors ſa patrie, & par conſéquent ceux qui la ſervoient bien.

L'altération qui eſt arivée dans les

mœurs, a fait encore que le respect, qui, chez les Peuples dont j'ai parlé, étoit la perfection de l'estime, en soufre l'exclusion parmi nous, & peut s'alier avec le mépris.

Le respect n'est autre chose que l'aveu de la supériorité de quelqu'un. Si la supériorité du rang suivoit toujours cèle du mérite, ou qu'on n'eût pas prescrit des marques extérieures de respect, son objet seroit personel come celui de l'estime, & il a dû l'être originairement, de quelque nature qu'ait été le mérite de mode. Mais come quelques homes n'eurent pour mérite que le crédit de se maintenir dans les places que leurs ayeux avoient honorées, il ne fut plus dès-lors possible de confondre la persone dans le respect que les places exigeoient. Cète distinction se trouve aujourd'hui si vulgairement établie, qu'on voit des homes réclamer quelquefois

pour leur rang, ce qu'ils n'oseroient prétendre pour eux-mêmes. *Vous devez*, dit-on humblement, *du respect à ma place, à mon rang;* on se rend assez de justice pour n'oser dire, *à ma persone.* Si la modestie fait aussi tenir le même langage, elle ne l'a pas inventé, & elle n'auroit jamais dû adopter celui de l'avilissement.

La même réflexion fit comprendre que le respect qui pouvoit se refuser à la persone, malgré l'élévation du rang, devoit s'acorder, malgré l'abaissement de l'état, à la supériorité du mérite; car le respect en changeant d'objet dans l'aplication, n'a point changé de nature, & n'est dû qu'à la supériorité. Ainsi il y a depuis long-temps deux sortes de respects, celui qu'on doit au mérite, & celui qu'on rend aux places, à la naissance. Cète dernière espèce de respect n'est plus qu'une formule de paroles ou

de gestes, à laquèle les gens raisonables se soumètent, & dont on ne cherche à s'afranchir que par sotise, & par un orgueil puérile.

Le vrai respect n'ayant pour objet que la vertu, il s'ensuit que ce n'est pas le tribut qu'on doit à l'esprit ou aux talens: on les loue, on les estime, c'est-à-dire, qu'on les prise, on va jusqu'à l'admiration; mais on ne leur doit point de respect, puisqu'ils pouroient ne pas sauver toujours du mépris. On ne mépriseroit pas précisément ce qu'on admire, mais on pourroit mépriser à certains égards ceux qu'on admire à d'autres. Cependant ce discernement est rare; tout ce qui saisit l'imagination des homes, ne leur permet pas une justice si exacte.

En général, le mépris s'atache aux vices bas, & la haine aux crimes hardis qui malheureusement sont au-dessus du mépris, & sont quelquefois confondre

l'horreur avec une ſorte d'admiration. Je ne dis rien en particulier de la colère, qui n'a guère lieu que dans ce qui nous devient perſonel. La colère eſt une haine ouverte & paſſagère, la haine une colère retenue & ſuivie. En conſidérant les diférentes gradations, il me ſemble que tout concourt à établir les principes que j'ai poſés, & pour les réſumer en peu de mots.

Nous eſtimons ce qui eſt utile à la ſociété, nous mépriſons ce qui lui eſt nuiſible. Nous aimons ce qui nous eſt perſonèlement utile, nous haïſſons ce qui nous eſt contraire, nous reſpectons ce qui nous eſt ſupérieur, nous admirons ce qui eſt extraordinaire.

Il ne s'agit plus que d'éclaircir une équivoque très-comune ſur le mot de *mépris*, qu'on emploie ſouvent dans une acception bien diférente de l'idée ou du ſentiment qu'on éprouve. On croit ſou-

vent, ou l'on veut ſaire croire qu'on mépriſe certaines perſones, parce qu'on s'atache à les dépriſer. Je remarque, au contraire, qu'on ne dépriſe avec afectation, que par le chagrin de ne pouvoir mépriſer, & qu'on eſtime forcément ceux contre qui l'on déclame. Le mépris qui s'anonce avec hauteur, n'eſt ni indiférence, ni dédain; c'eſt le langage de la jalouſie, de la haine & de l'eſtime voilées par l'orgueil; car la haine prouve ſouvent plus de motifs d'eſtime, que l'aveu même d'une eſtime ſincère.

CHAPITRE XV.

Sur le prix réel des choſes.

NOUS n'avons examiné dans le Chapitre précédent que l'eſtime relative aux perſones ; faiſons l'aplication de nos principes aux jugemens que nous portons du prix réel des choſes, & alors eſtimer ne veut dire que priſer.

Dans quèle proportion eſtimons ou priſons-nous les choſes ? Dans cèle de leur utilité combinée avec leur rareté ; & cète ſeconde façon de les conſidérer, c'eſt-à-dire, la rareté, eſt ce qui diſtingue le prix que nous mètons aux choſes d'avec l'eſtime que nous faiſons des perſones. En èfet, notre eſtime pour un home ne diminue pas, ſi nous en trouvons d'autres auſſi eſtimables ;

au-lieu que le prix que nous mètons à une chose rare, diminue aussitôt qu'elle devient comune.

Cète distinction est si sûre, que nous n'estimons les persones par leur rareté, qu'en les considérant comme choses. Tèle est, par exemple, l'estime que nous avons pour les talens, dont nous faisons alors abstraction d'avec la persone.

Il faut encore observer à l'égard des choses, come j'ai fait à l'égard des persones, que le plaisir, soit réel, soit de convention, que ces choses peuvent nous faire en flatant nos sens ou notre amour-propre, se raporte à leur utilité, c'est toujours avec la rareté qu'elle se combine pour le prix que nous y mètons. Ajoutons que l'utilité se mesure encore par son étendue; de façon que de deux choses dont l'utilité & la rareté sont égales, l'utilité qui est

comune à un plus grand nombre d'homes mérite le plus d'estime ; & ces trois mobiles du prix que nous mètons aux choses, l'utilité, l'étendue de cète utilité, & la rareté, se combinent à l'infini, & toujours par les mêmes loix.

Eclaircissons ces principes par des exemples. Les choses de premiere nécessité, tèles que le pain & l'eau, ne peuvent pas être rares, sans quoi elles ne seroient pas nécessaires ; n'étant pas rares, elles ne peuvent atirer notre estime ; mais si par malheur elles cessent pour un temps d'être comunes, quel prix n'y mètons-nous point ? Ce principe fait la règle du comerce.

Coment décidons-nous du prix de toutes les choses matérièles ? par la même loi. Nous prisons beaucoup un diamant ; en quoi consiste son utilité ? Dans son éclat, dans le léger plaisir

de la parure, & sur-tout dans la vanité frivole qui résulte de l'opinion d'opulence & de ses èfets. Mais d'un autre côté, sa rareté est de la première classe, & les dégrés de rareté peuvent compenser ou surpasser les dégrés d'utilité que d'autres auroient. D'ailleurs, sous un autre aspect, l'utilité du diamant est très-grande, puisqu'il est dans la classe des richesses qui sont représentatives de toutes les utilités physiques.

Passons aux talens; par où les prisons-nous? Par la combinaison de leur utilité, soit pour les comodités, soit pour les plaisirs; par le nombre de ceux qui en jouissent, & la rareté des homes qui les exercent.

Les arts ou métiers de première nécessité sont peu estimés, parce que tout le monde est en état de les exercer, & qu'ils sont abandonés à la partie de la

ſociété malheureuſement la plus mé-priſée.

On n'a pas pour les Laboureurs l'eſtime que la reconoiſſance, la com-paſſion, l'humanité devroient inſpirer. Mais en ſupoſant, par impoſſible, qu'il n'y eût à la fois qu'un home capable de procurer les moiſſons, on en feroit un Dieu, & la vénération ne diminûroit que lorſqu'il auroit co-muniqué ſes lumières, & qu'il auroit acquis par-là plus de droit à la reco-noiſſance. On pouroit après ſa mort rendre à ſa mémoire ce qu'on auroit ravi à ſa perſone. C'eſt ce qui a procuré les honeurs divins à certains Inven-teurs; il y a eu pluſieurs Divinités dans le Paganiſme qui n'ont pas eu d'autre origine.

A l'égard des arts de pur agrément; & dont toute l'utilité conſiſte dans les plaiſirs qu'ils procurent, dans quel

ordre d'eſtime les rangeons-nous? N'eſt-ce pas ſuivant les dégrés de plaiſir & le nombre des homes qui peuvent en jouir?

Il y a peu d'arts auxquels les homes en général ſoient plus ſenſibles qu'à la Muſique; & le plaiſir qu'elle leur fait dépendant de l'exécution, il ſemble qu'ils devroient préférer ceux qui exécutent les pièces à ceux qui les compoſent; mais, d'un autre côté, les Compoſiteurs ſont les plus rares, & leur utilité eſt plus étendue. Leurs compoſitions peuvent ſe tranſporter par-tout, & y être exécutées; au-lieu que le talent de l'exécution, quelque ſupérieur qu'il puiſſe être, ſe trouve borné au plaiſir de peu de perſones, du moins en comparaiſon du Compoſiteur.

La rareté d'une choſe ſans aucune eſpèce d'utilité, ne peut mériter d'eſ-

time. Celui qui lançoit des grains de millet au-travers d'une aiguille, étoit vrai-semblablement unique ; mais cète adresse n'étoit d'aucune utilité; la curiosité qu'il pouvoit exciter n'étoit pas même une curiosité de plaisir. Il y a des choses qu'on veut voir, non par le plaisir qu'elles font, mais pour savoir si elles sont.

Pourquoi les Ouvrages d'esprit, en faisant abstraction de leur utilité principale, méritent-ils plus d'estime, & font-ils plus de réputation que des talens plus rares ? C'est par l'avantage qu'ils ont de se répandre, & d'être par-tout également goûtés par ceux qui sont capables de les sentir. Corneille n'est peut-être pas un home plus rare que Lully, que Rameau, cependant leurs noms ne sont pas sur la même ligne, parce qu'il y a un plus grand nombre d'homes à portée de jouir des

Ouvrages de Corneille que de ceux de Rameau, de Lully, & que le plaisir qui naît des Ouvrages d'esprit, dévelopant celui des Lecteurs, ou leur touchant le cœur, flate le sentiment & l'amour-propre, & doit en plus d'ocasions l'emporter sur le plaisir des sens que les talens nous causent.

Ce n'est pas que dans nos jugemens nous fassions une analyse si exacte, & une comparaison si géométrique; une justice naturèle nous les inspire, & l'examen réfléchi les confirme.

Qu'on parcoure les Sciences & les Arts, qu'on les pése dans cète balance, on véra que l'estime qu'on en fait part toujours des mêmes principes qui s'étendent jusque sur la politique & la science du gouvernement.

On a recherché bien des fois quel étoit le meilleur : les uns se déterminent pour l'un ou pour l'autre par leur

goût particulier ; d'autres jugent que la forme du gouvernement doit dépendre du local & du caractère des peuples. Cela peut être vrai ; mais quelque forme que l'on préfère, il y a toujours une première règle prise de l'utilité étendue. *Le meilleur des gouvernemens n'est pas celui qui fait les homes les plus heureux, mais celui qui fait le plus grand nombre d'heureux.*

Combien faut il faire de malheureux pour fournir les matériaux de ce qui fait ou devroit faire le bonheur de quelques particuliers, qui même ne savent pas en jouir ? Ceux à qui le sort des homes est confié doivent toujours ramener leurs calculs à la some comune ; c'est-à-dire, au peuple. Ce qu'il faut pour le bonheur physique d'un Seigneur, sufiroit souvent pour faire celui de tout son Vilage.

Tout est & doit être calcul dans notre

conduite ; si nous faisons des fautes ; c'est parce que notre calcul, soit défaut de lumières, soit ignorance ou passion, n'embrasse pas tout ce qui doit entrer dans le résultat.

Ce n'est pas que les passions même ne calculent, & quelquefois très-finement ; mais elles n'évaluent pas tous les tems qui devroient entrer dans le calcul, & de là naissent les erreurs ; je m'explique.

La sagesse de la conduite dépend de l'expérience, de la prévoyance & du jugement des circonstances : on doit donc faire atention au passé, au présent & à l'avenir, & les passions n'envisagent qu'un de ces objets à la fois, le présent ou l'avenir, & jamais le passé. Quelques exemples rendent cète vérité sensible.

L'amour ne s'ocupe que du présent ; il cherche le plaisir actuel, oublie les

maux passés, & n'en prévoit point pour l'avenir.

La colère, la haine & la vengeance qui en est la suite, jugent come l'amour. Ces passions prènent toujours le meilleur parti possible pour leur bonheur présent ; l'avenir seul fait leur malheur : l'ambition, au contraire, n'envisage que l'avenir : ce qui étoit le but dans son espérance, n'est plus qu'un moyen pour elle, dès qu'il est arivé.

L'avarice juge come l'ambition, avec cète diférence, que l'une est agitée par l'espérance, & l'autre par la crainte. L'ambitieux espère de proche en proche parvenir à tout; l'avare craint de tout perdre : ni l'un ni l'autre ne savent jouir.

L'avarice n'est, come les autres passions, qu'un redoublement de l'amour de soi-même ; mais elle agit

toujours avec timidité & défiance. L'avare, craignant tous les maux, desire ardament les richesses qu'il regarde come l'échange de tous les biens. Il n'est cependant pas aussi dur à lui-même qu'on le supose : il calcule très-finement ; conclut assez juste, d'après un faux principe, & trouve bien des jouissances dans ses privations. Il n'y a rien dont il ne se prive dans l'espérance de jouir de tout. Dans le tems qu'il se refuse un plaisir, il jouit confusément de tous ceux qu'il sent qu'il peut se procurer. Les vraies privations sont forcées; cèles de l'avare sont volontaires. L'avarice est la plus vile, mais non pas la plus malheureuse des passions.

On ne sauroit trop s'atacher à coriger ou régler les passions qui rendent les homes malheureux, sans les avilir; & l'on doit rendre de plus en plus

odieuſes cèles qui , ſans les rendre malheureux , les aviliſſent & nuiſent à la ſociété , qui doit être le premier objet de notre atachement

CHAPITRE XVI.

Sur la Reconoiſſance & l'Ingratitude.

ON ſe plaint du grand nombre des ingrats, & l'on rencontre peu de bienfaiſteurs ; il ſemble que les uns devroient être auſſi cômuns que les autres. Il faut donc de néceſſité, ou que le petit nombre de bienfaiſteurs qui ſe trouvent, multiplient prodigieuſement leurs bienfaits, ou que la plûpart des acuſations d'ingratitude ſoient mal fondées.

Pour éclaircir cète queſtion, il ſufira de fixer les idées qu'on doit atacher aux termes de bienfaiſteur & d'ingrat. *Bienfaiſteur* eſt un de ces mots compoſés qui portent avec eux leur définition.

Le bienfaiɛteur eſt celui qui fait du bien, & les actes qu'il produit peuvent ſe conſidérer ſous trois aſpects; les bienfaits, les grâces & les ſervices.

Le bienfait eſt un acte libre de la part de ſon auteur, quoique celui qui en eſt l'objet puiſſe en être digne.

Une grâce eſt un bien auquel celui qui le reçoit n'avoit aucun droit, ou la rémiſſion qu'on lui fait d'une peine méritée.

Un ſervice eſt un ſecours par lequel on contribue à faire obtenir quelque bien.

Les principes qui font agir le bienfaiteur ſont ou la bonté, ou l'orgueil, ou même l'intérêt.

Le vrai bienfaiteur cède à ſon penchant naturel qui le porte à obliger, & il trouve dans le bien qu'il fait une ſatisfaction qui eſt à la fois, & le pro-

mier mérite & la première récompenſe de ſon action; mais tous les bienfaits ne partent pas de la bienfaiſance. Le bienfaicteur eſt quelquefois auſſi éloigné de la bienfaiſance que le prodigue l'eſt de la généroſité; la prodigalité n'eſt que trop ſouvent unie avec l'avarice, & un bienfait peut n'avoir d'autre principe que l'orgueil.

Le bienfaicteur faſtueux cherche à prouver aux autres & à lui-même ſa ſupériorité ſur celui qu'il oblige. Inſenſible à l'état des malheureux, incapable de vertu, on ne doit atribuer les aparences qu'il en montre qu'aux témoins qu'il en peut avoir.

Il y a une troiſième eſpèce de bienfait, qui, ſans avoir ni la vertu ni l'orgueil pour principes, part d'un eſpoir intéreſſé. On cherche à captiver d'avance ceux dont on prévoit qu'on aura beſoin. Rien de plus comun que

ces

ces échanges intéressés, rien de plus rare que les services.

Sans afecter ici de divisions paralèles & symétriques, on peut envisager les ingrats, come les bienfaicteurs, sous trois aspects diférens.

L'ingratitude consiste à oublier, à méconoître, ou à reconoître mal les bienfaits, & elle a sa source dans l'insensibilité, dans l'orgueil ou dans l'intérêt.

La première espèce d'ingratitude est cèle de ces ames foibles, légères, sans consistance. Afligées par le besoin présent, sans vue sur l'avènir, elles ne gardent aucune idée du passé; elles demandent sans peine, reçoivent sans pudeur, & oublient sans remords. Dignes de mépris, ou tout au plus de compassion, on peut les obliger par pitié, & l'on ne doit pas les estimer assez pour les haïr.

Mais rien ne peut ſauver de l'indignation celui qui ne pouvant ſe diſſimuler les bienfaits qu'il a reçus, cherche cependant à méconoître ſon bienfaiteur. Souvent après avoir reclamé les ſecours avec baſſeſſe, ſon orgueil ſe révolte contre tous les actes de reconoiſſance qui peuvent lui rapeler une ſituation humiliante; il rougit du malheur, & jamais du vice, par une ſuite du même caractère, s'il parvient à la proſpérité, il eſt capable d'ofrir par oſtentation ce qu'il refuſe à la juſtice, il tâche d'uſurper la gloire de la vertu, & manque aux devoirs les plus ſacrés.

A l'égard de ces homes moins haïſſables, que ceux que l'orgueil rend injuſtes, & plus mépriſables encore que les ames légères & ſans principes, dont j'ai parlé d'abord, ils font de la reconoiſſance un comerce intéreſſé; ils

croient pouvoir soumettre à un calcul arithmétique les services qu'ils ont reçus. Ils ignorent, parce que pour le savoir il faudroit sentir; ils ignorent, dis-je, qu'il n'y a point d'équation pour les sentimens; que l'avantage du bienfaiteur sur celui qu'il a prévenu par ses services est inappréciable; qu'il faudroit pour rétablir l'égalité, sans détruire l'obligation, que le Public fût frapé par des actes de reconoissance si éclatans, qu'il regardât come un bonheur pour le bienfaicteur les services qu'il auroit rendus; sans cela ses droits seront toujours imprescriptibles, il ne peut les perdre que par l'abus qu'il en feroit lui même.

En considérant les diférens caractères de l'ingratitude, on voit en quoi consiste celui de la reconoissance. C'est un sentiment qui atache au bienfaicteur, avec le désir de lui prouver ce

entiment par des èfets, ou du moins
ar un aveu du bienfait qu'on publie
avec plaisir dans les ocasions qu'on
t naître avec candeur, & qu'on fai-
avec soin. Je ne confonds point
ce sentiment noble une ostenta-
vive & sans chaleur, une adula-
servile, qui paroît & qui est en
une nouvèle demande plutôt qu'un
rcîment. J'ai vû de ces adulateurs
toujours avides & jamais honteux
cevoir, exagérans les services,
uans les éloges pour exciter,
rager les bienfaiteurs, & non
es récompenser. Ils feignent de
ioner, & ne sentent rien; mais
ent. Il n'y a point d'home en
qui ne puisse voir autour de lui
s de ces froids enthousias-
t il est importuné & flaté.
t on doit cacher les servi-
s pas la reconoissance; elle

admet, elle exige quelquefois une sorte d'éclat noble, libre & flateur; mais les transports outrés, les élans déplacés sont toujours suspects de fausseté ou de sotise, à moins qu'ils ne partent du premier mouvement d'un coeur chaud, d'une imagination vive, ou qu'ils ne s'adressent à un bienfaicteur, dont on n'a plus rien à prétendre.

Je dirai plus, & je le dirai librement : je veux que la reconoissance coûte à un cœur, c'est-à-dire, qu'il se l'impose avec peine, quoiqu'il la ressente avec plaisir, quand il s'en est une fois chargé. Il n'y a point d'homes plus reconoissans que ceux qui ne se laissent pas obliger par tout le monde; ils savent les engagemens qu'ils prènent, & ne veulent s'y soumètre qu'à l'égard de ceux qu'ils estiment. On n'est jamais plus empressé à payer une dète, que lorsqu'on l'a contractée

avec répugnance, & celui qui n'emprunte que par nécessité, gémiroit d'être insolvable.

J'ajouterai qu'il n'est pas nécessaire d'éprouver un sentiment vif de reconoissance, pour en avoir les procédés les plus exacts & les plus éclatans. On peut par un certain caractère de hauteur, fort diférent de l'orgueil, chercher, à force de services, à faire perdre à son bienfaicteur, ou du moins à diminuer la supériorité qu'il s'est acquise.

En vain objecteroit-on que les actions sans les sentimens ne sufisent pas pour la vertu. Je répondrai que les homes doivent songer d'abord à rendre leurs actions honêtes, leurs sentimens y seront bientôt conformes; il leur est plus ordinaire de penser d'après leurs actions, que d'agir d'après leurs principes. D'ailleurs cet amour-propre,

bien entendu, est la source des vertus morales, & le premier lien de la société.

Mais puisque les principes des bienfaits sont si diférens, la reconoissance doit-elle toujours être de la même nature ? Quels sentimens doit-on à celui qui par un mouvement d'une pitié passagère aura acordé une parcèle de son superflu à un besoin pressant ; à celui qui par ostentation ou foiblesse exerce sa prodigalité, sans acception de persone, sans distinction de mérite ou de besoin ; à celui qui par inquiétude, par un besoin machinal d'agir, d'intriguer, de s'entremètre, offre à tout le monde indiféramment ses démarches, ses soins, ses solicitations ?

Je consens à faire des distinctions entre ceux que je viens de représenter ; mais enfin leur devrai-je les mêmes sentimens qu'à un bienfaicteur

éclairé, compatissant, réglant même sa compassion sur l'estime, le besoin & les èfets qu'il prévoit que ses services pourront avoir; qui prend sur lui-même, qui restreint de plus en plus son nécessaire pour fournir à une nécessité plus urgente, quoiqu'étrangère pour lui? On doit plus estimer les vertus par leurs principes que par leurs èfets. Les services doivent se juger moins par l'avantage qu'en retire celui qui est obligé, que par le sacrifice que fait celui qui oblige.

On se tromperoit fort de penser qu'on favorise les ingrats en laissant la liberté d'examiner les vrais motifs des bienfaits. Un tel examen ne peut jamais être favorable à l'ingratitude, & ajoute quelquefois du mérite à la reconoissance. En èfet, quelque jugement qu'on soit en droit de porter d'un service, à quelque prix qu'on

puisse le mètre du côté des motifs, on n'en est pas moins obligé aux mêmes devoirs pratiques du côté de la reconoissance, & il en coûte moins pour les remplir par sentiment que par devoir.

Il n'est pas dificile de conoître quels sont ces devoirs, les ocasions les indiquent, on ne s'y trompe guère, & l'on n'est jamais mieux jugé que par soi-même; mais il y a des circonstances délicates où l'on doit être d'autant plus atentif, qu'on pourroit manquer à l'honeur en croyant satisfaire à la justice. C'est lorsqu'un bienfaicteur, abusant des services qu'il a rendus, s'érige en tyran, & par l'orgueil & l'injustice de ses procédés, va jusqu'à perdre ses droits. Quels sont alors les devoirs de l'obligé? les mêmes.

J'avoue que ce jugement est dur, mais je n'en suis pas moins persuadé

que le bienfaicteur peut perdre ses droits, sans que l'obligé soit afranchi de ses devoirs, quoiqu'il soit libre de ses sentimens. Je comprens qu'il n'aura plus d'atachement de cœur, & qu'il passera peut-être jusqu'à la haine; mais il n'en sera pas moins assujèti aux obligations qu'il a contractées.

Un home humilié par son bienfaicteur est bien plus à plaindre qu'un bienfaicteur qui ne trouve que des ingrats. *L'ingratitude* aflige plus les cœurs généreux qu'elle ne les ulcère; ils ressentent plus de compassion que de haine, le sentiment de leur supériorité les console.

Mais il n'en est pas ainsi dans l'état d'humiliation où l'on est réduit par un bienfaicteur orgueilleux; comme il faut alors souffrir sans se plaindre, mépriser & honorer son tyran, une ame haute est intérieurement déchirée, &

devient d'autant plus susceptible de haine, qu'elle ne trouve point de consolation dans l'amour-propre; elle sera donc plus capable de haïr que ne le seroit un cœur bas & fait pour l'avilissement. Je ne parle ici que du caractère général de l'home, & non suivant les principes d'une Morale épurée par la Religion.

On reste donc toujours à l'égard d'un bienfaicteur, dans une dépendance dont on ne peut être afranchi que par le Public.

Il y a, dira-t-on, peu d'homes qui soient un objet d'intérêt ou même d'atention pour le Public. Mais il n'y a persone qui n'ait son public, c'est-à-dire, une portion de la société comune, dont on fait soi même partie. Voilà le public dont on doit atendre le jugement sans le prévenir, ni même le soliciter.

Les réclamations ont été imaginées par les ames foibles ; les ames fortes y renoncent, & la prudence doit faire craindre de les entreprendre. L'apologie en fait de procédés qui n'est pas forcée, n'est dans l'esprit du Public que la précaution d'un coupable ; elle sert quelquefois de conviction ; il en résulte tout au plus une excuse, rarement une justification.

Tel home qui, par une prudence honête, se taît sur ses sujets de plaintes, se trouveroit heureux d'être forcé de se justifier : souvent d'acusé il deviendroit acusateur, & confondroit son tyran. Le silence ne seroit plus alors qu'une insensibilité méprisable. Une défense ferme & décente contre un reproche injuste d'ingratitude, est un de voir aussi sacré que la reconoissance pour un bienfait.

Il faut cependant avouer qu'il est

toujours malheureux de se trouver dans de tèles circonstances; la plus cruèle situation est d'avoir à se plaindre de ceux à qui l'on doit.

Mais on n'est pas obligé à la même réserve à l'égard des faux bienfaicteurs: j'entends de ces prétendus protecteurs qui, pour en usurper le titre, se prévalent de leur rang. Sans bienfaisance, peut être sans crédit, sans avoir rendu service, ils cherchent, à force d'ostentation, à se faire des cliens qui leur sont quelquefois utiles, & ne leur sont jamais à charge. Un orgueil naïf leur fait croire qu'une liaison avec eux est un bienfait de leur part. Si l'on est obligé par honeur & par raison de renoncer à leur comerce, ils crient à l'ingratitude, pour en éviter le reproche. Il est vrai qu'il y a des services de plus d'une espèce; une simple parole, un mot dit à propos, avec intel-

ligence, ou avec courage, & quelquefois un service signalé, qui exige plus de reconoissance que beaucoup de bienfaits matériels, come un aveu public de l'obligation est quelquefois aussi l'acte le plus noble de la reconoissance.

On distingue aisément le bienfaicteur réel, du protecteur imaginaire : une sorte de décence peut empêcher de contredire ouvertement l'ostentation de ce dernier ; il y a même des ocasions où l'on doit une reconoissance de politesse aux démonstrations d'un zèle qui n'est qu'extérieur. Mais si l'on ne peut remplir ces devoirs d'usage qu'en ne rendant pas pleinement la justice ; c'est-à-dire, l'aveu qu'on doit au vrai bienfaicteur, cète reconoissance faussement apliquée ou partagée, est une véritable ingratitude, qui n'est pas rare, & qui a sa source

dans la lâcheté, l'intérêt, ou la sotise.

C'est une lâcheté que de ne pas défendre les droits de son vrai bienfaicteur. Ce ne peut être que par un vil intérêt qu'on souscrit à une obligation usurpée : on se flate par-là d'engager un home vain à la réaliser un jour ; enfin, c'est une étrange sotise que de se mètre gratuitement dans la dépendance.

En èfet, ces prétendus protecteurs, après avoir fait illusion au Public, se la font ensuite à eux-mêmes, & en prènent avantage pour exercer leur empire sur de timides complaisans ; la supériorité du rang favorise l'erreur à cet égard, & l'exercice de la tyrannie la confirme. On ne doit pas s'atendre que leur amitié soit le retour d'un dévoûment servile. Il n'est pas rare qu'un supérieur se laisse subjuguer & avilir

par son inférieur; mais il l'est beaucoup plus qu'il se prête à l'égalité, même privée; je dis l'égalité privée, car je suis très-éloigné de chercher à proscrire par une humeur cinique les égards que la subordination exige. C'est une loi nécessaire de la société, qui ne révolte que l'orgueil, & qui ne gêne point les ames faites pour l'ordre. Je voudrois seulement que la diférence des rangs ne fût pas la règle de l'estime come elle doit l'être des respects, & que la reconoissance fût un lien précieux qui unît, & non pas une chaîne humiliante qui ne fît sentir que son poids. Tous les homes ont leurs devoirs respectifs; mais tous n'ont pas la même disposition à les remplir; il y en a de plus reconoissans les uns que les autres, & j'ai plusieurs fois entendu avancer à ce sujet une opinion qui ne me paroît ni juste ni décente. Le caractère vindicatif

part, dit-on, du même principe que le caractère reconoiſſant, parce qu'il eſt également naturel de ſe reſſouvenir des bons & des mauvais ſervices.

Si le ſimple ſouvenir du bien & du mal qu'on a éprouvé étoit la règle du reſſentiment qu'on en garde, on auroit raiſon; mais il n'y a rien de ſi diférent, & même de ſi peu dépendant l'un de l'autre. L'eſprit vindicatif part de l'orgueil ſouvent uni au ſentiment de ſa propre foibleſſe; on s'eſtime trop, & l'on craint beaucoup. La reconoiſſance marque d'abord un eſprit de juſtice, mais elle ſupoſe encore une ame diſpoſée à aimer, pour qui la haine ſeroit un tourment, & qui s'en afranchit plus encore par ſentiment que par réflexion. Il y a certainement des caractères plus *aimans* que d'autres, & ceux-là ſont reconoiſſans par le principe même qui les empêche d'être vindicatifs. Les cœurs

nobles pardonent à leurs inférieurs par pitié, à leurs égaux par générosité. C'est contre leurs supérieurs, c'est à-dire, contre les homes plus puissans qu'eux, qu'ils peuvent quelquefois garder leur ressentiment, & chercher à le satisfaire; le péril qu'il y a dans la vengeance leur fait illusion, ils croient y voir de la gloire. Mais ce qui prouve qu'il n'y a point de haine dans leur cœur, c'est que la moindre satisfaction les désarme, les touche & les attendrit.

Pour résumer en peu de mots les principes que j'ai voulu établir. Les bienfaicteurs doivent des égards à ceux qu'ils ont obligés; & ceux-ci contractent des devoirs indispensables. On ne devroit donc placer les bienfaits qu'avec discernement; mais du moins on court peu de risque à les répandre sans choix, au lieu que ceux qui les reçoivent prènent des engagemens si sacrés, qu'ils ne sçau-

roient être trop atentifs à ne les contracter qu'à l'égard de ceux qu'ils pouront estimer toujours. Si cela étoit, les obligations seroient plus rares qu'elles ne le sont ; mais toutes seroient remplies. J'ajouterai que si chacun faisoit tout le bien qu'il peut faire, sans s'incomoder, il n'y auroit point de malheureux.

FIN.

DISCOURS
DE
M. DUCLOS,
PRONONCÉ
A L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

Lorsqu'il y fut reçu à la place de M. l'Abbé MONGAULT, *le Jeudi 26 Janvier 1747.*

DISCOURS DE M. DUCLOS,

PRONONCÉ

A L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

Lorsqu'il y fut reçu à la place de M. l'Abbé MONGAULT, *le Jeudi 26 Janvier 1747.*

MESSIEURS,

APRÈS les homages que tant d'homes illustres vous ont rendus; on pouroit croire que la matière en est épuisée. L'empressement avec lequel on se rend à vos assemblées publiques,

l'atention ; la curiosité même qu'on y aporte, paroissent autoriser cète idée. Il semble qu'on y viène, non pour juger un ouvrage ordinaire, mais pour être témoin d'une dificulté vaincue, & qui devient chaque jour plus insurmontable par les succès.

J'avoue, MESSIEURS, que je n'ai jamais envisagé sous cet aspect le devoir que je remplis aujourd'hui, je ne l'ai point regardé comme devant être une preuve de talent propre à justifier votre choix, ce n'est point à une loi que je crois obéir ; je cède à un sentiment plus noble & plus digne de vous, MESSIEURS. Les bienfaits exigent la reconoissance ; ceux qui sont capables de la ressentir ne sauroient la rendre trop publique, & le devoir dont je viens m'acquiter, se perpétûra par le principe qui l'a fait naître. Des engagemens de citoyen,

toyen *, auxquels tous les autres ſont ſubordonés, ont ſuſpendu mon homage; mais je jouis enfin du plaiſir de vous marquer ma reconoiſſance, & l'honeur que je reçois en eſt le plus ſûr garant.

La gloire d'être aſſis parmi vous eſt l'objet de tous ceux qui cultivent les Lètres, le principe de leur émulation, la récompenſe de leurs ſuccès, quelquefois un encouragement dans leurs travaux. Ce ne peut être qu'à ce dernier motif que je dois la grâce que vous m'acordez; mais vous ne pouriez pas toujours réparer vos pertes, ſi vous ne comptiez pas que vos bienfaits peuvent devenir pour ceux qui les reçoivent un moyen de les mériter.

---

* L'Auteur, lors de ſon élection, étoit aux États de Bretagne en 1746.

Je ne chercherai donc point à me dissimuler la distance qu'il y a de moi à mon prédécesseur : peut-être faut-il se proposer un terme au-dessus de ses forces, pour être en état de les employer toutes, & je n'en ai point à négliger.

M. l'Abbé Mongault élevé dans les meilleures écoles, en fut bientôt l'ornement. Des maîtres illustres se glorifioient de lui avoir doné les premières leçons, & l'auroient présenté come une preuve de l'excèlence de leur méthode, si un tel disciple eût pu tirer à conséquence. Par un retour heureux ; l'honeur qu'il avoit fait à ses maîtres lui procura celui d'élever un Prince *, dont la modestie nous interdit un éloge qui ne déplairoit qu'à lui seul.

---

* M. le Duc d'Orléans, fils du Régent. Il vivoit alors, & est mort en 1752.

M. l'Abbé Mongault ne dut qu'à lui la préférence qu'il obtint sur ses concurrens. Un Prince d'un génie élevé avoit intérêt de faire un bon choix : M. l'Abbé Mongault n'avoit besoin que d'être connu ; il l'étoit, il fut choisi. Loin de se relâcher alors des études auxquèles il devoit sa célébrité, il en fit une utile aplication au devoir précieux dont il venoit d'être chargé. Il savoit d'ailleurs qu'une réputation d'éclat n'est jamais dans un état de consistance ; si elle ne croît, elle s'éclipse. Il s'étoit déjà fait un nom par la traduction d'Hérodien : il l'augmenta par cèle des Lètres de Cicéron à Atticus, & fit voir qu'un Traducteur, qui est toujours un citoyen utile, peut être encore un Critique éclairé, un Philosophe & un Auteur distingué. Il y a des genres où il est facile de réussir à un certain point ; mais la supériorité

est peut-être en tout genre d'un mérite égal, quoique diférent.

On trouve dans les traductions de M. l'Abbé Mongault, la pureté & l'élégance du ſtyle; & dans les notes, une érudition choiſie, la préciſion, la juſteſſe & le goût.

Quelque plaiſir qu'on eût à lire ſes Ouvrages, on ne le préféroit point à celui de converſer avec l'Auteur, & l'on ſait combien il eſt rare de trouver des homes ſupérieurs à leurs écrits.

Le caractère de M. l'Abbé Mongault avoit avec ſon eſprit la conformité qu'il auroit dans tous les homes, s'ils ne le défiguroient pas. Ses idées, ſes vertus, ſes défauts mêmes, tout étoit à lui. Le comerce du monde l'avoit inſtruit, & ne l'avoit pas changé, puiſqu'il ne l'avoit pas corompu. Il ne confondoit pas les dehors d'une

fausse politesse avec l'estime, ni de frivoles atentions avec l'amitié. Jamais il ne refusa sa reconoissance aux services, ni ses éloges au mérite; mais il acordoit moins son amitié par retour que par atrait. Il ne recherchoit pas fort vivement des amis nouveaux, parce qu'il étoit sûr de ne perdre aucun de ceux qu'il avoit.

Pensant librement, il parloit avec franchise, ne cédoit point aux sentimens d'autrui par foiblesse, contredisoit par estime, ne se rendoit qu'à la conviction. Il étoit un exemple qu'un caractère vrai, fût-il mêlé de défaut, est plus sûr de plaire continûment, qu'une complaisance servile qui dégoûte à la fin, ou une fausse vertu qui tôt ou tard se démasque. Né avec ce discernement prompt qui pénètre les homes, il joignit à la sagacité qui saisit le ridicule, l'indulgence qui le

fait pardoner; au talent d'une plaisanterie fine, un talent encore plus rare, celui d'en conoître les bornes.

Avec moins d'esprit qu'il n'en avoit, il auroit pu usurper la réputation d'en avoir davantage; en se rendant redoutable dans la société, il ne cessa jamais d'y être aimable. Sa faveur auprès des Grands fut toujours égale, parce qu'elle étoit méritée. On ne déplaît sans sujet que lorsqu'on a plû sans motif. Je parlerois de ses liaisons intimes avec les Gens de Lètres, si l'amitié entre eux devoit être un sujet d'éloges. Leur devoir est d'éclairer les homes; leur intérêt, de vivre dans une union qui réduise leurs ènemis à une jalousie impuissante & peut-être respectueuse. C'étoit à ces titres que M. l'Abbé Mongault remplissoit si dignement parmi vous, MESSIEURS, une place où vous daignez m'admètre. Plus jaloux

de votre gloire que de la grâce que vous m'acordez, je n'aurois osé ni la rechercher, ni la recevoir, si je n'éprouvois depuis plusieurs anées quels secours on trouve dans une Compagnie littéraire. Je sens avec la plus vive reconoissance ce que je dois à l'Académie des Bèles-Lètres : j'y vois tous mes Confrères, comme autant de bienfaicteurs, trop habitués à l'être pour s'en apercevoir eux-mêmes. J'ose me flater que mon atachement leur est conu ; mais je voudrois avoir autant d'ocasions de le publier, que j'en ai de l'augmenter chaque jour.

J'espère, MESSIEURS, que je ne vous devrai pas moins : les homes tels que vous s'engagent par leurs propres bienfaits. Peut-on ignorer, d'ailleurs, les avantages nécessairement atachés aux Académies ? Les homes n'ont adouci leur état qu'en vivant en

société ; les Sciences & les Lètres ont dû tirer les mêmes secours de la réunion des lumières. Le premier essor de l'esprit est toujours acompagné d'une présomption qui peut d'abord lui servir d'aiguillon mais qui doit aussi l'égarer. Le comerce avec les homes illustres, la comparaison qu'on ne peut s'empêcher de faire de soi-même avec eux, la réflexion, les progrès mêmes, en inspirant la confiance, font conoître des dificultés. Plus on s'élève, plus l'horison s'étend ; plus on aperçoit d'objets, & plus on en conçoit où l'on ne peut ateindre. L'école du mérite doit être cèle de la modestie. En èfet, si les homes sont injustes en leur faveur, ce n'est pas dans le sentiment intérieur qu'ils ont d'eux-mêmes, c'est dans le jugement qu'ils en prononcent, & dans l'idée qu'ils en veulent doner aux autres ; il est rare que l'amour-propre aille plus loin.

Le concert des esprits ne sert pas uniquement à les rendre plus retenus & plus sûrs ; c'est du choc des opinions que sort la lumiere de la vérité, qui se communique, se réfléchit, se multiplie, dévelope & fortifie les talens. Le génie même, cet espèce d'instinct, supérieur à l'esprit, plus hardi que le raison, quelquefois moins sûr, toujours plus brillant ; le génie, dis je, qui est indépendant de celui qui en est doué, reçoit ici des secours. On ne l'inspire pas ; mais des préceptes sages peuvent en régler la marche, prévenir ses écarts, augmenter ses forces en les réunissant, & les diriger vers leur objet.

Si l'on réfléchit d'ailleurs sur les ocupations qui vous sont comunes, on véra que le soin de polir & de perfectioner la langue, n'a d'autre objet que de rendre l'esprit exact & précis.

Les langues, qui paroissent l'èfet

du hasard & du caprice, sont assujèties à une logique d'autant plus invariable, qu'elle est naturèle & presque machinale. C'est en la dévelopant qu'on éclaircit les idées, & rien ne contribue tant à les multiplier que de les ranger dans leur ordre naturel. En remontant au principe comun des Langues, on reconnoît, malgré le préjugé contraire, que leur premier avantage est de n'avoir point de génie perticulier *, espèce de servitude qui ne

* Le génie d'une Langue est une expression assez équivoque qu'il est bon d'éclaircir.

Si, par le génie d'une Langue, on entend la propriété d'exprimer des idées que d'autres Langues ne pourroient pas rendre, le génie d'une Langue est une chimère. Il n'y a point de Langues de Peuples policés, au moyen desquèles un home de génie ne puisse rendre ses idées, & tout ce que son esprit conçoit clairement.

Si, par le génie d'une Langue, on n'entend

pouroit que resserrer la sphère des idées.

La Langue Françoise, élevée dans Corneille, élégante dans Racine, exacte dans Boileau, facile dans Quinault, naïve dans la Fontaine, forte dans Bossuet, sublime aussi souvent qu'il est permis aux homes de l'être, prouve assez que les Langues n'ont que le génie de ceux qui les emploient. Quelque Langue que ces homes illustres eussent adoptée, elle auroit reçu l'empreinte de leur génie, & si l'on prétend que le caractère distinctif du François est d'être simple,

---

que la Syntaxe, la forme grammaticale des diférens idiomes qui fait que les uns, tels que le Grec & le Latin, emploient des cas, pour marquer les divers raports sous lesquels un objet est envisagé, & que d'autres, tels que le François, l'Italien, &c. parvienent au même but au moyen des prépositions, ou de la place des mots, chaque Langue a son génie.

clair & naturel, on ne fait pas atention que ces qualités ſont cèles de la converſation, qu'elles ſont néceſſaires au comerce intime des homes, & que le François eſt de tous le plus ſociable.

Quelques Peuples paroiſſent avoir cédé à leurs beſoins mutuels, en formant des ſociétés; il ſemble que le François n'ait conſulté que le plaiſir d'y vivre. C'eſt par-là que notre Langue eſt devenue la Langue politique de l'Europe.

Des Nations policées ont été obligées de faire des loix pour conſerver leur Langue naturèle dans leurs actes publics. La néceſſité fait étudier les Langues étrangères, on ſe fait même honeur de les ſavoir; il ſeroit honteux d'ignorer le François qui, chez ces mêmes Peuples, fait partie de l'éducation comune. Je ſuis très-éloigné de vouloir fonder notre gloire ſur la deſtruction de cèle de nos rivaux, & d'abu-

ser de leur exemple en l'imitant; mais il est permis de ne pas dissimuler ici de pareilles vérités.

On ne sauroit donc trop reconoître le soin que vous prenez, MESSIEURS, de perfectioner une Langue si générale, & dont l'étendue même est le plus grand obstacle au dessein de la fixer, du moins autant qu'une Langue vivante peut être fixée; car il faut avouer que le caprice qui ne peut rien sur les principes généraux, décide continuèlement de l'usage & de l'aplication des termes.

Les Auteurs de génie doivent, à la vérité, ralentir les révolutions du langage: on adopte & l'on conserve longtems les expressions de ceux dont on admire les idées, & c'est l'avantage qu'ils ont sur des Ecrivains qui ne seroient qu'élégans ou corects; mais enfin tout cède au tems & à l'inconstance; un travail aussi dificile que le vôtre renaît

continuèlement, puiſqu'il s'agit de déterminer l'état actuel & l'état ſucceſſif de la Langue. Que d'objets ne faut-il pas embraſſer à la fois, lorſqu'on voit dans un même Peuple les diférentes conditions former preſque autant de dialectes particuliers! Il faut l'atention la plus ſuivie, la diſcuſſion la plus fine, le diſcernement le plus ſûr, pour découvrir & faire apercevoir le véritable uſage des termes, aſſigner leur propriété, diſtinguer des nuances qui échapent à des yeux ordinaires, & qui ne ſont ſaiſies que par une vue atentive, nète & exercée. Il arive néceſſairement alors que les idées ſe rangent dans un ordre méthodique; on aprend à diſtinguer les termes qui ne ſont pas faits pour s'unir, d'avec ceux dont l'union naturèle modifie les idées & en exprime de nouvèles. C'eſt ainſi qu'un petit nombre de couleurs primitives en forment une infi-

nité d'autres également distinctes. En s'apliquant à parler avec précision, on s'habitue à penser avec justesse.

Tels sont, MESSIEURS, les services que vous rendez aux Lètres, aux Sciences & aux Arts; vos lumières se comuniquent de proche en proche à ceux mêmes qui ne croient pas vous les devoir. Il est vrai que les services continus sont ceux qui conservent le moins d'éclat; mais les bienfaicteurs généreux ne s'informent pas s'il y a des ingrats, & l'ingratitude marquée ne sert pas moins que la reconoissance, de monument aux bienfaits.

Quelque grands que soient les vôtres, on ne devroit pas moins atendre d'une Compagnie où Corneille, Racine, Bossuet, Fénelon, la Fontaine, Boileau, la Bruyère, & tant d'autres grands homes dictoient les préceptes, & prodiguoient les exemples dans leurs Ouvrages, qui

sont les vrais Mémoires de l'Académie Françoise; & ce qui fait le comble & la preuve de leur gloire, leurs disciples ont été des homes dignes d'être leurs successeurs.

Le premier * dont les jours sont si chers, je ne dis pas à l'Académie, un tel home apartient à l'Europe, semble n'avoir pas assez vécu pour la quantité & le mérite de ses Ouvrages. Esprit trop étendu pour pouvoir être renfermé dans les bornes du talent, il s'est maintenu au milieu des Lètres & des Sciences dans une espèce d'équilibre propre à répandre la lumière sur tout ce qu'il a traité. Il mérita presque en naissant, des jaloux; mais ses ènemis ont sucombé sous l'indignation publique, & s'il en pouvoit encore avoir, on les regarderoit come des aveugles qui

* M. de Fontenelle.

n'exciteroient plus que la compassion.

Corneille & Racine sembloient avoit fixé les places, & n'en plus laisser à prétendre dans leur carière. Vous avez vu l'Auteur d'Electre, de Radamiste & d'Atrée s'élever auprès d'eux. Quand les places sont une fois marquées, l'esprit peut les remplir, il n'apartient qu'au génie de les créer.

Les Etrangers, jaloux de la Littérature Françoise, & qui semblent décider la supériorité en notre faveur par les éforts qu'ils font pour nous la disputer, ne nous demandoient qu'un Poëme épique. L'Ouvrage qui fait cesser leur reproche doit augmenter leur jalousie.

Molière & Quinault avoûroient les Ouvrages de ceux qui ont marché sur leurs traces; quelques uns ont ouvert des routes nouvèles, & leurs succès ont réduit les Critiques à n'ataquer que le genre.

Des Savans, qui conoissent trop les homes pour ignorer qu'il ne sufit pas d'être utile pour leur plaire, & que le Lecteur n'est jamais plus atentif que lorsqu'il ne soupçone pas qu'on veuille l'instruire, présentent l'érudition sous une forme agréable.

Des Philosophes animés du même esprit, cachent les préceptes de la morale sous des fictions ingénieuses, & donent des leçons d'autant plus sûres qu'elles sont voilées sous l'apas du plaisir, espèce de séduction nécessaire pour coriger les homes à qui le vice ne paroît odieux que lorsqu'ils le trouvent ridicule.

Ceux qui unissent ici un rang élevé à une naissance illustre, seroient également distingués, si le sort les eût fait naître dans l'obscurité. Ocupé de leurs qualités personèles, on ne se rapèle leurs dignités que par réflexion, & l'A-

cadémie n'en retire pas moins d'utilité que d'éclat, semblable à ces Palais d'une architecture noble, où les ornemens font partie de la solidité.

Tant de talens divers, des conditions si diférentes, doivent avoir pour lien nécessaire & pour principes d'égalité, une estime réciproque qui vous assûre celle du Public. Vous faites voir qu'il faut être digne de l'atention, quand on en devient l'objet. L'admiration n'est qu'un mouvement subit que la réflexion cherche à justifier & souvent à désavouer; les homes n'acordent une estime continue que par l'impossibilité de la refuser, & leur sévérité est juste à cet égard. L'esprit doit être le guide le plus sûr de la vertu; on ne pouroit la trahir que par un défaut de lumière, quelques talens qu'on eût d'ailleurs, & ce n'est qu'en pratiquant ses maximes qu'on obtient le droit de les anoncer.

TAYLOR INSTITUTION OXFORD

S'il sufisoit, MESSIEURS, de sentir le prix de vos leçous pour en être digne, j'oserois y prétendre. Permètez-moi cependant un aveu qui naît uniquement de ma reconoissance. Les biens les plus précieux par eux-mêmes sont ceux dont on doit moins altérer le prix, & je n'aurois jamais aspiré à la gloire dont vous m'avez comblé pendant mon absence, si ceux d'entre vous dont j'ai l'honeur d'être plus particulièrement conu, n'eussent fait naître, ou du moins enhardi mes premiers désirs. Si je n'eusse déja éprouvé vos bontés, j'aurois craint que les persones qui m'honorent de leur amitié, estimables par les qualités de l'esprit, respectables par cèles du cœur, ne vous eussent donné de moi une opinion plus avantageuse que je ne la mérite.

Ce seroit ainsi, MESSIEURS, qu'on pouroit surprendre vos sufrages, que

persone n'est en droit de contraindre: en èfet, qui sont ceux qui composent cète Compagnie ? Les uns respectables par les premières dignités de l'Etat, ne doivent guère conoître d'égards que ceux dont ils sont l'objet, & se dépouillant ici de tout les titres étrangers à l'Académie, s'honorent de l'égalité : les autres, uniquement livrés à l'étude, retireroient bien peu d'avantage du sacrifice qu'ils font de la fortune, s'ils ne conservoient pas le privilège d'une ame libre : j'ajouterai de plus que le Roi s'étant déclaré votre Protecteur, l'usage de votre liberté devient le premier devoir de votre reconoissance.

Votre Fondateur, MESSIEURS, si jaloux d'ailleurs de l'autorité, sentit mieux que persone que les Lètres doivent former une République dont la liberté est l'ame, & que les homes qui

en sont dignes, sont les plus ènemis de la licence. C'est par un sentiment si honorable pour vous, que la mémoire du Cardinal de Richelieu doit vous être chère. Que pouroit-on dire de plus à sa gloire, que le fait même dont on ne paroît pas assez frapé ? L'éloge d'un particulier a été mis au rang des devoirs, sans qu'on ait été étoné d'un pareil projet, & ce qui n'est pas moins glorieux pour vous que pour lui, ce devoir a toujours été rempli.

L'honeur d'avoir succédé à ce grand Ministre, & sur-tout d'avoir été choisi parmi vous, rendra immortel le nom du Chancelier Seguier ; mais LOUIS LE GRAND jugea bientôt que votre reconoissance n'avoit pas peu contribué à mériter à des Sujets l'honeur d'être à votre tête, & qu'il n'apartenoit qu'à votre Roi d'être votre Protecteur. Ce Monarque mit par-là le

comble à votre gloire, & ne crut pas doner ateinte à la siène; lui dont le caractère propre, si j'ose le dire, fut d'être Roi, & qui n'a pas moins illustré les Lètres par la matière que ses actions leur ont fournie, que par les grâces dont il les a comblées.

Votre gloire, MESSIEURS, ne pouvoit plus croître; mais ce qui est encore plus rare, suivant le sort des choses humaines; elle s'est maintenue dans le même éclat. L'auguste Successeur de LOUIS LE GRAND a bien voulu vous adopter, & semble avoir regardé votre Compagnie come un apanage de la Royauté.

Quel bonheur pour vous, MESSIEURS, de lui rendre par reconoissance & par amour le tribut d'éloges que ses ènemis ne sauroient lui refuser! il n'en a point qui ne soient ses admirateurs. Ils ont la douleur de

ſuccomber ſous les armes d'un Vainqueur qui ne ſe glorifie pas même de la victoire. Il l'enviſage come un malheur pour l'humanité, & ne voit dans le titre de Héros que la cruèle néceſſité de l'être. L'intérêt qu'il prend aux homes prouve qu'il eſt fait pour comander à tous. Peu touché de la gloire des ſuccès, il gémit des malheurs de la guère; ſupérieur à la gloire même, né pour elle, il n'en eſt point ébloui: il combat, il triomphe, & ſes vœux ſont pour la paix. Senſible, reconnoiſſant, digne & capable d'amitié, Roi & Citoyen à la fois, qualités ſi rarement unies, il aime ſes Sujets autant qu'il en eſt aimé, & ſon Peuple eſt fait pour ſon coeur. Le François eſt le ſeul qui ſervant ſon Prince par amour, ne s'aperçoit pas s'il a un Maître; il aime, & tous ſes devoirs ſe trouvent remplis; par-tout ailleurs on obéit. La félicité

ſélicité publique doit être néceſſairement le fruit d'une union ſi chère entre le Monarque & le Peuple. Que LOUIS ſoit toujours l'unique objet de nos vœux ; ſi les ſiens ſont remplis, nous n'en aurons point à former pour nous-mêmes.

RÉPONSE DE M. L'ABBÉ COMTE DE BERNIS*,

Directeur de l'Académie Françoise, AU DISCOURS *DE M. DUCLOS*,

MONSIEUR,

Je ne dois point au caprice du ſort l'honeur de préſider à cète Aſſemblée; l'Académie Françoiſe a voulu confier

* Aujourd'hui Cardinal, & Archevêque d'Alby.

à vos amis le ſoin de vous marquer ſon eſtime. Elle auroit choiſi entre eux, pour parler en ſon nom, ſi elle n'eût été ſenſible qu'à ſa gloire, un home * dont les talens ſont conus, dont les ſuccès ſont aſſurés, & qui, né à la Cour, pouvoit négliger les Lètres s'il avoit moins d'eſprit, & leur doner un nouvel éclat, s'il étoit moins modeſte.

En me réſervant l'honeur de vous recevoir dans ſon ſein, l'Académie, MONSIEUR, n'a point conſulté mes forces; elle ne s'eſt ſouvenue que de mes ſentimens; elle a enviſagé come une récompenſe de mon zèle & de mon reſpect pour elle, le plaiſir que j'aurois de vous couroner à ſes yeux, & de meſurer le tribut d'eſtime qu'elle m'ordone de vous rendre aux éloges qu'inſpire l'amitié.

* M. le Duc de Nivernois.

Ces lieux ont aſſez retenti des louanges de l'eſprit & du génie ; c'eſt à l'amitié, c'eſt à ce ſentiment reſpectable que je conſacre aujourd'hui mes foibles talens.

Quel heureux moment pour vous & pour moi ! je n'ai point à craindre de vous trop louer ; vous n'aurez point à rougir de mes louanges : l'éloge d'un ami eſt toujours exempt de flaterie. L'home indiférent peut, à ſon gré, diſſimuler les défauts, exagérer les bones qualités, ſupoſer des vertus ; mais l'ami ne ſupoſe rien dans ſon ami, il ſent tout ce qu'il exprime, & s'il ſe trompe quelquefois ſur l'étendue du mérite, il ignore toujours qu'il ſe ſoit trompé ; plus il eſt ſenſible, plus il eſt ſuſceptible de prévention ; l'illuſion qui le ſuit, le charme en même tems qu'elle l'égare.

C'eſt pour me défendre, autant

qu'il eſt en moi, d'une illuſion ſi flateuſe que j'éviterai de m'étendre ſur le ſuccès de vos diférens Ouvrages. Ce n'eſt point à votre ami à vous dire que l'eſprit qui y règne eſt un eſprit de lumière & de feu qui vole rapidement à ſon but, qui dévore tous les obſtacles, diſſipe toutes les ténèbres; & en néglige quelquefois de s'arêter ſur les divers accidens qui précèdent, acompagnent ou ſuivent les objets, que pour préſenter plus vivement les objets mêmes. Il n'eſt permis qu'à des Juges ſans prévention, d'aprécier la noble hardieſſe d'un Ecrivain qui s'écarte des routes comunes, non par la ſingularité, mais parce que ſon génie lui en ouvre de nouvèles, qui ataque l'empire injuſte des préjugés, & reſpecte avec ſoumiſſion toutes les loix de l'autorité légitime.

Je laiſſe à vos juſtes admirateurs, le

ſoin d'aplaudir à votre eſprit; mon devoir eſt de parler de votre cœur, de déveloper, de faire encore mieux conoître cète partie de vous-même, ſi intéreſſante pour nous, & ſans laquèle, en vous décernant la couronne du talent & de l'eſprit, nous aurions gémi de ne pouvoir vous acorder le prix de notre eſtime.

Je dois rapeler pour la gloire des Lètres, ce tems à peine écoulé, où l'honeur d'être aſſis parmi nous excita l'ambition d'une foule de concurrens eſtimables: le Public & l'Académie même partagés entre un Ecrivain célèbre & un home * qui joint au mérite littéraire l'avantage d'être utile à l'Etat, s'ocupoient ſans ceſſe des deux rivaux, défendoient avec chaleur leurs

* M. l'Abbé de la Ville, ci-devant Miniſtre du Roi en Hollande.

intérêts, & atendoient avec une impatience mêlée de crainte, le moment marqué pour le triomphe.

Jamais victoire ne fut mieux disputée ; jamais au milieu des solicitations les plus puissantes, la liberté de l'Académie, si nécessaire au bien des Lètres, & le plus grand des bienfaits de notre auguste Protecteur, ne se conserva si pleine & si entière ; jamais deux Emules ne s'estimèrent de si bone foi, & ne se firent la guère avec tant de probité ; ils combatoient sans crainte, persuadés que le vainqueur deviendroit l'ami le plus zèlé de son rival, au moment qu'il seroit nomé son Juge.

L'événement justifia cète confiance réciproque : l'un & l'autre parti se réunirent, les suffrages se confondirent pour être unanimes, & les Juges cessèrent d'être partagés entre les deux

concurrens, dès qu'ils eurent deux courones à leur ofrir.

Vous ne devez pas regrèter, MONSIEUR, de n'avoir pu soliciter vous-même une place que nous vous destinions depuis long-tems. Vos amis, pendant votre absence, ont achevé de lever le voile qui déroboit vos vertus; ils ont révélé les secrets de l'honête home, ces actions généreuses faites sans ostentation & toujours cachées avec soin : ils ont mis dans le plus grand jour cète noblesse de sentimens, cète simplicité de mœurs, ce fond de franchise & de probité qui déconcerte souvent la dissimulation, & atire toujours la confiance.

Pardonez-moi, MONSIEUR, de m'ocuper si long-tems de vous; peut-être un jour, placé où je suis, vêrez-vous entrer dans ce sanctuaire des Muses un ami; vous sentirez alors

combien il eſt dificile d'abréger ſon éloge.

Je n'ajouterai rien au portrait que vous venez de faire de votre célèbre Prédéceſſeur ; vous avez ſaiſi tous les traits qui peignent ſon eſprit, qui caractériſent ſes Ouvrages, & je les afoiblirois, ſi j'eſſayois de les imiter. Je me contenterai donc de remarquer que M. l'Abbé Mongault, dans ſes excèlentes Traductions, a ſçu aſſervir avec tant d'art la Langue Françoiſe au génie de la Langue Latine & de la Langue Grecque, que les expreſſions ſeules ſont changées, & que l'eſprit de l'original, conſervé tout entier, ſemble avoir repris une nouvelle vie : Hérodien dans ſon Hiſtoire, Cicéron dans ſes Lètres, parlent come des François, & ne ceſſent pas, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, de penſer come des Anciens.

M. l'Abbé Mongault eut encore un autre genre de mérite plus rare & plus grand aux yeux de la raison : févère critique des originaux dont il faisoit de si bèles copies, il aperçut des défauts dans l'Orateur Latin, & un grand nombre de fautes dans l'Historien Grec, il osa les relever avec une hardiesse presque sans exemple : sans doute, la supériorité de son esprit pouvoit seule l'empêcher de tomber dans cète espèce d'idolatrie si comune aux Traducteurs.

Venez, Monsieur, nous consoler de la perte d'un Ecrivain si estimable ; nous somes en droit d'atendre de vous les mêmes secours : come lui, vous apartenez à une colonie florissante, qui, sortie autrefois du sein de l'Académie Françoise, nous rend par reconoissance les trésors de lumière qu'elle reçut autrefois de nous : venez

nous faire part des richeſſes qu'elle découvre tous les jours, & portez lui en échange ces principes de goût, ces fineſſes de l'art d'écrire qui font l'objet de nos recherches.

Vous vêrez régner dans nos aſſemblées l'égalité la plus parfaite, malgré la diférence des conditions; la docilité la plus grande, malgré la ſupériorité des lumières; la concorde au milieu des talens, & l'union entre les rivaux.

Vous vêrez l'Académie, toujours équitable, ne mépriſer dans ſes plus cruels ènemis que l'injuſtice de leur prévention, & louer, même de bone foi, les dons précieux de l'eſprit dont ils abuſent contre elle.

Vous vêrez, enfin, dans ce Temple des Muſes, les vertus exciter autant d'émulation que les talens. Oui, MONSIEUR, l'eſtime d'un Roi Protecteur des Arts, les bontés d'un Monarque

père de ſon Peuple, ſont pour l'Académie Françoiſe des motifs d'ambition plus puiſſans que les aplaudiſſemens de l'Univers & les louanges de la poſtérité. Admis au pied du Trône, vous bénirez avec nous le règne de la Juſtice; vous célébrerez les ſuccès de la guère, ſans perdre de vue les avantages de la paix. L'encens de la flaterie ne fume point devant notre Maître: le Roi mépriſe la louange; il n'aime que l'expreſſion du ſentiment. Que nous ſommes heureux! En ne diſant que la vérité, nous faiſons l'éloge de ſon règne.

Bientôt ſon Palais va retentir de nos chants; bientôt un Fils digne de lui, un Prince l'eſpérance des François, qui, au ſortir de l'enfance, conoiſſoit déja la probité & l'honoroit de ſes éloges, va s'unir aux pieds des Autels à une Princeſſe illuſtre qui ne doit qu'à

ſes vertus le bruit de ſa renomée. Bientôt ces deux auguſtes Epoux vont former ces liens reſpectables qui aſſurent la gloire du Trône & la félicité des Peuples.

Que leurs nœuds ſacrés ſoient éternels ; que leur bonheur ſurpaſſe leur eſpérance, & égale l'ardeur de nos vœux ! une ſemblable union anonce à la poſtérité la plus reculée, des Princes juſtes ; aux ènemis de la France, des vainqueurs généreux, & des arbitres à l'Europe.

FIN.

TABLE
ALPHABÉTIQUE
DES MATIERES
Contenues dans cet Ouvrage.

A

Actions; principes des nôtres, 86
Si les actions sufisent pour la vertu, 318, 319
Adulation; èfet de la plus outrée, 60
Afectation; son èfet, 182, 185
Age, voyez *Caractère.*
Air noble; ce qu'il étoit dans l'enfance d'une Nation, 138
Ce qu'il est aujourd'hui, 139, 140
Alcibiade; son caractère n'est pas rare en France, 20, 21
Ambitions d'aujourd'hui; leurs principes, 145
Ame (l') voyez *Facultés.*
Amour (l') & le mépris n'ont jamais eu le même objet à la fois, 281, 282
Son objet, 306
Amour-propre (l'); un de ses èfets, 45
Les causes, 240

La ſcience de l'amour-propre eſt la plus cultivée & la moins perfectionée, 270
Voyez *Vivacité*.
Arts ou *Métiers* de premiére néceſſité, peu eſtimés, 300, 301
Avarice (l'): ce qu'elle eſt, 307
Auguſte: crainte qu'il inſpiroit à ſes Panégyriſtes, 58, 59
Auteurs de mérite; leur ſupériorité à l'égard de pluſieurs profeſſions, 245.

B

*B*EAUX-ESPRITS, voyez *Eſprits*.
Bienfaicteurs; quels ils ſont, 310, 311
Bienfaict (le) tombe rarement ſur le beſoin, 149.
Bien-public: ceux qui aiment le bien public ont beaucoup de liaiſons & peu d'amis, 288
Bonheur; ſon plus grand avantage, 272
Bon-ton (le) expreſſion nouvèle: en quoi il conſiſte, 161
Bullion, Surintendant: exemple d'un magnifique ſcandale qu'il a doné, 96, 97.

C

*C*ANDEUR (la), voyez *Naïveté* (la).
Caractère (le): ce qu'il eſt, 261
Voyez *Eſprit*, *Fineſſe*.
Opôſition du caractère & de l'eſprit, 268
Le caractère trop vif nuit quelquefois à l'eſprit juſte, ibid.

Caractères violens, 270
Si l'âge, la maladie, l'ivresse changent le caractère, 273, 274
Cas où l'on décide du prix des choses matérièles, 299
Célébrité (la) : ce qui la procure, 99
Réduite à sa valeur réèle, elle perdroit bien des sectateurs, 105
Voyez *Considération*, *Réputation*.
Choses (les) ; proportion dans laquèle nous les prisons, 297
Cœur (le) a des idées qui lui sont propres, 75
Voyez *Esprit* (l').
Colère (la) : ce qu'elle est, 295
Comerçans (les), homes estimables & nécessaires à l'Etat, 206
L'estime qu'ils font de leur préjugé est d'acord avec la raison, 207
Ils ne doivent pas être confondus avec les Marchands, 208, 209
Ceux qui sont dignes de ce nom, ibid.
Ils s'honorent par la voie qui les enrichit, 210
Comerce ; ce qui en fait la règle, 212
Conscience (la), voyez *Sentiment* intérieur.
Considération (la) difère de la célébrité : ce qu'elle est, 125
Elle ne suit pas nécessairement le grand home, 126
Coment on l'obtient, ibid.
On l'usurpe aussi, 127
Courage d'esprit, courage de cœur : leurs éfets, 132, 133

Courtisans (les); quels ils sont, 169, 170
Crédit (le): ce qu'il est, 141
Ses principes, 143
Criminels d'Etat: pourquoi les nobles victimes qu'un crime conduit sur l'échafaud, n'impriment point de tache à leur famille, 69
Critique: qualités qu'exige cet art, 247

D

Dissimulation; espèce de dissimulation permise, 47, 48
Divinités du Paganisme: origine de plusieurs, 201

E

Ecrivains blâmables, 34
Éducation: on trouve parmi nous beaucoup d'instruction, peu d'éducation, 24
Quèle est l'éducation qui devroit être générale & uniforme, 25, 26
Efets d'une éducation raisonée, 41
Envie (l'): ses èfèts, 109, 111, 114
Erreurs, voyez *Partis*.
Erudits, voyez *Savans*.
Espèce, terme nouveau: il y en a de toutes classes, 127
Esprit (l'): son avantage, 213
Deux sortes de beaux-esprits, 214, 215
Le bel-esprit est celui qui inspire le plus d'amour-propre, 241
L'esprit plus estimé que la vertu; pourquoi? 224

Esprit & *Cœurs*, termes qui renferment souvent une collection d'idées, 223
Si le goût du bel-esprit n'est pas trop répandu, 232
D'où vient la vanité qu'on tire du bel-esprit, ibid.
D'où vient l'opinion avantageuse qu'on a du bel-esprit, 243
Ce qui rend le bel-esprit si comun, 244
En vain croiroit-on que tous ceux qui se sont distingués dans le bel-esprit, eussent été capables de toutes les autres perfections, 250
L'esprit est une faculté de l'ame que l'on peut comparer à la vue, 262
Il y a des esprits du premier ordre que l'on confond quelquefois avec la sotise, 262, 263
Aspects sous lesquels la dépendance mutuèle de l'esprit & du caractère peut être envisagée, 267, 268
Voyez *Homes*.
Esprit de lumière ; ses èfets, 256, 257
Estime (l') : ce que c'est, 279, 280
Etourderie (l'), preuve très-équivoque de la franchise, 123

F

FACULTÉS de l'ame : à quoi elles se réduisent toutes, 25, 276
Fausseté (la) a un air de respect dans les ocasions où la vérité seroit une ofense ; pourquoi ? 46
Finance (la) ; cas où elle ne seroit pas méprisée, 191

Elle ne peut l'être par les gens de condition, 196
Financiers (les) du dernier siècle, 187
Quelle est leur administration, 190
Ce qu'ils sont, 207, 208
Finesse de caractère, finesse d'esprit ; en quoi elles diférent, 264, 265
La finesse est un mensonge en action, 265
Force (la) : son èfet chez les Peuples barbares & chez nous, 240
Fortunes : il y en a peu qui ne tombent dans quelques Maisons distinguées, 194, 195
Voyez *Homes*.
Fouquet, Surintendant : fête qu'il a donée, coment regardée, 95
Gens de Lètres qui, après sa disgrace, lui restèrent atachés, 226
Foux (les) fonction à laquèle supléoient ceux que les Princes avoient autrefois à leur Cour, 54
Combien & pourquoi la supression de cète charge, qui pouroit être exercée par un honête home, est domageable, 55
François (les) : diférence & oposition des moeurs entre la Capitale & les Provinces, 13, 17
Grand défaut du François, 17, 18
Mérite distinctif du François, 19, 22
François (le) est l'enfant de l'Europe, 21
Il est celui de tous les Peuples dont le caractère a, dans tous les tems, éprouvé le moins d'altération, 153
Caractère propre des François, 153, 154

G

GOUVERNEMENS anciens ; ce qui contribue à les faire admirer, 71, 72
Gouvernemens : esprits nécessaires ou nuisibles dans les grandes afaires du Gouvernement, 253
Grâce ; ce que c'est, 311
Grands Seigneurs : Quel étoit le grand Seigneur autrefois, 129
Quel il est aujourd'hui, 134, 135
Voyez *Seigneur.*
Guillaume III. Son mot sur Newton, 252, 263

H

HAINE (la) : ce qu'elle est, 176
Hensius, grand Pensionaire d'Holande, ruine sa patrie, 143
Homes. (les) : pourquoi inconséquens dans leurs actions, 3
Que l'home ne peut produire rien d'estimable ; systême aussi faux que dangereux, 7
Objet de l'examen des devoirs & des erreurs des homes, 18, 19
Les homes de mérite, de quelque Nation qu'ils soient, n'en forment qu'une entr'eux, 19
On juge les homes sur leur état, leur éducation, leur situation, leurs lumières, 65, 66
Celui qui trouve le secret de n'être pas déhonoré, 91

Quand il en a trompé un autre, il se félicite de son habileté, 92
L'home le plus dangereux dans nos mœurs, 156
Tous les homes veulent être aimables; l'un des plus malheureux èfets de cète manie, 157
Ils ne sont jamais plus jaloux de leurs avantages, que lorsqu'ils les regardent come leur étant personels, 241
Il n'est pas surprenant qu'un home d'esprit soit trompé par un sot, 266
Pourquoi l'on reproche tant de fautes aux gens d'esprit, 272
Homes faits pour la renomée, 100
Homes en place ou en crédit ont peu d'amis & ne s'en embarassent guère, 145
Leurs principaux moteurs, 149
Homes aimables, 154, 155
Homes sociables, 156
Homes de Lètres d'aujourd'hui, 158
Homes de la Cour, 169, 170, 217
Homes du monde, 89
Homes de fortune, 200
Honeur (l') difère de la probité; son èfet quant à la vertu, 85
Il est l'instinct de la vertu, 89
Coment il se dévelope, se fortifie, se soutient, ibid.
Fanatisme d'honeur qui a régné parmi nous dans un siècle encore barbare, 94
Honeurs divins, leur origine, 301
Hypocrites de vice, 127

I

Idées (les) d'une République imaginaire ne sont pas totalement des chimères, 25, 26
Impressions : ses èfets, 256
Indiférence générale qui régne à Paris, 16
Infidélité au jeu plus décriée aujourd'hui que dans le siècle passé, 89
Ingénuité (l') : cas où elle peut être une suite de la sotise, 263
Ingratitude ; ses espèces, 313
Instruction : quel est ou devroit être son objet, 28
Intérêt public, intérêt particulier, 277
Ivresse, voyez *Caractère*.

J

Jugemens : les faux jugemens ne partent pas toujours de la malignité, 124
Cas où nous n'en ferions jamais de faux dans les choses intellectuèles, 276, 277
Juges de réputation, 125

L

Législateurs : Pourquoi les Anciens semblent avoir été des homes bornés ou intéressés, 76
Legislations ; fort de toutes, 72
Lètres ; quoiqu'elles ne donent pas un état, elles en tiènent lieu, 212

Efets de l'amour des Lètres, 226
Ceux auquels la conoiſſance & le goût modéré des Lètres eſt une grande reſſource, 233
Lètrés d'autrefois, 211
Les plus recherchés, 214
Avis aux Lètrés, 217
Leur déſunion va directement contre leur intérêt général & particulier, 229, 230
Loix (les) ſe ſont prêtées à la foibleſſe & aux paſſions, 64, 65
Elles ſe bornent à défendre, 78
Louanges (les) : leur origine, 53
Le ridicule comerce des louanges eſt devenu d'obligation, 61
Louis XII. Sa réponſe à l'acuſation d'avarice dont on le taxoit, 121, 122

M

MAGISTRATS : Pourquoi il n'eſt pas rare de trouver des Magiſtrats aimables, 157, 158
Qualités requiſes dans les Magiſtrats, 246
Maladie, voyez *Caractère.*
Marchands (les), diférens des Comerçans, 208, 209
Marine, voyez *Comerçans.*
Maxime la plus fauſſe dans nos mœurs : *Le crime fait la honte, & non pas l'échafaud*, 67
Méchanceté (la) n'eſt aujourd'hui qu'une mode : ſes èfets, 163, 164
Mendians mis au-deſſous des Eſclaves, 199 200

Mensonge (le); d'où il part, 265
Mépris (le) s'atache aux vices bas, 295
Mérite (le), voyez *Or*.
Mésaliance; par qui elle a comencé, 195
Celle des filles de qualité est plus moderne & prend faveur, ibid.
Métier, voyez *Arts*.
Mode (la) est parmi nous le Juge des actions, des idées & des sentimens, 174
Efet du ton de mode, 178, 179
Mœurs: projet de cet Ouvrage, 4
Idées atachées au terme de mœurs, diférentes, 5, 25
Aspect sous lequel elles doivent être considérées, 6
Leurs èfets à Paris, 17
Efets de la négligence des mœurs, 92, 93
Cèles d'un Peuple font le principe actif de sa conduite, 204, 205
Si un Prince pouroit facilement changer chez certains Peuples les mœurs les plus dépravées & les diriger vers la vertu, 205, 206
Voyez *Honeur* (l').
Morale (la); toute la science de la Morale, 9, 10
Principale diférence de la Morale & de la satyre, 11
Son objet, 30

N

NAÏVETÉ (la) & la *Candeur*; leurs définitions & leurs èfets, 263, 264
Naturel (le) cherché ne se trouve jamais, 184

Newton:

Newton: coment regardé par Guillaume III. 252
Noble: signification de ce terme, 137, 138

O

OBLIGATIONS: mesure de nos obligations, 74
Ocupations (les), diférentes à Paris & dans la Province, 14, 15
Opérations pour lesquèles il faut nécessairement de l'esprit, 255
Opinion (l'), publique: peine des actions dont elle est Juge, ne sauroit manquer d'être sévère sur les choses qu'elle condamne, 65, 66
Or: lieux & tems où l'or étoit méprisé & le mérite seul honoré, 202, 203
Orateur: qualités qui font l'Orateur, 247
Ouvrages d'esprit: si faisant abstraction de leur utilité principale, ils méritent plus d'estime & font plus de réputation que des talens plus rares, 303, 304

P

PARTIS bisarres que l'on prend & erreurs où tombent ceux qui cherchent le vrai avec plus de bonne foi que de discernement; leur cause, 30
Jusqu'où se porte leur fureur, 290, 291
Passions (les): c'est bien peu les connoître que de les faire raisoner, 110
Patriotisme: établissemens qui peuvent le

mieux en retracer l'idée, 288
Persiflage; ce qu'on apèle ainsi, 162
Peuples (les) ont leurs caractères distinctifs, 10
Les plus sauvages sont ceux chez lesquels il se comet le plus de crimes, 11
Les plus polis ne sont pas les plus vertueux, ibid.
Quel seroit le peuple qui se plaindroit qu'on trouve chez lui un tarif des dégrés de probité, 21
Philosophes (les); seuls célèbres, 248
Politesse (la): en quoi elle consiste, 44
Coment il arrive que l'home d'un génie élevé, d'un cœur généreux, &c. manque de politesse, tandis qu'elle se trouve dans un home borné, intéressé, &c. 44, 45
Ce qui constitue cèle de nos jours, 45
Politesse d'usage, 49
Qu'elle doit être cèle des Grands, 52, 53
Efet le plus malheureux de la politesse, 53
Préjugés: ce que c'est, 32, 33
Ils doivent être traités & discutés avec circonspection, 31, 33
Les plus tenaces, 36, 37
Injustice & bisarerie du préjugé cruel qui fait réjaillir l'oprobre sur ceux que le sang unit à un criminel, 68, 69
Moyens de l'éteindre, 69
Autre bisarerie de ce préjugé, ibid.
Principes puisés dans la nature, quoique toujours subsistans : ce qu'il faut faire pour s'assurer de leur vérité, 2, 3
Probité (la); son premier devoir, 63, 64

Éclaircissement de ce qui concerne la probité, 70, 71
Ce qu'une probité éxacte doit s'interdire, 73
Axiome dont l'observation exacte fait la probité, 76, 77
Ce qui fait l'exacte probité, 77
Voyez *Vertu*, *Honeur*.

Q

QUALITÉS (les) propres à la Société, 154
Les aimables, & leur èfet, 157, 158, 160

R

RAISON (la) cultivée sufit à tout ce qui nous est nécessaire, 253, 254
Rareté (la) d'une chose, sans aucune espèce d'utilité, ne mérite point d'estime, 302, 303
Reconoissance assez ordinaire, 151, 152
Si elle doit être toujours de la même nature, 319
Renomée (la) : ce qui la procure, 99
Ses avantages, ibid.
Qualités qui lui sont uniquement propres, 101
Quelques-uns des talens qui la font, seroient inutiles & quelquefois dangereux dans la vie privée, 101, 102
La renomée & la *réputation* peuvent être fort diférentes & subsister ensemble, 102, 103
Elle est mieux fondée que la *réputation*, 103
Dans bien des ocasions elle n'est qu'un ho-

mage rendu aux syllabes d'un nom, 104
Elle n'est jamais universèle, 105, 106
Propre de la renomée, 106
Elle est le prix des talens supérieurs; son étendue, 127, 128
République des Lètres; ses classes, 213, 214
Réputation, *Célébrité* & *Renomée*; ce qui leur a doné naissance, 98, 99
Une réputation honête est à la portée du comun des homes; coment elle s'obtient, 99
Son plus sûr apui, 115
Art honête pour acquérir la réputation de vertu, ibid.
Réputation de probité, 112
Mal à propos souscrit-on légèrement à certaines réputations de probité, 113
Réputations (les) se forment & se détruisent; elles se soutiènent quelquefois, 110
Similitude de certaines réputations, 111
Elles varient & sont souvent contradictoires dans la même persone, 117
Réputations usurpées; ce qui les produit, 108, 109
Respect (le) souffre l'exclusion de l'estime, & peut s'alier avec le mépris, 292
Ce qu'il est, 292, 293
Deux sortes de respects, 293
Le vrai respect n'ayant pour objet que les vertus, il s'ensuit que ce n'est pas le tribut qu'on doit à l'esprit ou aux talens, 294
Riches (les): s'ils ont grand tort de se croire supérieurs aux autres homes, 198
Il y en a peu qui, dans des momens, ne se

ſentent humiliés de n'être que riches ou regardés come tels, 199
Richeſſes (les): en vain s'étone-t-on de la conſidération qu'elles donent, 200
Ridicule (le) reſſemble ſouvent aux fantômes qui n'exiſtent que pour ceux qui y croient, 173
Son domaine, ſon reſſort, 174
Son uſurpation, 174, 175
Il eſt le fléau des gens du monde, 175
Efets de la crainte puérile du ridicule, 177
Ce n'eſt pas aſſez de ne pas s'expoſer au ridicule pour s'en afranchir, 179
Art de le rendre ſans èfet, quoique le mieux mérité, 180

S

SAGESSE de la conduite; d'où elle dépend, 306
Savans ou *Erudits*; on leur doit la reconoiſſance des Lètres, 213
Ceux qui s'ocupent des Sciences exactes, 214
Sciences: tems depuis lequel les Sciences ont fait de vrais progrès, 1, 2
Si l'utilité de certaines Sciences eſt plus réelle ou plus reconue que celle du bel-eſprit, 243, 244
Sagacité requiſe dans les Sciences pour inventer certaines méthodes, 247, 248
Seigneurs: par qui on peut en comencer la liſte; mais il ſeroit impoſſible de marquer précisément où elle doit finir, 130
Ils ne ſont point à craindre, 131, 132

Sensibilité d'ame; son èfet, 76
Sensibles (les gens) ne sont pas ordinairement les meilleurs Juges de ce qui est estimable, 287
Sentiment (le) intérieur, ou la conscience, Juge plus éclairé, plus sévère & plus juste que les loix & les moeurs, 71
Ce dont il est le Juge infaillible, 73
Service; ce que c'est, 321
Coment se doivent juger les services, 321
Siècles: Le nôtre ne paroît pas être celui de l'honeur, autant qu'il l'a été, 89
Singularité; èfets de la singularité marquée, 181
Ce que c'est que la singularité, 181, 182
Société: qualités propres à la société, 154
Conditions qui ont aujourd'hui plus de relation avec la société, 178, 179
Sociétés littéraires: grands services qu'elles pouroient rendre aux Lètres, &c. 259, 260
Sots (les): coment ils représentent les gens d'esprit, 223, 224
Statues: coment en usoient les Anciens à l'égard de celles qu'ils avoient érigées à un Empereur, 57, 58
Systémes; ce qui est requis pour en inventer, 247

T

TALENS; leur universalité est une chimère, 251, 252
Tout est talent, 254
Ce qui est beaucoup plus rare que les grands

talens, 255, 256
Ceux auxquels les talens sont ou deviènent personels, 256
Cas où ils tombent dans des bévues, 257
Par où nous prisons les talens. 300, 301
La plûpart des talens dépendent comunément des circonstances & de l'aplication qu'on en fait, 235

U

UTILITÉ personèle ; ce que c'est : elle doit s'apliquer à l'amour, 279
Mesure de cèle des choses, 298

V

VENGEANCE (la), 307
Vertu : maxime dont l'observation fait la vertu, 76, 77
Son caractère distinctif, 77
Ce qu'exige la vertu, 78, 79
Ce qu'elle est lorsqu'elle n'exige aucun èfort, 81
Atention requise pour conoître le prix de la vertu & de la probité, 81, 82
Actions raportées à la vertu, où elle a peu de part, 82
La vertu s'acquiert par la gloire de la pratiquer, 84
Il y a une distribution de vertus & de vices à-peu-près égale, 87
Vertus sociales ; ce qu'elles sont ; 44, 45
Vices, voyez *Vertus*.

Violent; l'on eſt ſouvent tres-violent ſans être vif, 271, 272
Vivacité: Jugemens de la vivacité extrême, les mêmes que ceux de l'amour-propre, 270

Fin de la Table des Matières.

APPOBATION.

J'AI lu, par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier, les *Conſidérations ſur les Mœurs*; & j'ai cru qu'à cette ſeconde Edition, le Public ne pouvoit que confirmer le jugement avantageux qu'il a déja porté ſur l'étendue des lumières & le goût de probité qui règnent dans cet Ouvrage. Fait à Paris le 17 Avril 1751. FONTENELLE.

AUTRE APPROBATION.

J'AI lu, par l'ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, les *Conſidérations ſur les Mœurs*, quatrième Edition; & je n'ai rien trouvé dans cet Ouvrage, que l'eſtime publique a ſi bien conſacré, qui ne m'ait paru devoir en favoriſer la réimpreſſion. Fait à Paris ce 15 Novembre 1764. SAURIN.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le ſieur PIERRE-ÉTIENNE-GERMAIN DURAND, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'en exécution de l'artile XI de l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, portant réglement ſur la durée des priviléges en Librairie, il a remis entre les mains de notre amé & féal Conſeiller en nos Conſeils, le ſieur le Camus de Néville, Maître des Requêtes ordinaire de notre Hôtel, Commiſſaire à ce député par ledit Arrêt, les titres ſur leſquels eſt fondée la propriété des ouvrages pour leſquels il a ci-devant obtenu des priviléges, pour, ſur le compte qui en ſeroit rendu à notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, obtenir un privilége dernier & définitif pour l'impreſſion & débit excluſif deſdits Ouvrages. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'expoſant, nous lui avons permis & permettons par le préſent Privilége dernier & définitif de faire imprimer les Ouvrages ſuivans autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps porté à chaque article dudit Privilége, le tout à compter de la date des préſentes ;

Sçavoir : *Elemens d'Algébre, de Clairaut*, pour vingt ans ; *Elémens de Géometrie, de Clairaut*, pour vingt ans ; *Histoire Universelle, par Bossuet*, pour vingt ans ; *Histoire des Revolutions Romaines, par Vertot*, pour trente ans ; *Histoire des Révolutions de Suede, par Vertot*, pour trente ans ; *Histoire des Révolutions de Portugal, par Vertot*, pour trente ans ; *Maison Rustique*, pour trente ans ; *Instituts de Justinien*, pour vingt ans ; *Œuvres de Cochin*, pour vingt ans ; *Principes d'usage des Dixmes*, pour trente ans ; *Régles pour former un Avocat*, pour trente ans ; *Anecdotes des Reines & Regentes de France*, pour vingt ans ; *Considérations sur les Mœurs du dix-huitieme siécle, par Duclos*, pour trente ans ; *Mémoires pour servir à l'Histoire du dix-huitieme siecle, du même*, pour trente ans ; *Grammaire Générale, du même*, pour trente ans ; *Les Beaux-Arts réduits à un même principe, de l'Abbé le Batteux*, pour dix ans & la vie de l'Auteur ; *Œuvres de M. l'Abbé Nollet*, pour trente ans ; *Œuvres de M. l'Abbé Millot*, pour trente ans. Faisons défenses audit exposant après l'expiration du présent Privilége, d'en solliciter le renouvellement & à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce

puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende. Ordonnons par ces Préſentes, conformément à l'Arrêt de notre Conſeil du 30 Juillet 1778, qu'il ſera procédé par voix de plainte & informations contre tous Auteurs, Poſſeſſeurs, Diſtributeurs & Fauteurs de contrefaçons; ſans que les peines portées par nos Lettres & Privilege puiſſent, en aucun cas & pour quelque cauſe que ce ſoit, être remiſe ni modéré: A la charge que ces préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion deſdits Ouvrages ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du préſent Privilége; qu'avant de les expoſer en vente, les manuſcrits qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Ouvrages ſeront remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le ſieur HUE DE MIROMENIL, qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le ſieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit ſieur HUE DE MIROMENIL; le tout à peine de nullité des préſentes: Du contenu deſquelles

vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes hoirs, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Ouvrages, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſions & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le deuxiéme jour de Juin, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-dix-neuf, & de notre Régne le ſixiéme. Par le Roi en ſon Conſeil. *Signé*, Lebegue.

Regiſtré ſur le Regiſtre XXI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, fol. 140, conformement aux diſpoſitions énoncées dans le préſent privilége & à la charge de remettre à ladite Chambre huit exemplaires preſcrits par l'art. CVIII. du Réglement de 1723. A Paris, ce 5 Juin 1779.

Quillau, *Adjoint.*

De l'Imprimerie de Prault, Imprimeur du Roi, Quai de Gêvres.

14453226

A. Wheatley & Co

12 Dec.r 1828 - 1/6

TAYLOR INSTITUTION

DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

Vet. Fr. II A. 1196